St. Albert's College Library

STANISLAUS McDERMOTT, O. P.

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

MORALE SPÉCIALE

III

L'ESPÉRANCE

STANISLAUS McDERMOTT, O. P.

DU MÊME AUTEUR

EXPOSITION DE LA MORALE CATHOLIQUE

MORALE GÉNÉRALE

I. — **La Béatitude**. Le Fondement de la morale. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1903. In-8° écu..... **4 00**

II. — **La Liberté**. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1904. In-8° écu.. **4 00**

III. — **Les Passions**. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1905. In-8° écu..... **4 00**

IV. — **La Vertu**. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1906. In-8° écu.. **4 00**

V. — **Le Vice et le Péché**. — I. *Les Caractères qui en font la malice et les Puissances qui les produisent*. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1907. In-8° écu..... **4 00**

VI. — **Le Vice et le Péché**. — II. *Leurs effets, leurs formes, leurs remèdes*. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1908. In-8° écu... **4 00**

VII. — **La Loi**. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1909. In-8° écu.. **4 00**

VIII. — **La Grâce**. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1910. In-8° écu. **4 00**

MORALE SPÉCIALE

Volumes parus :

I. — **La Foi**. — I. *Son objet et ses actes*. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1911. In-8° écu..... **4 00**

II. — **La Foi**. — II. *La vertu de Foi et les vices qui lui sont opposés*. Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1912. In-8° écu..... **4 00**

III. — **L'Espérance**. — Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris pendant le Carême 1913. In-8° écu. **4 00**

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois, en octobre 1913.

CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

MORALE SPÉCIALE

III

St. Albert's College Library

L'ESPÉRANCE

CONFÉRENCES ET RETRAITE

CARÊME 1913

Par le R. P. M.-A. JANVIER

Des Frères Prêcheurs.

STANISLAUS McDERMOTT, O. P.
COLLEGE of SAINT ALBERT THE GREAT
STUDENTS' LIBRARY
No. 312
Oakland, California

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

APPROBATION DES CENSEURS

Nihil obstat :

A. VILLARD, J. HURTAUD.

Parisiis, die 24 martii 1913.

Imprimatur :

RAYM. BOULANGER,

Parisiis, die 24 martii 1913.

Imprimatur :

‡ LEO-ADOLPHUS
CARD. AMETTE,
Arch. Paris.

Parisiis, die 10 aprilis 1913.

LETTRE DE S. E. LE CARDINAL SECRÉTAIRE D'ÉTAT A L'AUTEUR

Segreteria di Stato
di Sua Santita.

Dal Vaticano.
20 novembre 1912.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Après avoir agréé l'an passé l'hommage du 9e volume de vos Conférences de Notre-Dame de Paris, et vous avoir félicité de votre exposé si doctrinal de « l'objet » *et des* « actes » de la foi, *le Souverain Pontife vous remercie de l'hommage que vous Lui faites de nouveau, cette année, de votre 10e volume, traitant de la* vertu de foi *et des* vices *qui lui sont contraires.*

Sa Sainteté se réjouit de la haute maîtrise d'un enseignement donné avec vaillance à la lumière de l'Ange de l'Ecole et des grands Scholastiques. Soit que vous étudiiez la vertu de foi, cette faculté surnaturelle, don gratuit de la Bonté incréée, qui élève l'intelligence au-dessus des choses terrestres et la fait adhérer à la vérité infinie ; soit que vous sentiez la gravité des vices qui affaiblissent ou détruisent la foi ; soit que vous décriviez le zèle miséricordieux de l'Église pour le salut des infidèles et son attitude à la fois douce et ferme à l'égard de ceux qui la trahissent, vous vous préoccupez de dissiper l'ignorance et les préjugés, en enseignant sans atténuation et amoindrissement la pure doctrine de la Tradition catholique.

12 85 5

Le Saint-Père vous en manifeste Sa haute satisfaction, et souhaitant que votre apostolat soit de plus en plus fécond en fruits de salut, comme gage de Sa paternelle affection, Il vous accorde à vous-même et à vos auditeurs la Bénédiction apostolique.

Je suis heureux, mon Révérend Père, de vous exprimer en même temps mes remerciements personnels pour l'exemplaire que vous avez eu la gracieuseté de m'adresser et je vous prie d'agréer, avec mes vœux sincères, l'expression de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

R. Card. Merry del Val.

L. † S.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LES PERSPECTIVES DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

SOMMAIRE

Nom aimable de la seconde vertu théologale. Puissance des espérances issues de la nature. Supériorité de l'espérance chrétienne dont la noblesse se mesure d'abord à la sublimité des perspectives qu'elle ouvre au cœur. Comment l'homme moderne a offensé cette vertu, p. 11-12.

I

1. — L'espérance chrétienne ouvre à l'individu la perspective du bonheur absolu.

a) Simplicité, perfection, éternité du bien qui nous est promis et qui n'est autre que Dieu lui-même vu, possédé dans son essence, p. 12-14.

b) Insuffisance des biens créés : fortune, santé, plaisir, etc., p. 14-15.

c) Comment Dieu fera cesser notre misère et répondra à notre passion de connaître, d'aimer, de goûter la joie infinie. Comment des facultés spirituelles ce bonheur se répandra dans la sensibilité et jusque dans les éléments matériels de notre être. Comment notre bonheur sera définitivement assuré et pourquoi nous n'avons pas à craindre dans sa possession la monotonie, p. 15-19.

2. — L'espérance s'étend au delà du bonheur personnel. Sous l'influence de la charité, elle ouvre une seconde perspective, celle d'un état parfaitement heureux pour la société des croyants.

Tous les partis rêvent d'une société où la face du monde sera renouvelée. Le Chrétien attend l'avènement du royaume de Dieu. Unité, justice, joie, gloire de ce royaume. Hiérarchie admirable de la Cité céleste où à des degrés divers tous les élus goûteront le même essentiel bonheur, p. 19-21.

3. — Troisième perspective de l'espérance chrétienne : la transformation de l'univers... Sombres prévisions du pessimisme par rapport à l'avenir de la Création. Illusions de l'optimisme. Promesses du Christianisme : pourquoi il con-

vient que toutes les créatures qui ont obéi à Dieu et servi l'homme soient associées à la gloire des êtres raisonnables. Images que les artistes chrétiens nous offrent de l'état du monde après sa transfiguration finale, p. 19-23.

II

1. — Grave reproche fait à l'espérance chrétienne qui place le bonheur dans l'avenir. Cette infirmité est commune à toutes les espérances. Mais le Christianisme place le bonheur au delà du tombeau, et nos adversaires accusent notre doctrine d'exploiter la crédulité publique et de promettre aux générations un bonheur lointain pour obtenir qu'elles renoncent en notre faveur aux joies présentes. — Réponse à cette accusation, p. 23-25.

2. — L'espérance chrétienne ne se désintéresse pas du présent.

a) Elle nous promet la grâce qui est, dans le temps, le moyen d'arriver à la gloire de l'éternité. Bonheur assuré en cette vie à l'âme en état de grâce. p. 25-28.

b) Nous espérons la grâce pour les autres. Bonheur assuré à la société qui vit sous l'empire de la grâce, bien social par excellence. Témoignage de Taine à ce sujet. Ce que la religion chrétienne fait pour la prospérité terrestre des peuples, p. 29-31.

c) L'espérance vise les biens temporels dans la mesure où ils se rapportent aux biens éternels. Comment les biens temporels sont parfois nécessaires à l'homme et à la société pour parvenir à la béatitude éternelle. Immense domaine de l'espérance chrétienne qui embrasse dans son ambition tous les biens véritables du temps et de l'éternité, p. 31-33.

Obligation de ne pas rétrécir les cadres grandioses de l'espérance chrétienne. Le fidèle s'attache avant tout à la félicité éternelle, mais il ne dédaigne aucun des biens qui peuvent servir à sa suprême exaltation, p. 33.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LES PERSPECTIVES DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

Éminentissime Seigneur (1),

Messieurs,

La seconde vertu théologale porte un des noms les plus aimables de la langue humaine : elle s'appelle l'Espérance. Les espérances issues de la nature sont déjà des puissances de premier ordre ; elles sont le stimulant de nos entreprises, le soutien de nos efforts, le principe de notre ténacité. A leurs rayons naissent, mûrissent, se dorent tous les fruits de notre activité. Où elles luisent, l'âme vibre, le courage se relève, la douleur se console ; où elles brillent avec éclat, le labeur devient intense, la lutte intrépide, la constance inlassable ; où elles pâlissent, le mouvement hésite, se traîne, s'endort ; où elles s'éteignent, l'élan se brise et l'homme désarmé

(1) S. E. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.

s'effondre dans l'inertie. Leur valeur dépend d'abord de la noblesse des biens qu'elles poursuivent. Parfois, elles nous emportent très haut et très loin dans la sphère de l'idéal, parfois aussi elles se déshonorent dans la recherche d'un but vulgaire, indigne ou même abject. Quoi qu'il en soit, l'espérance chrétienne s'élève infiniment au-dessus des sentiments dont je viens de parler. Elle les dépasse autant que les choses divines dépassent les choses humaines. Elle doit sa première supériorité aux perspectives qu'elle ouvre au cœur. Quelles sont ces perspectives? En d'autres termes, jusqu'où s'étendent les ambitions légitimes et sacrées de l'espérance chrétienne? Voilà le problème qu'il faut résoudre aujourd'hui.

L'espérance est une des vertus que l'homme moderne a le plus offensées. Trop souvent elle a sombré dans le noir pessimisme, dans la mélancolie maladive, sensuelle, où philosophes et poètes, artistes et savants ont puisé leurs malfaisantes inspirations. Puissiez-vous au terme de cette station sentir vivre intégralement et joyeusement en vos consciences la faculté qui, après la foi et la charité, est le meilleur ressort de l'organisme surnaturel.

I

L'espérance chrétienne regarde avant tout l'éternité; les principales perspectives ouvertes par elle sont: la perspective du bonheur absolu pour l'individu, la

perspective d'un état parfait pour la société des croyants, la perspective d'une transformation glorieuse pour l'univers.

Nous sommes sûrs par la raison et par la foi de l'immortalité personnelle et consciente. A cette immortalité l'espérance promet la béatitude, je veux dire le bien qui condense dans sa simplicité tout ce que le monde renferme à l'état dispersé d'être, de vie, de vérité, de douceur, d'éclat, de beauté, tout ce que la création offre de désirable, tout ce qui est susceptible à quelque degré de ravir l'esprit, d'émouvoir le cœur, d'enchanter l'imagination et la sensibilité, de renouveler la matière même; le bien qui, unissant en lui les délices répandues dans les innombrables substances distinctes de la sienne, possède en outre une perfection propre, n'appartenant qu'à lui et dont l'univers fini ne porte ni l'image, ni la trace ; le bien impérissable, défendu par sa nature contre la décrépitude, contre les coups et les mutilations, le bien éternel qui, étranger aux évolutions, aux changements, a toujours été et sera toujours ce qu'il est ; le bien auquel rien ne manque; le bien que nos idiomes essaient de qualifier en lui appliquant les mots les plus forts, les plus significatifs, en donnant à ces mots un sens démesuré, transcendant, sans réussir à exprimer ce qu'il est, sinon par une analogie infirme et lointaine. Dieu, considéré comme le souverain bien de l'homme,

tel est l'ineffable objet vers lequel s'envole l'espoir chrétien et dont nous escomptons pour chacun de nous la possession.

Oui, Messieurs, l'individu dominé par la seconde vertu théologale espère atteindre Dieu lui-même, l'atteindre non plus dans les œuvres sorties de ses mains, non plus à travers les énigmes et les symboles de la Révélation, non plus par l'intermédiaire des formules mystérieuses du dogme, mais directement, immédiatement, dans son essence. Il espère le voir face à face, à découvert, pénétrer par la pointe de son esprit dans les profondeurs de la Réalité infinie, être lumineusement initié au secret intime de son être, assister au spectacle de son activité immanente, contempler l'intarissable fécondité d'où naît le Verbe, d'où procède l'Amour, partager au grand jour la vie, la gloire, la joie de l'auguste et adorable Trinité. Il espère trouver dans cette possession l'apaisement de tous ses désirs, des plus impérieux comme des plus discrets, de ceux qui surgissent de la saine nature comme de ceux qui émanent du baptême et de la grâce céleste.

Les biens finis, qui sont à votre portée, ne se donneront jamais tous ensemble à vous; vous jouirez moins de la présence de l'un, que vous ne souffrirez de l'absence de l'autre, et quand vous aurez acquis celui qui vous manque, un troisième se dérobera dont vous ne pourrez vous passer sans douleur. Vous êtes pauvres, vous vous imaginez que la for-

tune vous rendrait heureux. Erreur! Vous voilà riches, la santé vous fait défaut. L'avez-vous recouvrée ? Vous soupirez après le plaisir. Le plaisir accourt et vous enivre, mais le pouvoir vous fuit, la gloire vous ignore, vous n'êtes pas contents. Un désir satisfait en éveille un autre qui perpétue votre inquiétude et vous laisse aussi altérés que devant. Supposez que la création se livre à vous sans réserve, que vous puissiez la presser comme un fruit et en extraire jusqu'à la dernière goutte la suavité qu'elle récèle en son sein, vous seriez encore inassouvis. L'ennui, le dégoût vous envahiraient bientôt, vous continueriez à vous plaindre. L'âme humaine est plus grande que le monde : dès qu'un objet est limité, il est impuissant à la remplir jusqu'au bord.

Si mon cœur fatigué du rêve qui l'obsède
A la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.
. . . . . .
Une immense espérance a traversé la terre,
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

Nous espérons par la possession de Dieu voir cet abîme se combler et cesser cette misère. Tous les désirs du chrétien seront satisfaits et débordés par la surabondance des biens qui lui seront prodigués. La passion de connaître nous inquiète, une vérité plus vaste que notre intelligence abreuvera notre pensée de ses ondes lumineuses; le besoin d'aimer sans réserve, sans crainte, sans remords, sans mesure,

nous tourmente, notre cœur pourtant agrandi se perdra dans le sein de la souveraine beauté; nous soupirons après la joie infinie, notre être trop petit pour contenir celle qui nous est préparée s'y plongera tout entier.

L'âme et ses spirituelles facultés puiseront directement en Dieu leur bonheur (1). Mais pareilles aux grands fleuves dont les eaux surabondantes franchissent les rives pour inonder les campagnes et les féconder, elles verseront le trop plein de leur félicité dans la sensibilité, qui totalement renouvelée supportera sans faiblir des spectacles, des harmonies, des émotions dont je ne saurais vous peindre la vertu enchanteresse. Le torrent de la béatitude descendra des sommets de l'âme jusqu'au corps qui complètement transfiguré ne connaîtra plus les infirmités, les frissons douloureux, les tortures, les agonies dont il souffre tant sur la terre. Ressuscité, glorifié, imprégné de qualités surnaturelles et comme spiritualisé, il vivra autant qu'il est capable de vivre, il partagera la perfection et le triomphe de la personnalité dont il aura été le compagnon et l'instrument.

Nous n'atteindrons pas Dieu en passant, nous entrerons en lui comme dans une terre définitivement conquise : il nous appartiendra pour toujours sans que nous ayons à craindre de le perdre. Sur la terre nous tremblons continuellement pour nos demi-

(1) App., n° 1, p. 299.

bonheurs. Les réalités qui nous charment sont fragiles, un rien suffit à les briser : un orage anéantit la moisson du laboureur, une crise économique fait sombrer la fortune gagnée aux prix de longs efforts, un accident, un peu de froid détruisent une santé réputée inébranlable. Quand les biens tout relatifs où nous nous absorbons ne périssent pas, ils s'arrachent à notre étreinte et nous fuient: un caprice de la multitude nous confère le pouvoir, un autre caprice nous l'enlève, les amis se reprennent comme ils s'étaient donnés. Et si le bonheur ne nous manque pas, c'est nous qui manquons au bonheur : le spectre de la mort nous menace perpétuellement et finit par nous ravir aux choses, aux personnes qui nous rendaient heureux à quelque degré.

Rien de pareil à redouter dans le ciel ouvert à notre espoir. L'Être qui nous conférera la vie pleine ne périt pas, ne vieillit pas. La mort vaincue, désarmée, détruite ne pourra pas frapper les élus de ses coups violents ou sournois. De plus, le lien qui nous unira au Créateur sera indissoluble, toutes les puissances qui voudraient nous séparer de lui se heurteront en vain aux portes de la Jérusalem nouvelle, et d'autre part ni Dieu ne se retirera de l'homme qu'il aura couronné, ni l'homme ne voudra rompre avec Dieu : liés l'un à l'autre ils seront associés pour les siècles des siècles.

Peut-être ce bonheur vous paraîtra-t-il monotone, peut-être avez-vous peur de vous en lasser, d'y ren-

contrer l'ennui? Bannissez cette crainte. Si les satisfactions du présent engendrent vite la fatigue ou le dégoût, c'est que les unes nobles par elles-mêmes nous imposent des efforts qui nous rebutent et nous épuisent, c'est que les autres sont trop basses pour nous contenter longtemps. On renonce aux premières parce qu'elles s'achètent au prix de trop durs sacrifices, aux dernières parce que se reprenant on cesse de les désirer. Dans l'autre monde les puissances régénérées, nourries par Dieu s'exercent sans peine et atteignent facilement, joyeusement leur objet. Cet objet est tellement parfait, l'on y puise tant de délices que l'âme en est enivrée sans jamais connaître la satiété. Que nous sommes loin, Messieurs, du système implacable emprunté par plusieurs de nos contemporains à Épicure, à Lucrèce, aux philosophes primitifs et embarrassés de la Grèce, système qui refuse à l'individu le bonheur personnel! On y dit bien que l'homme vertueux sera immortel, mais cette survivance n'est rien qu'un simulacre d'immortalité, car elle appartient aux œuvres du génie, de la bonté, et non à leur auteur qui reste sujet à « la caducité universelle », emporté vers le gouffre où tout se dissout, frustré, en définitive et pour parler clair, de la béatitude consciente dont il ressent un si impatient désir (1).

(1) « Les œuvres de l'homme de génie et de l'homme de bien échappent seules ainsi à la caducité universelle, car seules elles comptent dans la somme des choses acquises et leurs fruits vont grandissant, même quand l'humanité ingrate les oublie. » Renan. *Livre de Job*, p. XCI. Cf. Append., n. 2, p. 300.

L'espérance s'étend au delà du bonheur personnel, elle ouvre une seconde perspective, celle d'un état parfait et totalement heureux pour la société des croyants. Par nature elle ne s'attache qu'au bien propre de l'individu, mais sous l'influence de l'amour qui nous lie à nos semblables et nous fait leur vouloir les avantages que nous nous voulons à nous-même, elle élargit ses cadres, ses horizons et elle s'intéresse au sort futur de tous les hommes (1). Le chrétien attend pour ses frères la félicité qu'il demande pour lui, il salue d'avance l'État idéal où Dieu, assez riche pour se communiquer à la foule innombrable des saints, sera devenu le spectacle et l'aliment de tous en se donnant cependant complètement à chacun et comme s'il ne se donnait qu'à lui seul. Les partis humains rêvent un changement qui renouvellera la face du monde, annoncent le triomphe d'un progrès où les plus déshérités trouveront le bien-être qu'ils réclament. A les entendre, la lutte des classes et des factions, les découvertes des savants et le labeur des ouvriers, les bouleversements politiques et les efforts industriels, les revendications irritées des uns et les concessions arrachées aux autres, les discussions pacifiques et les révolutions sanglantes préparent cet âge d'or. C'est avec cette espérance que l'on essaie de tenir les malheureux en haleine, de soutenir leur courage, de modérer leur impa-

(1) Append., n. 3, p. 300.

tience, de calmer leur colère. Nous aussi, nous appelons de nos vœux et nous attendons le jour où un peuple venu de tous les points se réunira pour former une communauté parfaite. La religion nous permet et nous ordonne de lever des yeux chargés d'espoir vers cette Jérusalem dont tous les citoyens seront rassasiés de joie et de gloire. Sous ses auspices, nous appelons l'avènement du royaume de Dieu. Le royaume de Dieu parvenu à son apogée, c'est la victoire de l'unité, qui met fin aux divisions et aux déchirements dont nous souffrons dans le temps; de la justice qui, distribuant la récompense selon les mérites, établira un ordre respecté et une hiérarchie immuable; de la fraternité, qui fera communier les âmes aux mêmes visions, au même amour, aux mêmes extases. Là, nulle voix discordante ne viendra troubler l'harmonie des choses, nulle plainte n'attristera les oreilles de la multitude bienheureuse. Chaque pierre vivante sera contente de la place que l'artiste suprême lui aura assignée; d'une extrémité à l'autre de l'immense sanctuaire on ne respirera que l'air embaumé de la paix et de la félicité. Au sommet, Dieu dans la jouissance infinie que seul il épuise, près de lui, le Christ égal au Père par sa Personne, et dominant par la gloire de son humanité l'armée des élus, au-dessous, la Vierge avec tous les privilèges attachés à sa vertu et à sa dignité de mère du Verbe incarné, puis sur plus de mille degrés, comme dit Dante, les anges et les

saints recevant une dose de lumière, de béatitude proportionnée à leur grandeur et tous satisfaits : telle est la seconde perspective de l'espérance.

Voici la troisième. Le pessimisme prédit que l'univers se hâte vers une catastrophe finale où il perdra son éclat et sa beauté. Notre espérance se cabre contre cette sombre doctrine. Elle compte que les mondes ne seront ni détruits, ni abandonnés au hasard des forces contraires qui, se combattant les unes les autres, plongeraient les éléments dans une lutte sans issue, dans un chaos ténébreux, dans une anarchie irrémédiable. Elle compte que Dieu conservera son œuvre et saura la défendre victorieusement contre les puissances acharnées à sa ruine. L'optimisme aime à répéter qu'à la suite de changements sans nombre la création s'épurera progressivement, éliminera les principes de corruption et finira par se condenser dans un élément d'une activité intense, d'une subtilité sans égale, d'une transparence prodigieuse. « La marche du monde, dit Renan, est enveloppée de ténèbres, mais il va vers Dieu (1). »

Nous espérons quelque chose de pareil. Nous pensons qu'au terme des siècles la nature pénétrée soudain d'une vertu divine changera de physionomie, que les êtres qui la composent, sans sortir de leur

(1) *Livre de Job*, xc. Cf. n. 4, p. 301.

espèce, s'affranchiront des lois de la corruption et après une crise suprême passeront des épreuves du temps à la gloire de l'éternité. D'un côté, en effet, les créatures ont parcouru leur carrière, accompli la volonté de leur Maître, servi les desseins de l'homme. Par là, elles ont mérité en quelque sorte une récompense et se sont montrées dignes, si je puis ainsi parler, de partager autant qu'elles en sont susceptibles la destinée de nos corps, de jouir à leur manière du repos et de la béatitude éternels après avoir souffert des travaux comparés par saint Paul aux douleurs de l'enfantement. D'un autre côté, l'homme aime ces créatures inférieures dont il a usé pour connaître le vrai et pour faire le bien. Quelque chose, semble-t-il, manquerait à notre bonheur si elles n'étaient associées à notre triomphe, si les yeux de notre chair incapables d'apercevoir en elle-même l'essence divine ne pouvaient à leur façon en contempler un plus vif rayonnement dans la nouvelle terre et dans les nouveaux cieux comme ils contempleront l'effusion lumineuse des âmes sur les corps ressuscités et la beauté incomparable du Verbe sur la face resplendissante du Christ triomphant. C'est pourquoi nous espérons que, de même qu'après la mort l'homme se retrouvera plus vivant dans le repos et dans la gloire, de même l'univers arrivé au terme de sa course ne s'effondrera un instant que pour se redresser dans une jeunesse et dans une fraîcheur

hors de l'atteinte de toutes les vicissitudes. Angelico et ses émules n'ont pas oublié cette perspective de notre espérance quand ils ont représenté le séjour des Bienheureux. Ils ont dessiné des collines apaisées, abritées contre les orages, des fleuves aux eaux étincelantes, des firmaments dont aucun nuage ne vient voiler l'azur, des arbres couverts de feuilles, de fleurs, de fruits incorruptibles, ils ont placé les élus dans des paradis dont Dieu est le flambeau et où la nature transfigurée a répandu des beautés et des charmes inconnus du présent. C'est une image du monde après sa rénovation finale.

II

On fait à l'espérance chrétienne un grave reproche : on lui en veut de placer le bonheur dans l'avenir. Cette infirmité, Messieurs, est commune à toutes les espérances : toutes visent un bien futur, toutes précèdent la possession, toutes meurent dès que la possession commence. En ce qui concerne la consommation de la béatitude, aucune école religieuse, philosophique, sociale ne l'assure dans le présent : les plus audacieux, les plus affirmatifs ne promettent que pour le lendemain l'affranchissement et la félicité. Encore faut-il ajouter qu'aux yeux de beaucoup de ces prophètes l'homme n'arri-

vera jamais qu'à un état précaire destiné à en préparer un meilleur, et ainsi à l'infini.

Mais, nous dit-on, vous reculez au delà du tombeau l'avènement du royaume dont vous vous plaisez à célébrer la magnificence : avant d'y entrer il faut passer par les transes de l'agonie, par les étreintes de la mort. C'est un procédé habile dont vous usez pour obtenir que la foule renonce en votre faveur aux satisfactions immédiates, palpables que le temps nous présente. Vous commencez par nous ravir les biens positifs mis dès maintenant à notre disposition, et vous essayez de nous en faire accepter le sacrifice en orientant nos désirs vers un paradis lointain qui, dans votre doctrine, doit être le seul objet de notre ambition. Nous ne serons pas dupes d'une pareille ruse : vous voulez exploiter la mort, spéculer sur l'éternité, trafiquer du salut, vous n'y réussirez plus, c'est de la terre qu'il faut s'emparer, c'est d'elle qu'il faut exiger la justice absolue, la science, l'amour, le bonheur.

Il y a longtemps, Messieurs, que l'on accuse les Chrétiens de prêcher aux âmes crédules le mépris du siècle et la confiance aveugle dans les récompenses de l'autre vie. Les païens ne pardonnaient pas aux premiers apôtres de préférer le ciel à Rome, cette patrie universelle où les peuples cherchaient leur gloire, leur force, leur orgueil. Aujourd'hui les ennemis de l'Évangile et de l'espoir qu'il impose

nous jettent à la face, sous d'autres formes, la même accusation. En leur répondant, je compléterai l'enseignement que je viens de vous donner.

Premièrement, l'Église, je me hâte de le concéder, nous répète qu'il serait vain et insensé de demander à la terre le parfait bonheur, que si le parfait bonheur existe, il ne peut exister que dans l'éternité. Elle répète à tous les échos : quiconque promet à l'homme la satisfaction absolue de ses désirs ici-bas, le trompe indignement et abuse de sa naïveté. En parlant ainsi, elle est d'accord avec toutes les religions qui placent leurs Champs-Élysées, leurs paradis au delà du présent, elle est d'accord avec la philosophie des plus grands maîtres qui ne cessent de se lamenter sur l'insuffisance des biens du temps et qui se savent sûrs de ne pas mourir tout entiers parce que la vie terrestre ne les a pas rendus heureux comme ils ont besoin de l'être, elle est d'accord avec l'expérience des générations qui ont remué, analysé, creusé la nature sans pouvoir saisir le bonheur rêvé.

Secondement, dire que nous tentons, par un calcul misérable, d'attacher l'espérance de la foule au ciel afin d'obtenir en notre faveur l'abandon des biens finis, c'est nous calomnier odieusement. Nous commençons par pratiquer ce que nous enseignons, et par subordonner toutes nos joies terrestres à la future possession de Dieu. Le premier, Jésus-Christ a été pauvre, doux, pur, et le pre-

mier, il a renoncé au pouvoir, aux honneurs, à la popularité. Il ne s'est approprié ni la barque de Pierre, ni la fortune de Matthieu le Publicain, il a donné l'exemple de l'abnégation qu'il imposait et depuis deux mille ans des disciples innombrables n'ont pas cessé de l'imiter. Je ne réfuterai pas plus longuement un mensonge, que je défie nos ennemis de confronter avec l'histoire de nos saints et que je me contente de repousser avec indignation.

Mais est-il vrai de soutenir que l'espérance chrétienne se désintéresse totalement du sort de l'homme en ce monde? Non, Messieurs, loin de là. Quiconque veut la fin, veut les moyens. Par suite l'espérance, qui tend à la béatitude éternelle, tend du même coup à tous les biens qui lui permettront de la mériter en cette vie et de la saisir dans l'autre. Or il est impossible d'atteindre ces biens sans goûter en leur possession un bonheur incomplet sans doute, sujet à des fluctuations, mais noble, réel et proportionné à leur valeur.

Nous comptons d'abord ici-bas sur le secours surnaturel qui s'appelle la grâce. La grâce est la force qui nous régénère, qui nous soutient, qui nous unit déjà intimement à Dieu. Être en état de grâce, c'est avoir obtenu le pardon de nos fautes, les sentir étrangères à notre personne, échapper

au trouble, au remords qu'elles entraînent, être déchargé du fardeau qu'elles font peser sur nous, avoir recouvré la paix de la conscience et jouir de cette paix, de cette innocence que personne, malgré nous, ne saurait nous ravir. Être en état de grâce, c'est être libre, maître de soi, c'est être capable de se régir souverainement, de résister à toutes les tyrannies prêtes à nous asservir, c'est puiser en cette certitude une satisfaction de l'ordre le plus élevé. Être en état de grâce, c'est posséder les divines vertus qui ne s'exercent pas sans remplir l'âme des délices déclarées par les philosophes supérieures à toutes les autres. Être en état de grâce, c'est vivre dans la société de Dieu, entretenir avec lui des rapports faciles, ordinaires, familiers, et retirer parfois de ce commerce les joies vives, pénétrantes dont les saints disaient : « J'ai été enivré par une volupté secrète, à la cime de mon âme j'ai éprouvé des émotions si douces que je ne saurais les peindre, j'ai été tout à coup en proie aux transports d'un tel bonheur que j'ai cru en mourir. » Être en état de grâce, c'est aux heures tragiques de l'agonie et de la mort ignorer l'affolement qui bouleverse les païens, sentir que l'on ne va quitter la vallée de l'exil et des larmes que pour entrer dans la patrie de l'extase. Être en état de grâce, c'est porter en soi la semence de la gloire, et d'avance percevoir quelque chose de ce qui ravit les bienheureux. Comptez-vous pour rien ces félicités

que l'on goûte sans honte, dont on se souvient sans remords, qui n'ouvrent aucune plaie dans la conscience, qui n'attachent aucune infamie à notre nom, qui ne laissent aucune trace ignominieuse dans la chair, ni aucune amertume dans le cœur?

Sans doute on est encore un homme, on reste fragile et exposé aux scandales du monde, sans doute la misère nous arrache encore des plaintes; mais saint Augustin qui avait connu les spectacles de la scène et du cirque, les consolations des lettres, de la philosophie et des amitiés ardentes, les ivresses des sens, de l'amour profane et de la licence effrénée, n'hésitait pas à préférer infiniment à tous ces plaisirs la joie qu'il avait trouvée dans le pardon, dans l'innocence, dans la vertu, dans l'union avec Dieu; et saint Paul haï par les Juifs, poursuivi par les Gentils, trahi par les faux frères, condamné par les juges, enchaîné par les geôliers, flagellé par les bourreaux, tourmenté par des tentations humiliantes, pour ainsi dire vomi par les sociétés humaines, se montrait plus grand que ses malheurs et, soutenu intérieurement par la grâce et par la société du Christ, surabondait de joie, *superabundo gaudio in tribulatione nostrâ*. Donc espérer la grâce en ce monde, c'est espérer le bonheur qui l'accompagne, bonheur initial, à peine ébauché si on le compare à la gloire future, mais bonheur réel qui fait du bon chrétien le plus heureux de tous les hommes.

Nous espérons la grâce pour nous, nous l'espérons aussi pour les autres. Mais dans la mesure où la société l'accepte et lui laisse la liberté de se répandre, la grâce assure le règne de la justice et de toutes les vertus qui font le bonheur, la paix, la prospérité d'un peuple. Taine a dit que la religion peut jeter un « poids énorme dans la conscience, contrebalancer l'égoïsme naturel, enrayer l'impulsion folle des passions brutales, emporter la volonté vers l'abnégation et le dévouement, arracher l'homme à lui-même pour le mettre tout entier au service de la vérité ou au service d'autrui, faire des ascètes et des martyrs, des sœurs de charité et des missionnaires... (1) » Il a dit : « Aujourd'hui, après dix-huit siècles, le christianisme est encore pour 400 millions de natures humaines l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même ; sans lui, la société devient un coupe-gorge et un mauvais lieu... Il n'y a encore que lui pour nous retenir sur notre pente fatale... et le vieil Évangile, quelle que soit son enveloppe présente, est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social (2). » Le grand positiviste avouait ainsi que la religion chrétienne, au moins pour nous, était le grand agent de l'ordre parmi les nations, la grande inspiratrice de la justice, de la fraternité, du dévouement

(1) *Origines de la France contemporaine*, t. II, p. 10, 23e édit.
(2) *Ibid.*, t. XI, p. 147.

qui rendent les peuples heureux et puissants.

Mais la religion catholique doit son efficacité à la grâce qui est le bien social le plus précieux. La grâce n'est donc pas seulement le grand moyen pour la société de passer de la vie militante à la vie triomphante, c'est encore le principe le plus puissant de prospérité, de bonheur terrestre. Sous son influence, les rois deviennent les pères de leur peuple, les sujets deviennent les serviteurs intrépides de leur prince, la liberté et l'autorité se réconcilient, la charité achève les œuvres bienfaisantes de la justice, les riches aident les pauvres et les pauvres pardonnent leur opulence aux riches. Elle fait d'une race oisive une race laborieuse, d'une masse confuse une nation disciplinée, elle stimule toutes les activités, elle exalte toutes les énergies et tous les talents, elle défend le foyer contre les passions qui le déshonorent, qui le ruinent, qui le rendent stérile. Les plus incroyants reconnaissent qu'une société qui puiserait toutes ses inspirations dans l'Évangile verrait disparaître la plupart de ses maux et deviendrait la plus homogène, la plus forte de toutes les sociétés, mais c'est par la grâce que l'Évangile règne, par conséquent, c'est à la grâce acceptée, cultivée, que les peuples doivent l'ordre et la paix qui les rendent heureux. Lorsque donc nous espérons pour nos frères, pour nos patries, pour le monde entier la grâce du Christ, nous attendons le secours qui, en même temps, préparera le

royaume idéal et parfait de l'avenir, et assurera au présent la plus grande somme de bonheur possible.

Enfin, Messieurs, l'espérance vise les biens purement temporels dans la mesure où ils se rapportent aux biens spirituels (1). Elle s'étend, dit saint Augustin, aussi loin que la prière, or, dans la prière que le Christ nous a enseignée, nous demandons notre pain quotidien. Ce mot, dit saint Thomas, désigne tous les biens temporels nécessaires à l'entretien de la vie présente : pour le corps, la nourriture, le vêtement, la santé; pour l'esprit, la science et la certitude; pour le cœur, l'amitié. La misère, le dénuement, la maladie sont souvent de mauvais conseillers et l'occasion de tentations fatales ; l'ignorance empêche de connaître le vrai et de lui accorder le culte et l'attention qu'il mérite; dans la solitude, dans l'abandon que de fois les ressorts de l'âme se brisent et refusent d'obéir aux ordres de la volonté ; au contraire l'homme en bonne santé, sûr du lendemain, est à l'abri de bien des défaillances et plus disposé à pratiquer les vertus qui ouvrent le ciel; la science saine éclaire les sentiers de la foi, l'amitié console dans la tribulation, soutient dans la tentation, protège contre les chutes, double les forces. Il y a souvent, au moins de fait, entre la possession des biens temporels les plus nécessaires et la conquête de la

(1) Append., n. 5, p. 301.

béatitude, un rapport étroit. C'est pourquoi notre espérance les cherche modérément, mais positivement, comme des moyens destinés à nous faciliter la pratique des vertus et l'accès du ciel.

Ne dites donc pas que cette belle vertu se désintéresse du sort de l'homme sur la terre. Elle embrasse dans son ambition tous les biens véritables, elle ne rejette hors de ses cadres que les mauvaises joies, que les délices maudites, qui, après avoir, en dernière analyse, perverti l'esprit, flétri le cœur, blessé la conscience, déshonoré les familles, troublé les cités, fait de la chair une pourriture immonde, empoisonné la vie présente, ferment encore les portes de la vie future. Son royaume est immense, il renferme tout ce qui est désirable dans le temps et dans l'éternité. Aucun autre espoir ne se meut dans un aussi vaste domaine : ceux qui arrêtent leurs regards aux biens de cette vie, renoncent au vrai bonheur qui ne peut nous être donné que dans l'autre; ceux qui se consument dans la recherche des biens naturels, ne connaissent pas l'exquise douceur des biens spirituels; ceux qui bornent leur ambition aux plaisirs des sens, ignorent les joies de l'âme. Seule l'espérance chrétienne s'étend par degré, des bontés partielles qu'elle ne dédaigne point, jusqu'à la source inépuisable, universelle, infinie de toute bonté, seule elle est l'espérance idéale, seule elle est l'espérance royale et transcendante, seule elle mérite le nom que lui ont donné les auteurs

sacrés et dont vous me permettrez d'user, bien qu'il ne soit pas entré dans notre langue : la *sur-espérance. In te Domine supersperavi.*

Ne rétrécissez pas, Messieurs, les cadres grandioses de l'espérance chrétienne. En rejetant tous les faux biens auxquels elle refuse de s'attacher, vous pouvez désirer tous ceux qu'elle vous permet d'atteindre. Sous prétexte que vous êtes citoyens du ciel, n'affectez pas de mépris pour les créatures dont Dieu, leur auteur, a dit qu'en soi et comme moyens elles sont bonnes et désirables; mais sachez subordonner dans votre espérance les biens secondaires au bien principal, les biens finis au bien infini. Que Dieu, objet principal de notre attente, domine tout dans votre espérance, comme il domine tout dans le monde, n'hésitez pas à lui sacrifier tout ce qui pourrait vous retenir loin de lui et vous empêcher de le voir face à face. Accueillez les joies raisonnables et légitimes, de quelque ordre qu'elles soient, mais ne vous y attachez pas comme à votre fin, efforcez-vous d'en user comme d'instruments destinés à vous soutenir jusqu'à la possession de l'éternelle béatitude; si l'une ou l'autre ne répond point à votre appel, sans vous déconcerter tenez vos yeux fixés sur le bien nécessaire qui vous rendra dans l'autre monde tout ce que vous aurez abandonné ou perdu en celui-ci.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LES APPUIS DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

SOMMAIRE

La béatitude telle que nous l'avons définie est-elle accessible à l'homme ? Divers sentiments des incroyants qui s'accordent à dire que notre espoir est vain parce qu'il cherche un bonheur hors de notre portée. Le Christianisme enseigne que notre espérance est fondée parce que l'appui qu'elle invoque est proportionné au bien qu'elle promet, p. 39-40.

I

a) Le Chrétien ne trouve pas en lui-même l'appui de son espérance. Impuissance de l'homme à s'élever par ses seules forces au bonheur pour lequel il a été créé ; vaines tentatives des anges et des premiers hommes. Echec de tous ceux, qui, à l'exemple des Pélagiens, ont essayé d'atteindre leur fin dernière en faisant appel aux énergies de la nature, p. 40-43.

b) Le chrétien n'espère pas dans les autres créatures pour parvenir à la suprême félicité. Impuissance des êtres finis pour nous soulever jusqu'au ciel, p. 43-44.

c) Nous ne serons cependant pas purement passifs dans l'œuvre de notre régénération. Erreur de Luther. Rôle de nos mérites, de nos actes. Nous sommes des coopérateurs de Dieu, p. 44-45.

d) Les créatures ne demeureront pas étrangères à notre merveilleux changement. Action instrumentale du Christ, de l'Eglise, du sacerdoce, des sacrements, de tous les êtres sur notre transfiguration finale, p, 45-46.

e) Pourquoi sommes-nous réduits, comme tous les êtres créés, comme le Christ lui-même à cet office de coopérateurs et d'instruments ? Parce que le but visé par l'espérance est surnaturel et qu'il ne peut être attteint qu'en vertu d'une force du même ordre, p. 47.

II

1. — La toute-puissance auxiliatrice de Dieu, tel est le véritable appui de l'espérance chrétienne, car le privilège de

la puissance infinie, c'est de conduire au bien infini, p. 48-49.

a) Dieu *peut* nous initier à sa vie et à sa félicité. Principe qui nous permet cette espérance du côté de Dieu, du côté de l'homme, p. 49-51.

b) Dieu *veut* nous communiquer cet ineffable bonheur, parce qu'il est *bon* et que le propre de la bonté c'est de se répandre et de donner, parce que le propre de la bonté infinie, c'est de se communiquer d'une manière infinie, p. 51-52.

2. — *a*) Dieu nous a promis de nous associer à sa gloire. Il n'a pas cessé de renouveler cette promesse depuis le commencement du monde, de la préciser, de détailler les éléments de la béatitude qui nous attend : vision, amour, joie, résurrection de la chair, transformation de la société et de l'univers; de l'étendre à tous les biens qui nous sont nécessaires dans le temps pour arriver à notre fin dernière. A cette promesse, il joint un serment, p. 52-56.

b) Cette promesse nous garantit que Dieu *peut* nous sauver, car s'il s'engageait à faire ce qu'il lui est interdit de faire, il se tromperait sur son propre compte. Elle nous garantit que Dieu *veut* nous sauver car, autrement, il nous jouerait. Elle nous garantit que Dieu *doit* nous sauver, car la promesse et le serment obligent en justice, p. 56-57.

c) L'accomplissement partiel de la promesse nous assure son accomplissement total. Réalisation de toutes les promesses qui ont été faites pour le temps, p. 58-59.

Devoir pour les Chrétiens d'attacher leur espérance à la toute-puissance de Dieu comme à la cause première de leur béatitude.

Devoir pour eux de s'attacher à tous les agents secondaires choisis par Dieu pour l'accomplissement de ses desseins miséricordieux sur nous, p. 59-61.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LES APPUIS DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

Éminentissime Seigneur (1),

Monseigneur (2),

Messieurs,

La béatitude que nous avons essayé de décrire est tellement haute, d'une acquisition tellement difficile que la sagesse se demande parfois avec inquiétude si elle nous est accessible. Les incroyants n'hésitent pas à se prononcer contre ce qu'ils appellent une prétention intolérable, à traiter de chimérique notre vaste espérance. Que l'âme immortelle et dégagée de son corps, disent les plus modérés, puisse arriver à une connaissance de Dieu supérieure à celle que nous possédons sur la terre, trouver dans cette science et dans l'amour qui en est la suite une noble joie, rien ne nous

(1) S. E. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.
(2) Mgr Herscher, archevêque de Laodicée.

empêche de le penser, mais que, se dépassant elle-même, elle devienne capable de contempler immédiatement l'Être souverain, d'entrer dans le secret de la suprême Vie : voilà ce qui lui est interdit. N'essayons pas de chercher notre félicité aux cimes perdues dans l'Infini, nous serions trompés par une présomption qui ferait dévier nos esprits et nos cœurs. Les plus intransigeants considèrent Dieu comme éternellement inconnaissable et le déclarent à jamais hors de notre portée. A leurs yeux, c'est pure folie de vouloir ravir au ciel si peu que ce soit de sa lumière, de son feu, de sa gloire : quiconque se bercera de cette illusion sera d'autant plus décontenancé par les surprises de la froide réalité qu'il aura rêvé d'une perfection plus incompatible avec sa condition.

Le Christianisme refuse énergiquement de s'incliner devant ces jugements sommaires. Tout en concédant que la béatitude offerte par l'espérance est d'un abord difficile, il enseigne que nous pouvons l'atteindre grâce à l'appui qui est à notre disposition. Quel est cet appui? Je vais vous l'expliquer.

I

Le chrétien ne compte pas sur lui-même pour réaliser son espérance. Ceux qui ne veulent devoir le bonheur qu'à leurs initiatives personnelles ont échoué, échoueront toujours. Déployez les ailes de

votre intelligence, forgez-vous des volontés de fer, contractez des habitudes de travail, de vigilance, de vertu, apprenez à vous raidir et à lutter contre l'obstacle, donnez à votre activité tout son développement, regardez, étudiez, approfondissez, travaillez sans vous laisser emporter par les passions, ni distraire par les soucis de second ordre, vous ne saisirez pas la béatitude.

Il y a longtemps que la créature a tenté de s'élever par son seul génie à la hauteur de sa destinée. A peine sortis des mains de Dieu, certains anges s'écrièrent :

> Je monterai au ciel,
> Je placerai mon trône
> Au-dessus des étoiles...
> . . . . . .
> Je serai semblable au Très-Haut (1).

Leur châtiment ne se fit pas attendre, ils tombèrent dans l'abîme d'un malheur sans fin. Le serpent dit à la première femme : « Du jour où vous mangerez le fruit de cet arbre, vos yeux s'ouvriront, et comme Dieu, vous connaîtrez le bien et le mal » (2), ce qui signifie : « Du jour où vous prendrez conscience de vos forces et où vous en userez, vous arriverez à partager le savoir, la puissance et la gloire de Dieu. » Ève obéit au conseil perfide;

(1) Isaïe, xv, 13-15.
(2) *Genèse*, ii, 5.

vous vous rappelez ce qu'il advint d'elle et de son complice. Leur espérance à peine conçue se changea en déception amère. Loin d'acquérir le bonheur qu'ils ambitionnaient, ils perdirent celui dont ils jouissaient. Les chérubins fermèrent les portes du paradis, et les coupables, nus, malheureux, accablés par l'ironie de Dieu, s'éloignèrent, emportant avec le souvenir des heures enchantées le sentiment de leur impuissance à l'égard de la suprême béatitude. A travers les siècles, des imitateurs sans nombre ont suivi l'exemple des premiers humains, ils ont connu les mêmes insuccès. Ils n'ont pas atteint la félicité, ils n'en ont pas même découvert le chemin. Nous les avons vus chercher avec inquiétude, s'irriter contre les ténèbres impénétrables répandues sur leurs pas, nous les avons entendus pousser des cris de détresse, puis avouer en fin de compte que le bonheur se dérobait à leur poursuite. Oui, le bonheur refusera de se livrer et de se montrer à quiconque voudra le tirer de soi. « *A me salus esse non potest... quia non est in me firmitas mihi, nec est mihi spes de me.* Mon salut ne saurait venir de moi, la force nécessaire pour l'atteindre n'est pas en moi, mon espoir n'est pas fondé sur moi (1). L'âme restée en elle-même ne verra qu'elle-même, et, en se voyant, elle ne verra pas son Dieu. *Si enim in*

(1) S. Augustin, *Enar. in Ps.* xli, v. 11-12.

seipsa anima remaneret, nihil aliud ac se videret, et cum se videret, non utique Deum suum videret (1). Ne croyez donc pas, Messieurs, comme les pélagiens de tous les temps, que la gloire soit le terme normal des efforts de la nature, la dernière poussée de l'instinct, vous vous apercevriez trop tard que votre espérance a été vaine et qu'en vous abandonnant à ses mirages vous avez manqué le but de la vie.

Mais on peut quelquefois par ses semblables ce que l'on ne peut point par soi. Le monde, les individus, la société avec leurs progrès et leurs transformations, ne sont-ils pas capables de nous transporter des bords attristés du temps aux rives où nous attirent les délices éternelles?

Non, Messieurs, « quiconque espère en soi est misérable, quiconque espère dans les autres est plus misérable encore. *Qui in se sperat, miser est, qui in alio miserior.* Celui-là pèche par un orgueil dangereux, celui-ci par une humilité déréglée. *Si in alio homine, inordinate humilis eris, si in te periculose superbus.* L'orgueil précipite dans les abîmes, l'humilité désordonnée devient de la bassesse et empêche le relèvement. *Inordinate humilis non levatur, periculose superbus præcipitatur.* Ces deux voies sont funestes, il faut également les éviter : *Utrumque perniciosum, nihil eorum eligendum* (2). »

(1) Saint-Augustin, *Enar, in Ps.* xli, v, 8.
(2) Augustin. *Sermo* III.

Le changement que nous attendons ne s'effectuera ni par nous, ni par un être de notre espèce, ni par les anges, ni par la conspiration des anges et des hommes. Supposé que pour assurer votre salut les créatures se mettent à votre disposition, qu'elles vous prêtent leurs énergies innombrables, qu'elles se dévouent entièrement à votre sort, qu'elles ne poursuivent que la réalisation du bonheur auquel vous êtes appelés, leur dépense serait encore vaine. Durât-il des siècles, ce colossal effort resterait stérile, et à son terme, vous seriez obligés de proclamer que les saints livres ont fait preuve de sagesse quand ils ont dit : « *Nolite confidere in principibus, in filiis hominum in quibus non est salus.* Ne vous fiez pas aux princes, ni aux fils des hommes, le salut n'est pas en eux (1). » La céleste cité n'est point bâtie de main d'homme, il n'appartient pas à des pouvoirs limités de distribuer une récompense infinie, ni de couronner les élus. Les conditions de la vie subissent des modifications, selon les peuples et les générations; nous savons bien des choses qu'ignoraient nos pères, plus d'un progrès jugé par eux impossible s'est accompli sous nos yeux, mais le monde ne recevra pas sa forme achevée des mille causes infirmes qui sur la terre se disputent la domination d'un jour.

Est-ce à dire que nous serons purement passifs dans l'œuvre de notre régénération? Non, Messieurs, Luther n'accordait aucun prix à nos

(1) *Psaume* CXLV, 2.

actions, aucune valeur à nos travaux par rapport à notre gloire future, il jetait l'anathème à tout homme qui attacherait quelque importance à des vertus, selon lui, absolument inutiles au salut. L'Église a condamné ce fatalisme immoral. Le bonheur sera la récompense de nos mérites, nos mérites tireront leur valeur de la sainteté de notre vie; mais nous vivrons saintement, nous mériterons notre félicité grâce à l'agent supérieur qui stimulera nos facultés, qui nous élèvera au-dessus de nous-mêmes, en nous prêtant sa force mystérieuse, source véritable, en dernier ressort, de notre béatification. De sorte que notre espoir repose sur nous comme sur des coopérateurs dans l'entreprise qui doit aboutir à notre suprême perfection. Notre rôle ne va pas plus loin, il va cependant jusque-là. N'en tenir aucun compte, attendre le salaire sans avoir travaillé, la couronne sans avoir combattu, de même que vouloir gagner ce salaire et atteindre cette couronne par une générosité venue de nous et non de plus haut, c'est errer gravement, c'est courir à une catastrophe certaine (1).

Est-ce à dire que les créatures demeureront étrangères à notre merveilleux changement, que nous ne devions leur assigner aucune place dans les motifs de notre espérance? Non, Messieurs. Toutes, à leur manière, concourront à notre définitive rénovation;

(1) Append., nº 1, p. 302.

toutes, à des degrés divers, entreront dans le plan du divin Artiste qui nous béatifiera et serviront d'instruments à ses desseins magnanimes. L'humanité de Jésus-Christ d'abord transmet les dons nécessaires à ceux qui veulent monter au ciel. Le Sauveur a reçu le dépôt des trésors où nous puiserons la force de répondre à notre vocation, trésors qu'il a mérités par une incarnation, par des souffrances, par une mort acceptées pour nous arracher à notre misère et nous assurer le bonheur. Entre son Père et nous, il est le médiateur indispensable, le premier ministre chargé de distribuer les faveurs surnaturelles: personne n'entrera au ciel sinon par lui. Le Christ lui-même emploie l'Église et le sacerdoce qui, soutenus par lui, travaillent efficacement au bonheur du genre humain; l'eau, l'huile, le pain et le vin, pénétrés de la vertu qu'il leur a communiquée, deviennent les véhicules qui portent les secours dont nous avons besoin pour opérer notre ascension vers la béatitude consommée. Il n'est pas une créature ni un événement qui ne puissent nous aider dans notre noble entreprise. Par conséquent, le chrétien met sa confiance dans l'humanité de Jésus, dans tous ces éléments d'apparence naturelle, mais tous ces éléments et le Christ lui-même tiennent leur puissance d'un Être qu'il faut chercher au delà du monde et qui seul peut nous assurer la félicité parfaite (1).

(1) Append., n. 2, p. 303.

Et pourquoi sommes-nous réduits à cet office de coopérateurs ; pourquoi les hommes, la création, Jésus-Christ lui-même sont-ils condamnés à ce rôle de pur instrument dans une entreprise qui intéresse si éminemment notre avenir? Parce que le but que nous poursuivons est au-dessus de nous, au-dessus de l'univers, hors de notre portée. Il est surnaturel, que dis-je, c'est le surnaturel poussé à son dernier degré, parvenu à son épanouissement total, à son expression achevée. Or, les mots l'indiquent assez clairement, on n'atteint pas une fin surnaturelle avec une force naturelle, on ne l'atteint qu'avec une puissance du même ordre. Si la grâce qui n'est que le germe de la béatitude ne peut naître ni de nous, ni des hommes, ni des anges, que dirons-nous de la béatitude qui est la grâce suprême, le développement et l'évolution finale de la grâce ? L'objet de l'espérance, en effet, c'est le bien infini, mais s'appuyer sur un pouvoir borné pour gagner l'Infini, c'est folie, car c'est vouloir, avec un roseau, soulever le monde jusqu'au ciel.

« *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi. Auxilium meum a Domino qui fecit cœlum et terram.* J'ai levé mes yeux vers les montagnes, de là me viendra le secours. J'attends le secours du souverain Seigneur qui a fait le ciel et la terre (1). »

(1) *Psaume* CXX, v. 1-2.

II

La toute-puissance auxiliatrice de Dieu : tel est le véritable appui de l'espérance chrétienne. Nous allons à Dieu par Dieu, nous entrerons en possession de Dieu à l'aide de Dieu. Dieu est à la fois dans la seconde vertu théologale la récompense et le rémunérateur, comme il est dans la foi la vérité révélée et le révélateur. « *Sicut spes non minus a Deo sperat quam sit ipse Deus, ita non minorem postulat adjutorem quam sit ipse Deus.* Notre espérance n'attend pas de Dieu moins que Dieu, elle ne demande pas un auxiliaire moindre que lui » (1).

L'action finale qui achèvera l'homme et le monde, qui les établira dans leur éternel repos, correspondra exactement à l'action initiale qui les a créés, puis lancés dans le mouvement universel. A Dieu seul de les faire naître dans une resplendissante beauté à une première vie, à Dieu seul de les arracher victorieusement à tous les dangers et de les introduire dans une seconde vie plus haute que la première. Nous comptons donc uniquement, en définitive, sur la puissance de Dieu pour sanctifier progressivement l'individu en cette vie par l'effusion de sa grâce et pour le couronner dans l'autre par la communication de

(1) Contenson. *Theologia mentis et cordis*, lib. VII, dissert. III, c. I, specul. 1. — Cf. Append., n° 3, p. 303.

sa gloire. Nous comptons sur elle pour changer la société présente en une société idéale ou règneront la justice, la paix, la félicité. Nous comptons sur elle pour faire passer l'univers de l'état d'ébauche où il gémit à l'état de perfection où il aspire. Nous comptons sur Dieu, en un mot, comme sur l'agent dont la volonté irrésistible est seule capable, et capable absolument de conduire à sa fin l'œuvre à laquelle, seule, elle a pu donner un commencement.

Nous comptons uniquement sur lui, car le privilège de la puissance infinie, dit saint Thomas, c'est de conduire au bien infini. *Infinitæ virtutis proprium est ad infinitum bonum perducere* (1). Or cette puissance infinie est propre à Dieu, au point qu'il ne dépend pas de lui de s'en dessaisir pour l'abandonner à un autre, de sorte qu'il est obligé de se réserver le soin de nous mener à notre dernière perfection.

Mais lui-même peut-il faire aboutir un pareil dessein? (2)

Et pourquoi ne le pourrait-il pas? Faut-il encore invoquer le principe fécond énoncé par saint Thomas, à savoir que tous les êtres supérieurs, précisément parce qu'ils sont supérieurs, ont la faculté d'élever jusqu'à eux des êtres inférieurs qui sans eux seraient restés confinés dans leur naturelle indi-

(1) IIª IIæ, q. XVII, ad 2.
(2) Append., n. 4, p. 304.

gence ; à savoir que cette faculté s'étend d'autant plus loin que son titulaire est plus parfait ; à savoir que tout ce qui n'implique pas contradiction est possible à Dieu.

Comment ! il n'est pas un être qui, par son rayonnement, ne partage sa perfection avec ses semblables. Dans l'ordre physique, le feu enflamme le fer, le pénètre de son ardeur, lui prête son activité dévorante et ses propriétés spéciales, le moindre des astres communique sa clarté à tous les corps répandus dans sa sphère ; dans l'ordre intellectuel le génie cultive les esprits vulgaires et les initie à ses connaissances et à ses conceptions ; dans l'ordre moral, le saint gagne à ses sentiments les âmes médiocres et réussit à les transformer. Dans le monde entier, nous assistons à un échange perpétuel entre les créatures qui donnent à autrui ce qu'elles possèdent et reçoivent d'autrui ce qui leur manque, au nom de quel principe soutiendrez-vous que cette loi perd son autorité lorsque nous touchons aux rapports de Dieu avec son œuvre ? Au nom de quelle sagesse prétendrez-vous que Dieu est condamné par sa richesse même à fermer ses mains, par sa transcendance même à s'emprisonner dans sa substance, par sa bonté même à rester enchaîné à un rivage inabordable aux indigents de sa création ? Quelle misère est donc la sienne en définitive s'il est au dehors de lui le plus impuissant de tous les êtres parce qu'au-dedans de lui il est le plus puissant !

Autant dire qu'il lui a été défendu de créer, puisque sa création n'est pas autre chose qu'un premier épanchement au dehors de lui-même.

Serait-ce donc que l'homme radicalement incapable de supporter sans succomber le poids immense de la gloire éternelle n'offrirait pas des ressources suffisantes pour que Dieu pût opérer en lui cette heureuse révolution? Mais, je vous l'ai jadis expliqué et je n'y insiste pas, l'homme en sa qualité de créature intelligente n'éprouve aucune répugnance à monter à ces sommets. Au contraire, d'une manière positive, bien qu'éloignée, il est disposé à chercher son bonheur dans la contemplation du suprême intelligible, dans l'amour et dans la possession du souverain Bien. Il appartient précisément à Dieu de renforcer notre puissance de voir, d'aimer, de jouir et de l'adapter à cette fin dernière, comme l'artiste qui répare, qui multiplie, qui tend convenablement les cordes de la lyre pour en tirer les vibrations inspirées par son génie. En de telles conditions, l'homme a le droit d'attendre une béatitude proportionnée non à ses facultés natives, mais à la souveraine puissance de Celui qui le meut et qui l'élève.

Dieu peut nous initier à sa vie et à sa félicité, mais il ne suffit pas qu'il le puisse, il faut encore qu'il le veuille pour que nous soyons à l'abri de

St. Albert's College Library

l'incertitude. Il le veut, Messieurs, parce qu'il est bon. La tendance de la bonté, en effet, est de se répandre. Il n'y a que les êtres misérables qui se renferment en eux-mêmes, qui gardent avec jalousie ce qu'ils possèdent, qui reçoivent sans rien rendre. Encore ne résistent-ils pas, jusqu'au bout, si égoïstes et si indigents qu'ils soient, au besoin intérieur qui les presse de se déverser dans leurs semblables. Plus les substances sont riches, plus elles sont portées à se donner avec générosité, et elles le font non seulement parce qu'elles le peuvent, mais encore parce que leur instinct les y incline.

Or Dieu étant la bonté par essence, la bonté sans limites, la bonté infinie en largeur, en sublimité, en profondeur, éprouve un penchant impérieux à se prodiguer, à remplir le monde de sa magnificence. Il est permis de dire que, s'il est une façon plus libérale de se communiquer, Dieu ne s'interdira pas cette royale satisfaction, qu'il ouvrira jusqu'au fond les trésors cachés dans son sein, qu'il défiera tous les obstacles pour faire triompher sa volonté, qu'il finira par introduire dans sa maison, par inviter à son banquet les âmes attentives à son appel et désireuses d'y répondre (1).

Nous avons un meilleur motif encore, Messieurs, de compter sur l'appui de Dieu, de fonder notre espérance sur sa puissance et sur sa bonté. Nous

(1) Append., n. 5, p. 305.

n'en sommes plus à chercher le secret des plans éternels à travers les syllogismes de notre raison : des promesses nous mettent à l'abri des surprises. Ces promesses descendues du ciel même nous prouvent d'abord efficacement que Dieu peut et veut nous élever jusqu'à lui, ensuite elles engagent sa justice à notre égard, enfin leur réalisation partielle nous garantit leur réalisation totale.

Nul de vous ne l'ignore, Dieu a parlé à l'homme. Ses discours nous révèlent des vérités mystérieuses, ils nous apprennent aussi sa résolution de nous associer à la félicité qui n'appartient en propre et naturellement qu'à lui.

Cette promesse, il ne l'a pas faite en passant, il s'est plu à la renouveler à travers les siècles. Elle est gravée à toutes les pages des livres sacrés qui contiennent sa pensée et dont il est l'inspirateur. A peine l'homme est-il déchu de l'heureux état dans lequel il s'était éveillé à la vie que Jéhovah survient pour condamner le coupable à l'expiation sans doute, mais aussi pour lui annoncer l'écrasement du serpent qui l'a séduit et l'avènement du Rédempteur qui lui rendra une félicité supérieure à la félicité perdue. Pendant des milliers d'années l'antique promesse, dont vit l'espérance, retentit aux oreilles des générations qui se succèdent dans la suite des temps. Chaque Patriarche reçoit d'en haut l'assurance qu'un avenir brillant attend la race sortie de ses flancs. Chaque Pro-

phète confirme les oracles de ses prédécesseurs et voit s'illuminer l'horizon des âges futurs. Cette promesse éclate dans toute sa force, dans toute sa splendeur sur les lèvres du Christ qui sont les lèvres mêmes de Dieu. Le doux Sauveur console, réconforte, ravit les âmes en leur parlant au nom de son Père du sort qui leur est réservé. Les apôtres portent la bonne nouvelle aux rois, aux peuples, aux Grecs, aux Romains, aux Barbares, aux hommes libres comme aux esclaves des grands empires. La voix de l'Église la répand à travers l'espace et à travers les siècles : des légions d'Évangélistes se lèvent chaque jour et consacrent leur vie à la redire aux tribus lointaines et aux générations qui se remplacent sur la scène du monde. Mais c'est Dieu, c'est toujours Dieu qui s'engage par les Patriarches, par les Prophètes, par Jésus-Christ, par les Apôtres, par l'Église et par ses héroïques messagers.

Il s'engage par des mots précis et non par des formules nébuleuses, vagues, équivoques, sujettes à des interprétations contradictoires. Il énumère tous les biens dont nous pourrons jouir dans l'éternité. Il annonce que nous le verrons comme il est : *Videbimus eum sicuti est* (1) ; que nous le contemplerons non plus à travers des énigmes, non plus à travers les miroirs brisés de la création, mais à découvert, et face à face : *nunc per speculum in ænig-*

(1) I Jean, III, 2.

mate, tunc autem facie ad faciem; que nous le connaîtrons comme il nous connaît : *nunc cognosco ex parte, tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum;* que nous entrerons dans sa joie : *intra in gaudium Domini tui;* que, caressés de sa main et bercés sur ses genoux, nous partagerons la perfection de sa nature et le bonheur de sa vie : *ut efficiamini divinæ consortes naturæ.* — Il donne sa parole qu'il ressuscitera la chair au dernier jour : *Ego ressuscitabo eum in novissimo die;* qu'il la fera passer de la corruption du sépulcre à l'immortalité, de l'ignominie à la gloire, de la faiblesse à la force, de l'animalité à la spiritualité, qu'il opérera ce changement en un instant, en un clin d'œil, et que sa voix souveraine jettera à la mort ce défi éternel : « O mort, où est ta victoire? Où est ton aiguillon? Je serai ta mort, ô mort! » Déchirant les voiles qui cachent ses desseins, il montre à ses amis la cité future qu'il édifie pour ses élus, cité qui ne connaîtra plus les larmes, ni la douleur, il fait apparaître aux regards de ses confidents la nouvelle terre et les nouveaux cieux où l'on oubliera les tristesses et les orages de la terre primitive et des cieux antiques.

La parole du Tout-Puissant s'étend à tous les biens qui nous sont nécessaires pour arriver à la béatitude. Il promet de veiller sur nous chaque jour et de nous défendre efficacement contre les ennemis de notre destinée, de nous pardonner avec un empres-

sement miséricordieux et d'effacer nos fautes si nous avons mal fait, de nous consoler, si nous sommes affligés, avec plus de tendresse que la mère n'en met à consoler son enfant, de nous nourrir et de nous vêtir si la faim nous torture, si la misère nous accable, avec plus de sollicitude qu'il n'en apporte à donner leur pâture aux oiseaux du ciel et leur robe aux lys des champs.

Dieu ne se contente pas d'une simple promesse, il y joint un serment dont nous avons pris acte. Voulant montrer avec plus d'évidence à ses héritiers l'immuable stabilité de ses desseins et offrir à notre confiance un appui inébranlable, il jure de nous sauver et par là il donne à sa volonté un caractère irrévocable.

Cette promesse affermie par un serment nous garantit que Dieu peut, que Dieu veut, que Dieu doit nous couronner dans le ciel et nous accorder sur la terre les secours dont nous avons besoin pour mériter le bonheur éternel.

Elle nous garantit que Dieu peut nous sauver, car s'il s'engageait à faire ce qu'il lui est interdit de faire, il se tromperait sur son propre compte. Une pareille erreur serait la négation de la science qu'il a de lui-même et sans laquelle il ne demeurerait point l'Être parfait découvert par la raison et révélé par la foi. *Quæcumque promisit, potens*

est facere (1). Elle nous garantit que Dieu veut nous sauver, car, s'il nous donnait sa parole en restant résolu à ne pas la tenir, il nous jouerait indignement, il ne serait plus la Vérité à laquelle il est interdit de mentir. Elle nous garantit que Dieu doit nous sauver, car la promesse et le serment obligent leur auteur gravement et en justice. Promettre, c'est donner d'avance, c'est aliéner ce que l'on promet, c'est en perdre la propriété au profit de celui vis-à-vis de qui on s'engage. On ne le retient pas pour soi, on n'essaye pas de le reprendre sans manquer aux lois primordiales de l'équité, au point que le monde si indulgent ne pardonne pas à l'homme oublieux de sa parole, qu'il le déclare disqualifié, déshonoré; au point que les races sauvages peu scrupuleuses en matière de morale regardent le parjure comme un des crimes les plus abominables dont la conscience puisse se rendre coupable. Qui oserait soutenir que Dieu ne reculera pas devant une pareille iniquité? Aussi, c'est au nom de la justice que la grâce est due à tous, au nom de la justice que la gloire est due à quiconque aura correspondu à la grâce, au nom de la justice que saint Paul, que tous les élus réclameront leur récompense : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ* (2).

(1) *Romains*, IV, 21
(2) II *Timoth.*, IV, 8. — Cf. Append., n. 6, p. 308.

Enfin, Messieurs, l'accomplissement partiel des promesses nous répond de son accomplissement total : qu'il s'agisse des individus, des familles, des peuples, du monde, tout ce que Dieu annonce se produit au jour et à l'heure fixés par lui. Si difficilement réalisables que paraissent ses desseins, si faibles que soient les instruments dont il se sert pour atteindre son but, il triomphe : les personnages surgissent, les choses arrivent comme d'avance il l'avait voulu, déterminé, prédit. Abraham, Isaac, Jacob, David reçoivent des bénédictions qui doivent, si l'on en croit Jéhovah, aboutir à la naissance d'un Messie appelé à régir l'univers, à l'établissement d'un royaume spirituel où viendront s'abriter toutes les âmes bonnes et sincères : au moment prédestiné, le Christ apparaît, assure à la race d'Israël la victoire qu'elle attendait depuis des milliers d'années, devient le centre de l'histoire. Jésus lui-même multiplie au nom de son Père les promesses, je vous défie de trouver sa fidélité en défaut. Dès qu'un esprit impartial lit attentivement l'Évangile, il constate que les faits répondent aux prophéties avec une rigueur qui ne souffre pas d'exception. Le Sauveur affirme qu'il attirera les âmes à lui par la vertu de sa croix, ce qui semble un défi à la raison : il les attire en effet. A peine a-t-il été élevé sur le gibet que sa conquête commence, que l'humanité vient au Martyr, reconnaît le caractère céleste de sa mission, la vérité de sa parole et la surnaturelle sagesse de sa loi. Peu à peu, il devient le

Docteur, le Souverain vers lequel se tournent les regards des générations. Il fonde une société, l'Église, à laquelle il promet jusqu'à la fin des temps une assistance efficace. L'Église voit depuis deux mille ans s'accomplir ces oracles, elle se heurte à toutes les conspirations; une force mystérieuse la soutient et la rend invincible. Ainsi en est-il de toutes les promesses qui devaient s'accomplir dans le temps. Leur réalisation à la date marquée le prouvent : ce que Dieu annonce, ce que le Christ annonce arrive infailliblement et toujours (1).

Si donc, ils ont promis aux hommes dociles la grâce et la gloire, ils ne manqueront pas plus à leurs engagements dans l'avenir qu'ils n'y ont manqué dans le passé. De sorte que votre espoir est quatre fois assuré du côté de Dieu : assuré par la toute-puissance, assuré par la bonté qui entraîne la puissance, assuré par la promesse qui lie la justice, assuré par la fidélité qui garantit à l'avenir ce qu'elle a tenu pour le passé. Son appui est inébranlable, elle ne sera point confondue. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*

Ces vérités, Messieurs, renferment de salutaires leçons qu'il convient de méditer. Notre salut dépend de la toute-puissance auxiliatrice de Dieu comme de sa cause première. Vouloir aborder au ciel sans le secours de cet agent que personne ne peut suppléer,

(1) Append., n. 7, p. 308.

serait aller au-devant d'un inévitable naufrage. C'est donc à Dieu qu'il faut s'attacher par-dessus tout quand on ne veut pas manquer sa destinée. Lorsque la tentation nous presse, nous obsède, nous affole, c'est à lui qu'il faut recourir pour échapper à la tempête. Lorsque l'on a été vaincu par le mal et qu'on en porte le stigmate et le fardeau, c'est lui qu'il faut appeler pour réparer le désastre et pour effacer la tache infamante. Lorsque la mort approche, lorsque l'heure sonne de quitter la terre, c'est encore lui qu'il faut invoquer comme le seul passeur capable de nous transporter des ténèbres du temps aux clartés de la vie éternelle.

Mais il a choisi le Christ et l'Église comme médiateurs, il a décidé que nul n'arrivera jusqu'à lui sans s'adresser aux deux ministres de sa puissance et de sa miséricorde: quiconque s'avise de négliger ces auxiliaires officiels et prétend s'appuyer directement et uniquement sur Dieu verra se fermer devant lui les portes de la patrie. Le Christ et l'Église emploient les sacrements comme moyens de sanctification et de salut: nul ne fuira la damnation s'il n'use de ces instruments destinés à nous soutenir et à nous ranimer pendant notre pèlerinage de la terre au ciel. Enfin, Messieurs, le Créateur veut que sous sa haute direction la créature par ses efforts et par ses œuvres mérite le bonheur : à nous de répondre aux avances de la grâce et de nous assurer par notre

bonne volonté, par notre activité, des droits auprès du suprême Rémunérateur. En s'appuyant sur tous ces agents subordonnés entre eux d'une manière admirable, sur Dieu, sur le Christ, sur l'Église, sur les sacrements, sur nous-mêmes, notre espérance se montrera invincible et nous soulèvera infailliblement jusqu'au Paradis.

TROISIÈME CONFÉRENCE

LA VERTU D'ESPÉRANCE

SOMMAIRE

Résumé des deux premières Conférences. Nouveau problème : qu'est l'espérance considérée en elle-même et dans son essence? C'est une vertu qui a quatre fonctions. p. 67-68.

I

L'espérance nous fait vivre par le cœur dans l'atmosphère des bienheureux, de la Divinité.

a) Mécanisme de la vie considérée à ses différents étages, p. 69.

b) L'espérance est un nouveau degré de vie. Témoignages de saint Pierre et du Concile de Trente. Le Christ est venu pour nous assurer la surabondance de la vie. Comment l'espérance nous communique une vie qui se manifeste à l'extérieur, qui se nourrit de Dieu où elle trouve son objet et son aliment, p. 70-72.

II

L'espérance élève le niveau de la vie parce qu'elle porte à sa plus haute expression notre volonté d'être heureux.

a) La grandeur de la volonté se mesure à la grandeur du but où la volonté cherche son bonheur. Le Chrétien qui espère veut monter jusqu'à Dieu, c'est-à-dire aussi haut que possible, p. 72-74.

b) Sous l'empire de l'espérance le chrétien se *maintient* à cette hauteur, ce qui suppose en lui une grande force, p. 74-75.

c) Ce but poursuivi par l'espérance est *surnaturel*. Ce qui entraîne en elle une énergie d'essence et d'origine surnaturelles, p. 75.

d) L'espérance serait un rêve, si elle ne nous rendait capables d'user de la toute puissance de Dieu pour arriver à Dieu. Elle nous confère cette puissance d'employer la force de Dieu pour monter jusqu'à Dieu, p. 75-76.

III

a) Le vouloir de l'espérance porte sur l'avenir. Mélange de joie et de tristesse dans l'espérance qui compte sur le bonheur, mais qui ne l'atteint pas en ce monde. Impatience des âmes qui voudraient dès maintenant jouir pleinement de Dieu. Nécessité pour nous de nous contenter ici-bas des demi-satisfactions qui nous sont données. Pourquoi l'espérance mérite son nom de vertu bien qu'elle ne conduise pas la volonté à la dernière perfection, qui ne se trouvera que dans la possession du bien suprême, p. 76-79.

b) L'espérance nous rend capables d'attendre. Force que cette attente suppose en nous, p. 79-81.

c) La fermeté de notre attente repose sur la certitude que nous avons de réussir. Notre certitude est inébranlable du côté de Dieu qui ne nous manquera pas, elle est fragile de notre côté parce que nous sommes faillibles, p. 81-84.

IV

L'espérance nous pousse à l'effort, à l'action, à la lutte, c'est donc une énergie intérieure.

a) Sous son influence, la volonté s'élance hardiment vers la béatitude. L'espérance d'après Giotto, étend, élargit, prolonge la volonté et la rapproche de la béatitude, p. 84-85.

b) Cet effort inspiré par l'espérance est *laborieux* et nous presse de nous emparer de tous les moyens mis à notre disposition pour atteindre la félicité. Il est *absorbant* et nous fait négliger ce qui ne se rapporte pas à notre fin dernière. Il a quelque chose de *militant*, d'*agressif*, de *vaillant*, p. 85-88.

Dans ces conditions l'espérance mérite son nom de vertu, car elle nous rend meilleurs; de vertu surnaturelle car elle porte sur un objet surnaturel; de vertu théologale car elle s'élance vers Dieu, elle s'appuie sur Dieu, elle naît de Dieu, elle se renouvelle, s'avive et se maintient par Dieu, p. 88-89.

TROISIÈME CONFÉRENCE

LA VERTU D'ESPÉRANCE

Eminentissime Seigneur (1),

Monseigneur (2),

Messieurs,

Nous connaissons les cadres où se meut l'espérance chrétienne, les larges perspectives ouvertes à ses ambitions. Elle porte sur la béatitude, c'est-à-dire sur Dieu, elle s'étend à tous les biens naturels ou surnaturels relatifs à cette fin et indispensables à quiconque veut l'atteindre. Elle s'intéresse dans sa sollicitude attendrie au sort de tous les hommes et même à l'avenir des êtres sans raison, sans vie, répandus autour de nous par la main libérale du Créateur. Nous connaissons la force à laquelle elle demande son appui : c'est la

(1) S. E. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.
(2) Mgr Grelier, évêque de Laval.

Toute-Puissance de Dieu. Dieu, en vertu de sa souveraineté, a la faculté de nous faire passer des épreuves du temps aux joies pures de l'éternité, et de nous accorder sur la terre les secours dont nous avons besoin pour mériter ce destin. Il veut par bonté nous l'assurer, il s'y oblige par une promesse précise, détaillée, renouvelée, que nous voyons s'accomplir partiellement en ce monde, que nous verrons s'accomplir totalement dans l'autre.

Mais l'espérance considérée en elle-même et dans son essence est quelque chose : il faut maintenant savoir ce qu'elle est, ce que nous entendons lorsque nous disons d'un homme qu'il espère la béatitude éternelle.

L'espérance, Messieurs, est pour les docteurs catholiques une vertu qui se range entre la foi et la charité. Elle nous fait vivre par le cœur dans l'atmosphère de la Divinité, elle élève à son plus haut degré notre volonté de parvenir à la béatitude céleste, elle nous rend capables d'attendre cette béatitude avec une confiance inébranlable, elle imprime à l'âme un élan vigoureux et nous entraîne vers le suprême objet de nos vœux. En remplissant ces quatre fonctions, elle mérite surabondamment son nom de vertu surnaturelle et théologale : c'est ce que j'entreprends de vous prouver.

I

L'espérance chrétienne nous fait vivre par le cœur dans l'atmosphère bienheureuse de la Divinité.

A chaque étage de la vie apparaît un organisme requis par l'exercice des fonctions propres à la plante, à l'animal, à l'être raisonnable, à l'homme religieux. Que de fibres exige le végétal pour se développer et produire son fruit! Que de nerfs, que de muscles sont indispensables à la créature douée de sensibilité! Quelles puissances spéciales doit mettre en œuvre l'homme pour suivre la direction que lui impose sa constitution intellectuelle! La vigueur de l'individu dépend en grande partie de la valeur des organes qui la servent. Si une faculté manque ou si elle est inférieure à sa tâche, l'ensemble insuffisamment armé se ressent de cette mutilation et végète péniblement. Si au contraire l'organisme est complet, la vie bat son plein et l'activité se déploie dans toute son ampleur. Le chrétien a besoin, pour s'adapter à l'ordre divin, auquel il est appelé, pour s'y épanouir et s'y mouvoir aisément, des vertus surnaturelles. Ces vertus affectent directement les puissances agissantes, mais indirectement elles augmentent la vie de l'âme même, comme la sève des rameaux contribue à augmenter la force de l'arbre tout entier (1).

(1) Append., n. 1, p. 307.

Que l'espérance soit un nouveau degré d'être et de vie c'est ce que saint Pierre affirme quand il écrit qu'elle vivifie l'homme en le régénérant, *regeneravit nos in spem vivam*, c'est ce que répète le Concile de Trente quand il assure qu'elle élève le niveau de notre perfection, *eriguntur in spem*. Je ne saurais trop vous le redire : le Christ ne s'empare des âmes que pour les faire vivre davantage, chacun de ses dons nous apporte une énergie qui restaure la nature et la transfigure. Le but qu'il se propose en venant sur la terre c'est de nous ranimer, de répandre dans les profondeurs de la conscience et de l'activité une sève féconde et les germes d'une force inépuisable. Ceux qui représentent sa religion comme une institution destinée à réprimer notre essor, à empêcher notre développement, à réduire les proportions de l'individu, à en étouffer le rayonnement, ont bien mal compris l'œuvre du Sauveur qui ne s'ébauche pas sans que le fils d'Adam monte au-dessus de lui-même, qui ne progresse pas sans dilater nos facultés, qui ne s'achève pas sans nous assurer la plénitude dont, sous l'action d'En-Haut, nous sommes susceptibles. Jésus donne ce qu'il promet ; or, sans cesse à ses fidèles disciples il promet l'eau vive, le pain de vie, la surabondance de la vie. *Veni ut vitam habeant et superabundantius habeant.*

Lorsqu'il verse en nous les ondes aimables de l'espérance, il nous communique une dose de vie,

il opère en nous une métamorphose merveilleuse et toute à notre avantage.

À peine l'espérance a-t-elle pris possession de nous que le corps se redresse, que la tête se lève, que les sourcils se haussent, que le visage se colore, que les yeux se remplissent d'une flamme douce et apaisée. On dirait qu'elle fait couler dans les veines un sang plus chaud, plus généreux, tant elle imprime d'assurance, de fermeté à la démarche, à la physionomie et tant elle fait palpiter le cœur. Ces phénomènes extérieurs ont évidemment leur principe dans une perfection intérieure, perfection si importante, si chère qu'on ne la perd point sans être profondément blessé, sans éprouver une défaillance générale, sans tomber dans une espèce d'agonie pareille à celle que l'on ressent quand on est atteint dans un organe nécessaire et vital.

Elle nous fait vivre dans l'atmosphère bienheureuse de la Divinité, car elle nous suspend à son objet qui est Dieu, et elle nous en nourrit ; *Spes facit Deo adhærere prout est nobis principium perfectæ bonitatis* (1). Espérer, en effet, c'est par avance vivre de ce que l'on espère, c'est y fixer son regard, y revenir sans cesse, s'en préoccuper d'une manière continue, y trouver l'aliment de ses pensers. Cette vie est d'autant plus précieuse que le bien auquel elle puise sa force est plus parfait :

(1) S. Th., IIª IIæ, q. xvii, art. 6.

si c'est le Souverain Bien, elle est souverainement noble; si c'est Dieu, elle est divine. Aussi saint Augustin a pu prononcer ces paroles : « *Vita nostra modo spes est, vita nostra postea æternitas erit : Vita vitæ mortalis, spes est vitæ immortalis.* Maintenant l'espérance c'est notre vie; plus tard l'éternité sera notre vie. L'espérance de l'immortelle vie est la vie de la vie mortelle (1). »

II

L'espérance élève le niveau de la vie parce que directement elle porte à sa plus haute expression notre volonté d'être heureux (2).

Nous jugeons de la grandeur de la volonté humaine par la grandeur du but où elle cherche son bonheur. Dites-moi où vous placez votre félicité, montrez-moi la réalité à laquelle vous entendez la demander, je vous dirai qui vous êtes. Pour la placer dans des choses abjectes, il faut une volonté abjecte. Pour la placer dans les objets qui grisent la sensibilité, il suffit d'être une bête. L'âme qui l'attend des satisfactions de la vie mondaine est légère et superficielle comme le sourire qui la charme, comme le spectacle qui la ravit, comme l'applaudissement qui la transporte. Celle qui la réclame de l'amitié, de la science, de la famille, de la

(1) *Enarrat. in Ps.* CIII, 17.
(2) Append., n. 2, p. 307.

connaissance naturelle de Dieu ne dépasse pas les limites de la perfection humaine. Il y a, en effet, une proportion exacte entre ce que nous voulons et ce que nous sommes, pourvu toutefois que nos efforts aient vraiment chance d'aboutir au résultat désiré.

Or, le chrétien qui espère veut monter jusqu'à Dieu, considéré en lui-même et dans son essence, veut partager la gloire propre à Dieu, goûter l'éternelle joie qui n'appartient par nature qu'à Dieu, puiser sa béatitude où Dieu la puise lui-même. Il ne prononce plus seulement les paroles de la foi : « Dieu est la seule réalité assez vaste et assez douce pour me rendre heureux »; il dit, sous l'empire d'une résolution absolue, indomptable : « *Dominus pars hæreditatis meæ.* Le Seigneur est la part d'héritage que j'ai choisie. » D'autres mettent leur confiance dans les ivresses de la table et du vin, dans les extases des plaisirs et de la débauche, dans l'argent, dans la science. Moi je la place au delà des choses périssables, au sommet que rien ne dépasse, au-dessus duquel il n'y a plus rien de désirable; l'Infini m'inquiète et me tourmente, je veux voir Dieu, je veux posséder Dieu, étancher ma soif au torrent de délices qui coule en Dieu. Telle est la disposition que l'espérance grave dans l'âme, l'ambition qu'elle y suscite et qu'elle y entretient. Mais quelle n'est pas la puissance du vouloir capable de se porter aussi haut! Quelle supériorité ne su-

pose-t-il pas dans la faculté d'où il émane (1)!

Le chrétien s'élève à ce degré, il s'y maintient, sans permettre à ses aspirations de descendre, ni de déchoir : son vouloir est durable et tenace, car son espoir est un sentiment stable et permanent. Les biens relatifs qui se présentent à ses regards et qui sollicitent son cœur l'entraîneront peut-être momentanément, mais dans ses égarements les plus coupables, il se réservera. Les créatures, quelque attrait, quelque influence qu'elles exercent sur sa conduite, n'obtiendront pas qu'il s'abandonne totalement et définitivement à elles; c'est en vain qu'elles essayeront de se substituer à Dieu, elles ne réussiront pas à le supplanter. Tombé dans les abîmes qui rendront plus difficile et plus pénible son ascension, le disciple du Christ criera encore vers le Seigneur et lui répétera : « Mon repos et mon salut ne sont qu'en toi. » Ce cri couvrira jusqu'à la fin le tumulte des passions triomphantes, le bruit des catastrophes morales et des événements tragiques. Si dépouillé, si désemparé, si désarmé qu'il paraisse, il garde sa prétention. Bien des fois, sur le chemin qui conduit à Dieu, il tombe, il se traîne, il ne renonce pas à sa destinée. Après le mal qui lui barre la route, il escompte le pardon qui la déblaie, après la vie dont le prix semble compromis, il veut la sainte mort qui lui rouvrira les portes de la gloire. Cette téna-

(1) Append., n. 3, p. 308.

cité suppose dans la volonté une force que la lutte n'épuise pas, que la défaite même ne brise pas. Cette force c'est l'espérance, l'espérance qui sauvegarde, malgré tous les naufrages, la résolution d'arriver au port, l'espérance qui du dedans pousse l'âme à revenir toujours à Dieu comme à son bonheur.

Le but poursuivi est surnaturel, il faut que l'espérance pour nous y adapter soit du même ordre, que dans son essence comme dans la cause qui l'éveille en nous elle soit divine. Elle ne tire donc pas son origine de l'instinct inné qui nous fait rechercher le bonheur, elle ne s'acquiert pas par la fréquence d'actes émanés de la nature : elle est une fille et une forme de la grâce, et la grâce a Dieu pour auteur. C'est donc Dieu qui répand l'espoir chrétien dans nos âmes, comme il y répand la foi et la charité, c'est Dieu qui le conserve, qui en augmente l'intensité, qui en avive l'ardeur et la flamme. Cette pénétration ne réussit pas malgré nous : l'espérance doit être librement acceptée par l'homme, elle s'enracine en nous par notre coopération et par notre consentement; mais cette coopération et ce consentement sont encore inspirés par Dieu et dus avant tout à son action intime sur nous.

L'espérance est donc une source de nobles, de surnaturels, de durables vouloirs qui s'attachent à la béatitude éternelle. Cependant ces vouloirs seraient de purs rêves, de pures illusions, si nous ne disposions de moyens proportionnés à la fin que nous

désirons atteindre et si nous n'étions résolus à les employer. C'est par la puissance de Dieu que nous pouvons arriver au but, d'où il suit que le vouloir de l'espérance aura de l'efficacité s'il est capable d'user de la toute-puissance de Dieu comme du moyen de nous sauver. Mais nul ne peut manier ce grand levier s'il n'est en possession d'une force exceptionnelle. Ce n'est pas assez d'avoir à sa portée l'épée des grands conquérants, pour s'en servir victorieusement il faut être doué de leur vigueur et de leur souplesse. L'espérance exalte la volonté en l'attachant à Dieu envisagé dans sa qualité de souverain Bien, en la rendant capable d'user de la Toute-Puissance de Dieu pour arriver à la suprême Béatitude. *Spes facit Deo inhærere prout est in nobis principium perfectæ bonitatis, in quantum scilicet per spem divino auxilio innitimur ad beatitudinem obtinendam* (1).

III

Le vouloir dont l'espérance est le principe porte sur l'avenir. Dieu ne se donne point complètement en ce monde, il se réserve pour l'éternité. Les jours et les années doivent passer avant que nous puissions goûter le bonheur à sa source.

Aussi longtemps que nous sommes en ce corps,

(1) S. Th., IIª IIæ, q. xvii, art. 6.

dit saint Paul, nous habitons loin du Seigneur, *quamdiu sumus in corpore, peregrinamur a Domino* (1). C'est pourquoi l'espérance laisse de la tristesse dans l'âme et des larmes dans les yeux. La terre est un lieu d'exil où l'on ne jouit ni des visions, ni des satisfactions propres à la patrie. Exil d'autant plus douloureux que la distance est plus grande de notre condition présente à notre condition future, exil d'autant plus douloureux que nous sommes tenus de renoncer aux plaisirs déréglés où les païens cherchent follement l'oubli de leur misère. Ne vous étonnez donc pas, si, parfois, vous vous surprenez à en souhaiter la fin comme l'Apôtre, si vous êtes envahis par la mélancolie qui dictait à David ces paroles : « *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est!* Malheureux que je suis de voir se prolonger mon exil! (2) » Ne vous étonnez même pas, si, placés entre des joies qui ne suffisent pas à votre cœur plus altéré et une béatitude que vous ne possédez pas encore, vous sentez plus vivement le vide des premières et l'absence de la seconde. Vous ressemblez aux Israélites captifs qui, étrangers aux fêtes de Babylone et ne pouvant pas encore assister aux solennités de Jérusalem, pleuraient sur les bords des fleuves où les enchaînaient leurs ennemis.

Bien des âmes voudraient dès maintenant échapper aux tentations, aux douleurs inséparables

(1) II *Corinth.*, v, 6.
(2) *Ps.*, CXIX, 5.

de la vie présente, sentir Dieu, goûter la joie et le repos propres aux bienheureux. Elles ne cessent pas de gémir de leurs tribulations; elles s'agitent, elles se tourmentent, elles s'insurgent parce qu'elles ne trouvent pas dans la religion, dans la fidélité au devoir, dans la pratique des vertus chrétiennes la pleine satisfaction qu'elles désirent. Il faut pourtant se résigner et comprendre que nous marchons ici-bas dans la foi, non dans la vision, dans l'espérance, non dans la possession. Sans doute, de temps en temps, le ciel s'entr'ouvre et laisse descendre sur nous, pour nous encourager, quelque lueur, quelques délices. C'est ainsi qu'un instant il enveloppa de clartés mystérieuses le Christ au Thabor, c'est ainsi que Moyse, que saint Paul furent transportés à des hauteurs et goûtèrent des ravissements dont ils ne surent peindre la douceur enivrante, c'est ainsi que le nuage se déchira tout à coup sur la tête de saint Etienne et que le martyr entrevit dans l'au-delà assez de merveilles pour soutenir ses forces, c'est ainsi que momentanément nous sommes envahis par le sentiment ineffable et secret de la Divinité. Mais sans compter que ces phénomènes sont des privilèges rares, accordés à quelques-uns pour l'instruction de tous, leur durée est courte, ils n'apportent pas à l'âme assez de bonheur pour l'apaiser complètement. En ce cas, direz-vous, l'espérance ne mérite pas le nom de vertu, il n'est pas permis d'affirmer qu'elle élève à son dernier degré de

perfection la volonté qui arrive à son suprême développement le jour où elle saisit Dieu. L'espérance, Messieurs, est de la terre, elle nous met en un rapport réel avec la Béatitude sans nous la donner immédiatement, comme la foi met l'esprit en relation avec la vérité première sans nous la montrer à découvert. Rien de plus parfait n'est possible en ce monde, c'est pourquoi nous maintenons que parvenue à ce point notre volonté d'être heureux a touché à sa dernière perfection.

L'espérance ne nous livre pas la béatitude, elle nous rend capables de l'attendre. Elle nous pousse à suivre le conseil de saint Jacques qui écrivait à ses disciples : « Vous voyez que le laboureur attend le précieux fruit de la terre avec patience, jusqu'à ce qu'il reçoive les pluies de la première et de la dernière saison. Vous, de même, attendez patiemment et affermissez vos cœurs, car l'avènement du Seigneur est proche. » Elle nous rend capables d'attendre, c'est-à-dire de rester au poste qui nous a été confié jusqu'à l'apparition de Celui qui doit venir, de nous fixer obstinément à l'ancre qu'elle a jetée dans les profondeurs de l'éternité, de subir sans céder l'assaut des créatures et de ne pas nous laisser entraîner à leur remorque, de résister à leurs séductions et à leurs violences. Elle nous rend capables d'attendre pendant des années au milieu des tempêtes qui sans cesse s'élèvent de notre propre cœur pour nous précipiter vaincus et désarmés dans

les abîmes. Elle nous rend capables d'attendre, c'est-à-dire de braver l'action du temps, de dompter l'impatience que nous avons de toucher le bonheur, de vivre à l'avance d'une félicité qui se dérobe et qui se cache. L'art chrétien s'est plu souvent à peindre l'âme qui espère sous les traits d'une femme assise, fouillant l'horizon d'un regard ému pour y découvrir l'Être dont la venue lui assurera la béatitude. Les choses la sollicitent, les événements éclatent bruyants comme pour la faire sortir de sa contemplation et de son expectative ; elle demeure immobile et refuse de briser la chaîne qui la relie au bonheur futur. Combien d'hommes manquent la fortune, les honneurs, le pouvoir, parce qu'ils ne savent pas attendre ! Leur empressement les perd. Pour avoir voulu cueillir les fruits avant l'automne, la victoire avant le combat, ils ne récoltent que la misère et les humiliations de la défaite. Cette précipitation est assez commune, et elle est fatale, quand il s'agit de notre fin dernière. Nous avons tellement hâte d'y parvenir que nous la plaçons où elle n'est pas, que nous demandons au présent de nous en fournir les éléments, au présent qui ne peut nous en offrir que l'ombre, que l'image grossière.

C'est que l'attente suppose une volonté solidement trempée. Rien ne nous énerve, ne nous lasse, ne nous décourage comme d'attendre. La foule assemblée commence bientôt à se fatiguer, à trépigner si le personnage dont elle guette le passage tarde à

paraître ; si le retard se prolonge, la moitié se disperse, s'éloigne, renonçant au spectacle qu'elle s'était promis de contempler. L'espérance qui nous fait attendre accumule dans l'âme des énergies où l'homme puise sans les tarir. Ces énergies sont d'autant plus résistantes que mille accidents se produisent qui semblent mettre des barrières plus infranchissables entre nous et le but poursuivi. Quelle vigueur ne fallut-il pas à Israël pour vivre pendant plus de vingt siècles dans l'attente d'un triomphe national, que la suite de tant de calamités déconcertantes rendait de plus en plus improbable et qui paraissait aux regards de la sagesse humaine de plus en plus impossible. Il attendait le triomphe de sa race au milieu des humiliations de l'exil, lorsque Jérusalem et le temple où devait venir le Messie avaient été détruits de fond en comble. Il l'attendait quand Rome s'était emparée de son territoire et le tenait sous son joug redoutable. Cela suppose que sa volonté animée par l'espérance s'élevait au-dessus de ses tribulations et défiait toutes les puissances conjurées pour la faire abdiquer. De même le chrétien attend avec une constance invincible la béatitude éternelle parce que l'espérance enracinée en lui soutient jusqu'au bout sa volonté de puiser le bonheur à son principe.

Si notre attente a cette fermeté, Messieurs, c'est qu'elle est pleine d'une confiance inébranlable. La

certitude de la foi se communique à l'espérance et descend de l'intelligence dans la volonté. De même que l'intelligence adhère par la foi à la vérité divine, sans que l'ombre d'un doute, d'une réticence, vienne l'effleurer, de même par l'espérance la volonté attend avec une sécurité absolue la béatitude éternelle sans que la moindre défiance vienne la faire trébucher ou chanceler. Les espoirs humains sont sujets à de redoutables vicissitudes : tantôt les chances de réussir et les chances d'échouer se balancent et jettent l'âme dans de cruelles perplexités, tantôt les unes l'emportant sur les autres nous inclinent davantage dans tel ou tel sens. Le laboureur quelles que soient la qualité de sa semence et la fertilité de son champ ne sait pas si les pluies tomberont selon ses désirs, si le soleil répandra sa chaleur au temps voulu et dans la mesure exigée par ses intérêts. Le marin avec une barque d'une solidité éprouvée n'est point garanti contre le déchaînement du vent et de la tempête. Sa fortune dépend de son habileté, elle dépend aussi des dispositions favorables ou contraires des flots. L'espérance chrétienne ne nous expose pas à ces oscillations. Elle ne saurait être frustrée, car sa victoire dépend de la force infinie, seule capable de parer aux accidents de la route, de suppléer aux infirmités, aux défaillances du voyageur, de renverser tous les obstacles. Elle porte à son bord le pilote tout puissant, maître souverain de ses dons, de nous-mêmes

et des éléments. Quelle confiance dans le succès de la traversée, et quelles ressources de courage dans une confiance si légitime! Rien de commun entre l'homme sûr d'arriver au but et l'homme incertain du succès! Le premier dispose d'une énergie qui l'entraîne, qui le soutient, qui l'empêche de défaillir, le second est en proie à un doute qui réprime son élan, qui le fait hésiter, qui le livre à moitié désarmé à ses ennemis (1).

Si, comme l'estimait Luther, l'homme n'avait point part active dans l'œuvre de son salut, aucune crainte ne viendrait se mêler à cette confiance. Dieu serait le seul moteur, l'homme dépourvu de liberté resterait un mobile purement passif. Dès lors, grâce à l'intervention certaine de Dieu, nous atteindrions nécessairement le but, mais l'Église professe une autre doctrine. Elle enseigne que notre salut ne s'effectuera pas sans nous. Le secours d'En-Haut ne nous manquera pas : si bas que nous soyons tombés, il pourra nous relever. De ce côté notre certitude est absolue. Mais répondrons-nous à l'action de Dieu, obéirons-nous à la grâce, prêterons-nous au Tout Puissant le concours qu'il exige de nous pour nous arracher à notre misère? Userons-nous des moyens mis à notre disposition? Hélas! nous avons toutes les raisons de nous défier de nous-mêmes et de redouter notre liberté. Dieu est incapable de nous trahir, nous sommes capables

(1) Append., n. 4, p. 309.

de nous trahir nous-mêmes et de périr par notre faute. En vain, l'arme sera-t-elle d'une précision absolue; si le tireur ne sait pas la manier, il n'atteindra pas le but. Ainsi en est-il du chrétien : du côté de Dieu son espérance est certaine, de son côté elle est pleine d'aléas, car il n'est ni nécessairement, ni infailliblement fidèle, sa liberté infirme est susceptible de dévier et de se dérober à la Puissance qui voudrait le conduire au bonheur. C'est pourquoi la crainte se mêle à nos espoirs et doit entretenir en nos âmes une défiance salutaire et prudente de nous-mêmes.

IV

Cependant l'espérance est une force intérieure qui nous pousse à l'effort, à l'action, à la lutte : c'est une vertu entreprenante qui entraîne l'âme à la manière des habitudes acquises et plus vigoureusement encore. Sous son influence, la volonté s'élance hardiment vers la béatitude.

Instruit par les maîtres immortels qui ont le mieux compris l'espérance, Giotto à l'*Arena* de Padoue a su lui donner sa véritable et exacte physionomie. Il l'a peinte sous la figure d'une femme jeune et vigoureuse. Cette femme, vêtue d'une robe longue, mais qui ne pèse pas sur ses épaules, qui n'entrave pas son essor, porte une ceinture aux reins, et, alerte, dégagée, s'élance de la terre qu'elle ne touche plus

que du bout des pieds vers la couronne que lui montre un ange apparu au bord du ciel. Les ailes complètement déployées et toutes prêtes au vol, les cheveux noués afin de donner au vent moins de prise, le front élargi et haut pour recevoir mieux et plus vite l'effusion de la lumière, les oreilles tendues vers les pas de celui qu'elle appelle, les yeux ouverts et fixés sur l'horizon où il doit paraître, les narines dilatées pour aspirer le bonheur promis, la bouche frémissante et impatiente de le goûter, elle lève les bras et par tout son être elle se jette au-devant de Dieu. Telle est l'espérance chrétienne: elle est la flamme doucement impétueuse qui entraîne le cœur, le souffle suave et véhément qui gonfle les voiles et nous emporte vers la vie, la force qui bande l'âme comme un arc et la rapproche du but. Elle déploie, elle prolonge la volonté et diminue la distance qui nous sépare du bonheur (1).

C'est pourquoi saint Paul s'écriait : « Je me porte par tout mon être vers ce qui est en avant, je cours droit au but, pour obtenir le prix (2). » C'est pourquoi saint Thomas écrivait : « Au désir l'espérance ajoute un effort, elle élève l'âme impatiente d'atteindre l'objet de ses vœux ; *spes enim supra desiderium addit quemdam conatum, quamdam elevationem animi ad consequendum bonum ar-*

(1) Append., n. 5, p. 310.
(2) *Philipp.*, IV, 13.

duum (1). » C'est pourquoi Albert le Grand disait : « L'espérance est l'essor magnanime d'un homme qui s'élance vers les hauteurs, qui se dilate pour embrasser la béatitude et l'éternité. *Protensio ut magno animo extendatur in æterna, amplexio æternitatis et beatitudinis* (2). »

Cet effort a quelque chose de laborieux : l'espérance qui l'anime nous presse de nous emparer de tous les moyens mis à notre disposition pour atteindre le but, d'accueillir tous les secours qui nous sont offerts pour opérer notre ascension, de saisir au vol, si je puis ainsi m'exprimer, toutes les grâces qui se présentent, de chercher dans les personnes, dans les choses, dans les événements la puissance de Dieu pour nous soulever jusqu'à Dieu, de nous faire de tous les biens autant d'échelons qui nous permettront de monter au sommet où la gloire nous attire. *Spes facit tendere in Deum sicut in quoddam bonum finale adipiscendum, et sicut in quoddam adjutorium efficax ad subveniendum* (3). Cet effort a quelque chose d'absorbant en ce sens que l'homme dominé par l'espérance néglige ce qui ne s'y rapporte pas et concentre son attention sur l'étoile du suprême bonheur allumée dans les cieux. *Quæ quidem retro sunt obliviscens* (4). Oubliant

(1) Ia IIæ, q. xxx, art. 1.
(2) III *Sent.*, dist. XXXVI, art. 3.
(3) Saint Thomas, IIa IIæ, q. xvii, art. 6, ad 3um.
(4) *Philipp.*, iii, 13.

ce qui est derrière lui, il dédaigne le rire mondain comme une erreur, il juge trompeuse la joie des sens, il estime qu'en s'y attardant il ne pourrait qu'y perdre, il pense que ce qui ne l'aide pas à gagner le Christ est indigne de son attention. *Verumtamen existimo omnia detrimentum esse... et arbitror ut stercora ut Christum lucrifaciam* (1).

Cet effort enfin a quelque chose de militant. L'espérance fait du chrétien un athlète que le sentiment de la difficulté exalte, stimule, enthousiasme. Elle l'endurcit à la fatigue, à la marche, elle lui apprend à supporter les privations sans défaillir, à savoir vivre dans l'abondance et dans la disette sans renoncer à la lutte. Elle le rend agressif à l'endroit des obstacles qui barrent la route, elle lui met aux mains l'outil de l'ouvrier pour édifier son bonheur et l'épée du soldat pour repousser ses ennemis. *Spes non salvatur in quacumque voluntate, sed in voluntate aggrediente consecutionem boni ardui* (2). Le chrétien qui suit les impulsions de l'espérance déploie toutes ses énergies au service de sa destinée, même au milieu des ombres de la mort, il reste vaillant, sachant que le Seigneur est avec lui et qu'il peut tout en Celui qui le fortifie. *Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo*

(1) *Philipp.*, III, 7. Cf. Append. N. 6, p. 311.
(2) JEAN DE SAINT-THOMAS. *De spe*, q. XVII, disp. X, art. 4.

mala, quoniam tu mecum es (1). *Omnia possum in eo qui me confortat* (2).

Dans ces conditions, l'espérance mérite son nom de vertu, car elle nous rend meilleurs en nous attachant par le cœur à la plus haute de toutes les béatitudes, car elle nous rend capables de vouloir avec une ténacité indomptable, d'attendre avec une confiance inébranlable, de chercher avec une énergie entreprenante et combative le royaume des cieux. Elle mérite son nom de vertu surnaturelle, car, son objet étant par lui-même hors de la portée de toutes les créatures, elle n'aurait avec lui aucun rapport si elle n'était du même ordre que lui. Elle mérite son nom de vertu théologale, car elle porte sur Dieu, elle s'appuie sur Dieu, elle naît de Dieu, elle se renouvelle, s'avive et se maintient par lui.

Elle naît de Dieu, c'est dire que si elle vous manque, si elle s'est éteinte, si elle languit, c'est à Dieu que vous devez demander de l'éveiller, de la rallumer, de vous la rendre avec son activité. Elle vous fait vivre dans l'atmosphère de Dieu; c'est dire qu'en vous abandonnant à ses impulsions, vous goûterez déjà quelque chose de la félicité des élus et que vos âmes vibreront

(1) *Psaume* XXII, 4.
(2) *Philippiens*, IV, 13.

à l'unisson de ceux qui sont arrivés au terme. Elle vous fait vouloir la béatitude éternelle; sous son action, vous vous attacherez à cette béatitude comme à la seule réalité où vous puissiez trouver le rassasiement et vous n'aspirerez qu'à ce but idéal. Elle vous rend capables d'attendre Dieu avec une confiance inébranlable : en lui obéissant, vous démasquerez et vous repousserez tous les tentateurs qui chercheraient à vous détacher de son ancre et à vous aventurer au milieu des orages et des écueils. Elle vous imprime un élan vigoureux vers Dieu : en écoutant sa voix vous ne négligerez aucun des secours qui vous sont offerts pour entrer dans la Jérusalem céleste, et chaque pas que vous ferez vous rapprochera de votre fin. Vous trouverez déjà dans cette docilité une grande force, de vives consolations, puis un jour le voile se déchirera, et vous serez tout à coup transportés de l'exil où l'on attend le bonheur dans la patrie où on le possède.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LE CARACTÈRE ÉVANGÉLIQUE ET MORAL DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

SOMMAIRE

Les adversaires de la religion lui font les reproches les plus contradictoires. Exemples de ces contradictions. Dans la question de la charité ils nous accusent de sacrifier les intérêts de l'homme à Dieu, et dans la question de l'espérance de sacrifier Dieu aux intérêts de l'homme. Si cette dernière accusation était vraie, l'Evangile et la morale condamneraient l'espérance. L'espérance intéressée est extraite de l'Evangile et conforme aux exigences de la stricte morale : double vérité qu'il faut expliquer, p. 95-97.

I

L'idée d'intérêt est inséparable de l'idée de l'espérance telle que nous la concevons. L'espérance telle que nous la concevons nous est imposée par l'Evangile.

Erreurs de Maître Eckart, de Luther, des Jansénistes, des Quiétistes au sujet de l'amour désintéressé, erreurs qui d'une manière plus ou moins absolue condamnent l'espérance au nom de l'Evangile.

1. — L'Evangile et le Christianisme s'expriment d'abord dans l'Ecriture. Or l'Ecriture ne cesse pas d'exhorter les hommes à travailler en vue de la récompense. Enseignement de l'Ancien Testament. Enseignement du Nouveau Testament, p. 97-102.

2. — L'Evangile est interprété infailliblement par l'Eglise. Or l'Eglise chante à la fois l'amour d'espérance qui est intéressé et l'amour de charité qui est désintéressé. Elle condamne les faux mystiques ; elle impose aux parfaits et aux imparfaits de chercher la béatitude. Effort en ce sens de son ministère apostolique, p. 102-104.

3. — La tradition de saint Paul à saint François de Sales apporte le même témoignage à l'espérance. Nécessité d'expliquer certains textes obscurs des Saints Pères. Dans la querelle du Quiétisme, Bossuet l'emporte sur Fénelon parce qu'il a mieux entendu l'unanime concert de la tradition, p. 104-106.

4. — La Vie des Saints proteste aussi contre ces nova-

teurs. Parvenus au dernier degré de la perfection, ils s'inquiètent de leur bonheur éternel. Abraham, Moïse, saint Jean, saint Paul, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, p. 106-107.

5. — Jésus-Christ en qui s'incarne la religion a travaillé en même temps pour la gloire de son Père et pour sa propre gloire, il n'a pas connu le désintéressement absolu des novateurs, p. 108-109.

II

Pour attaquer l'espérance, hérétiques et philosophes ont invoqué la morale.

1. — L'on peut agir en vue de son bonheur personnel sans offenser la saine morale. Preuves :

a) La morale absolument désintéressée est impossible. Elle obligerait l'ouvrier à travailler sans réclamer son salaire, etc. Elle est impossible même pour ceux qui la défendent : les hérétiques cherchaient leur intérêt, p. 109-113.

b) La saine morale nous permet et nous ordonne de nous aimer nous-mêmes. Explication de ce principe. Il résulte que s'il y a un amour désordonné il y a aussi un amour légitime de soi-même et l'amour d'espérance est légitime et obligatoire. p. 113-114.

2. — Nos adversaires prétendent que par l'espérance nous renversons l'ordre et que nous subordonnons l'homme à Dieu. Rien de plus faux.

a) Par l'espérance, nous dépendons de Dieu, Dieu ne dépend pas de nous. Triple amour : dans le premier l'être aimé est assujetti à l'être aimant, dans le second l'être aimé est sur le pied d'égalité avec l'être aimant, dans le troisième l'être aimant est sujet de l'être aimé. Le dernier amour est celui de l'espérance qui met Dieu au dessus de l'homme. Explication de cette pensée d'après saint François de Sales, p. 114-116.

b) Il faut juger l'espérance par ses tendances et non seulement par ses actes. L'espérance tend à la charité qui nous inspire la volonté d'être meilleurs, plus grands, plus moraux pour mieux servir la gloire de Dieu. Explication de ce principe qui justifie pleinement notre doctrine de l'espérance, p. 117-118. Exhortation, p. 118-119.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LE CARACTÈRE ÉVANGÉLIQUE ET MORAL DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

Éminentissime Seigneur (1),

Monseigneur (2),

Messieurs,

Les adversaires de la Religion usent pour la combattre de procédés singulièrement contradictoires; avec une audace qui fait fi de toute logique et de tout scrupule, ils invoquent dans le dessein de nous confondre des arguments auxquels ils avaient d'abord refusé toute valeur et toute efficacité. Affirmons-nous la nécessité de croire à des mystères? Ils protestent au nom de la dignité humaine contre des dogmes qu'ils déclarent inacceptables, s'ils dépassent notre esprit. En appelons-nous aux motifs qui assurent à notre assentiment un caractère nettement rationnel et l'adaptent harmonieusement aux

(1) S. E. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.
(2) S. Gr. Mgr Herscher.

St. Albert's College Library

exigences de la saine philosophie? Ils deviennent les défenseurs intransigeants d'une foi aveugle et nous taxent de rationalisme. L'Église maintient-elle ses traditions et se prononce-t-elle contre la manie de l'innovation? Ils crient à la routine. Réalise-t-elle un progrès, une réforme? Ils se voilent la face et l'accusent de trahir son passé. Ainsi leur tactique varie et ils condamnent un jour ce qu'ils avaient soutenu la veille avec une âpreté sans égale.

La doctrine de l'espérance se heurte à ce système d'attaques qui devraient s'exclure, du moins en un débat intellectuel.

Lorsqu'en effet nous enseignons que finalement l'homme est tenu de se consacrer à Dieu considéré en lui-même, on nous reproche de négliger les intérêts de l'individu, de sacrifier à la volonté d'un être invisible, à une loi impraticable les instincts primordiaux de la nature et les aspirations les plus impérieuses du cœur. Quand nous montrons que notre destination dernière n'interdit pas de penser à soi, de travailler en vue d'atteindre au ciel la parfaite béatitude et sur la terre les biens dignes d'attention, on nous accuse de fausser le Christianisme, d'adopter une morale basse, un épicurisme raffiné, de ne tenir à la vertu qu'autant qu'elle nous est profitable. L'espérance, Messieurs, s'attache au bonheur de l'éternité et aux biens qui s'y rapportent, elle s'intéresse à notre sort en ce

monde et à notre sort au delà de ce monde. Cela, je vous l'ai expliqué.

Il me reste à vous prouver qu'ainsi comprise cette vertu est extraite de l'Évangile, et qu'elle est conforme aux exigences de la morale stricte et bien entendue.

I

Il est vrai, Messieurs, que l'idée d'intérêt est inséparable de l'idée de l'espérance telle que nous la concevons; il est vrai également que, sous l'empire de cette vertu, nous travaillons en vue d'être heureux, en vue de recevoir la récompense de nos efforts. Cette doctrine est-elle empruntée à l'Évangile? Telle est la première question qui se pose.

Dans l'esprit de nombreux hérétiques, l'Évangile, ou, si vous le voulez, le Christianisme authentiquement issu de Jésus, condamne les actions inspirées par l'amour de soi et accomplies dans l'espoir d'une rémunération. Se dépenser au service de Dieu en s'oubliant totalement, en faisant abstraction de tout salaire, voilà pour eux le devoir imposé par la loi de grâce. Au XIII^e^ siècle, un maître illustre, Eckart, écrivait déjà : « Ceux qui ne tendent ni aux biens extérieurs, ni aux honneurs, ni aux réalités utiles, ni à la dévotion intérieure, ni à la récompense, ni au royaume des cieux, mais qui renoncent à

toutes ces choses, leur appartinssent-elles, ceux-là honorent Dieu (1). »

Luther allait encore plus loin : il considérait comme vicieuses, comme passibles de peines éternelles les œuvres où l'homme chercherait son bien propre (2).

Les Jansénistes permettaient au chrétien de tendre au bonheur, mais ils réprouvaient cette tendance si elle n'était pas dominée ou du moins accompagnée par un motif de charité. « Quiconque, disaient-ils, sert Dieu en vue d'une récompense même éternelle, s'il n'y joint pas la charité, fait un acte vicieux, toutes les fois qu'il agit en vue de la béatitude (3). »

Les Quiétistes tempéraient ces affirmations. Ils n'exigeaient que des âmes parfaites l'amour pur, désintéressé, indifférent à la récompense, au châtiment, au paradis, à l'enfer, à la mort, à l'éternité (4), mais de ces âmes ils éliminaient la pratique de l'espérance. Fénelon n'aurait point voulu sacrifier cette vertu, cependant il adhérait avec obstination à la doctrine de l'amour pur et du désintéressement absolu. Souple, subtile, chimérique, il tournait et retournait sa pensée, il atténuait, il retouchait, il corrigeait l'opinion de Molinos sans pouvoir s'en

(1) 8e Prop. d'Eckart condamnée par Jean XXII.
(2) Cf. Denzinger-Bannwart, 1301-1303.
(3) Denzinger-Bannwart, 1303.
(4) *Ibid.*, 1227.

dégager. En vain il multipliait les explications et les distinctions, en vain il changeait jusqu'à quatre fois ses positions, il finissait toujours par retomber dans le système de deux espérances : l'une soucieuse du bien propre et à l'usage des âmes ordinaires, l'autre épurée, interdisant tout retour délibéré sur soi et à l'usage des âmes d'élite (1).

C'est au nom de l'Évangile et au nom d'un christianisme idéal que ces hommes déclaraient à la seconde vertu théologale une guerre plus ou moins ouverte, plus ou moins déguisée, au nom de l'Évangile et du Christianisme idéal qu'ils défendaient aux fidèles en général, ou du moins aux parfaits, d'agir en vue du bien personnel et du salut.

L'Évangile et le Christianisme idéal s'expriment dans les livres inspirés, dans l'Église chargée d'interpréter infailliblement la parole divine et de régir la société religieuse avec l'assistance du Saint-Esprit, dans la tradition des docteurs qui ont reçu d'en haut un génie plus puissant, une lumière plus abondante, dans la vie des saints qui ont le mieux observé les préceptes et les conseils, dans le Sauveur Jésus enfin, modèle incomparable et achevé des vertus que nous devons pratiquer. Eh bien, par tous ces organes, Dieu nous permet et nous ordonne de songer à nous-mêmes, d'agir en vue de la récompense, d'éviter le mal par crainte de la peine et de l'enfer.

(1) Append., n. 1, p. 311.

Sans cesse, l'Écriture, qui nous manifeste la pensée de Dieu, excite l'homme aux bonnes actions en lui montrant la récompense au terme de son effort, le salaire au soir de sa laborieuse journée, les palmes au bout du stade où il aura lutté en s'exposant aux coups et aux blessures. Elle promet la vie éternellement heureuse à quiconque aimera Dieu de toutes ses forces, une longue carrière aux enfants respectueux de leur père et de leur mère, le rassasiement total aux cœurs dévorés par la faim et par la soif de la justice. Elle menace des pires supplices les profanateurs de la loi. Elle emploie tour à tour les notes les plus suaves ou les accents les plus irrités pour nous obliger à penser à notre âme et à notre destinée. Elle endort les douleurs, elle console les détresses en ouvrant devant nous les radieuses perspectives de l'avenir, et elle secoue l'apathie en parlant avec une terrible sévérité du sort qui attend les pécheurs.

L'Ancien Testament qui sert de prologue à l'Évangile prescrivait déjà à la race choisie d'adorer le seul Jéhovah et de fuir l'idolâtrie pour mériter la fécondité du sol, la possession paisible du territoire, la victoire sur les gentils, l'avènement du Rédempteur dont le règne ne devait pas finir. Pendant quarante ans, au désert et parmi les tribus de Chanaan, Moïse soutient le courage de son peuple en lui rappelant la terre promise. Pendant des siècles, les Prophètes raniment la foi et l'ardeur d'Israël, défendent le

monothéisme et la morale, en répétant que la race de Jacob sera comblée de toutes les faveurs si elle pratique la religion véritable, qu'elle sera dépouillée, exilée, que Jérusalem et le temple seront détruits si elle verse dans le crime et dans l'impiété. L'on sait ce que l'attente des bénédictions et la crainte des vengeances divines inspirent de vertu et de générosité aux ancêtres du Christ ; c'est à la lueur de l'espérance, où le souci du bonheur jouait un si grand rôle, que la postérité d'Abraham a donné tous les exemples de l'héroïsme et de la sainteté.

Le Christ a-t-il sous ce rapport changé les dispositions de la loi antique? A-t-il voulu que ses disciples en servant le Père fissent abstraction d'eux-mêmes et affectassent l'indifférence à l'égard de leurs intérêts? L'a-t-on entendu dire aux foules attachées à ses pas et suspendues à ses lèvres : « Consacrez-vous au bien sans vous inquiéter de votre avenir éternel? Qu'importe que vous soyez broyés dans l'engrenage universel, que vous vous perdiez ou que vous vous sauviez? » Non, Messieurs. Constamment, pour émouvoir les consciences et renouveler les cœurs, il évoque la pensée du salut et de la damnation. Il faut être détaché des richesses, car le royaume des cieux appartient aux âmes sachant aimer avec modération les biens de la terre. Il faut être pur, car la vision de Dieu est le prix de la chasteté. Il faut être miséricordieux, car

le pardon est assuré à la miséricorde. Il faut être pacifique, car la tendresse du Père est réservée aux amis de la paix. Il faut être juste, car le rassasiement attend les champions de la justice. Il faut être sincère, car les menteurs seront assimilés aux hypocrites et aux pharisiens que la vérité confondra. Il faut supporter les affronts, car les humiliations se changeront en gloire. Il faut endurer avec patience la persécution, car les cieux s'ouvriront aux martyrs. Il faut en tout chercher le royaume de Dieu, car le triomphe de Dieu est inséparable de la félicité de l'homme : tel est l'enseignement du Christ. Ce qu'il défend, c'est de placer la béatitude là où elle n'est pas, c'est de mettre son espoir dans les choses périssables et de s'attacher aux trésors que les vers peuvent ronger.

L'Église, organe officiel du Saint-Esprit, puissance qui a reçu la mission de déterminer le sens véritable de la parole divine et de gouverner les âmes, nous presse de penser à notre destinée et de travailler en vue d'assurer notre éternel avenir. Elle n'a pas cessé à travers les âges de chanter l'excellence religieuse de l'espérance, d'enseigner que cette vertu a un caractère sanctifiant, de la classer parmi les principes nécessaires à la justification du pécheur. Or, pour elle, l'espérance nous attache à Dieu comme à l'objet et comme à l'auteur de notre béatitude.

Elle ne croit pas qu'il y ait antagonisme entre le salut de l'homme et la gloire de Dieu, que pour assurer l'une il faille négliger l'autre. Elle pense que l'amour intéressé de l'espérance s'harmonise avec l'amour désintéressé de la charité; que l'amour d'espérance appelle l'amour de charité et y conduit; que l'amour de charité suppose et entraîne avec lui l'amour d'espérance; que l'amour d'espérance cherche la gloire de Dieu en tendant au salut de l'homme; que l'amour de charité assure le salut de l'homme en visant la gloire de Dieu. Elle sait bien que l'amour de charité nous unissant à Dieu considéré en lui-même et indépendamment du bénéfice personnel que nous en retirons est plus parfait que l'amour d'espérance, mais elle sait aussi que le premier ne dispense pas du second, parce que si Dieu est aimable en lui-même, il est aussi aimable en qualité de bienfaiteur. Elle n'ignore pas que la charité doit dominer l'espérance, mais elle sait aussi que dominer n'est pas absorber. Elle se plaît à dire ce que l'espérance gagne dans son commerce avec la charité, mais elle maintient que dans cette subordination l'espérance garde son rôle spécifique, que par soi et en dehors même de la charité elle a une valeur réelle et positive. Elle proclame que l'acte religieux par excellence est l'acte de charité, mais elle affirme très haut que l'acte d'espérance est pleinement évangélique, car si l'âme rend à Dieu un suprême hommage quand elle lui dit : « Je ne veux

vivre que pour vous » ; elle l'honore encore grandement quand elle lui dit : « Je ne veux vivre que de vous ». Elle refuse de reconnaître la sainte indifférence des faux Mystiques, des Luthériens, des Jansénistes, l'amour pur des Quiétistes, la double espérance de Fénelon. Elle entend que tous, parfaits et imparfaits, rendent à Dieu le culte dû à l'Être souverainement adorable en soi, et le culte dû au Sauveur magnifique des créatures qu'il avait faites si belles dès le commencement. Dans son apostolat elle ne sépare pas ces deux sentiments : ses innombrables messagers, vous pouvez en juger vous-mêmes, supplient les hommes de songer à leur destinée et en même temps de consacrer à Dieu leur personne et leur bonheur. Sa prédication, qu'elle s'adresse aux âmes d'élite ou aux âmes vulgaires, est pleine des grandes vérités, et les grandes vérités portent sur la mort, sur le jugement, sur le Paradis, sur l'Enfer, sur ce que nous appelons nos fins dernières. De ces grandes vérités l'idée du bonheur individuel, de l'intérêt personnel n'est pas absente, elle y joue au contraire un rôle considérable et elle ne contribue pas peu à remuer les consciences et à les convertir.

En prenant cette attitude, l'Église a-t-elle renié son passé ? Les hérétiques l'ont dit, ils ont cherché dans la tradition la justification de leur erreur, ils n'y ont point réussi. De saint Paul jus-

qu'à saint Augustin, de saint Augustin jusqu'à saint Thomas d'Aquin, de saint Thomas d'Aquin jusqu'à saint François de Sales, il n'y a qu'une voix pour affirmer le caractère évangélique et religieux de l'espérance, pour répéter que l'homme, en tendant par les actes de cette vertu à sa félicité propre, obéit à Jésus-Christ.

Sans doute on a découvert des textes épars qui semblent réprouver l'amour intéressé, mais ces textes exigent une interprétation déterminée pour que leurs auteurs soient d'accord et avec eux-mêmes et avec le reste des docteurs. Tantôt ils signifient que l'amour du bien propre, d'où l'amour de Dieu considéré en lui-même est exclu, constitue un désordre, tantôt que l'âme peut par des actes exceptionnels aimer Dieu sans penser à soi. Ils ne signifient jamais qu'il y ait un état habituel et permanent dont la perfection consiste à éliminer de l'âme tous les actes intéressés et par suite tous les actes d'espérance. S'ils avaient littéralement cette portée, il ne faudrait pas hésiter à les corriger, à leur enlever leur emphase pour les ramener au sens des formules innombrables où les maîtres préconisent à la fois la recherche de la béatitude que poursuit l'espérance et le souci de la gloire de Dieu que vise la charité. Dans la célèbre querelle dont s'émut si profondément le dix-septième siècle, Fénelon put faire preuve de finesse, surprendre parfois l'érudition de son adversaire; Bossuet put exagérer sur un point, perdre

dans le vide quelques-uns de ses traits, appliquer à des actes ce qui s'appliquait à des états, mais pour le fonds des choses l'évêque de Meaux l'emporta sur l'archevêque de Cambrai. Il l'emporta sur l'erreur mitigée à laquelle Fénelon avait prêté l'appui de son grand nom, à plus forte raison sa victoire fut-elle décisive contre les rêves de Mme Guyon, contre le quiétisme radical de Molinos, contre le système d'abnégation imposé par Jansénius, par Luther et par les faux mystiques. Il l'emporta parce que, mieux que son ancien disciple, mieux que les hommes dont il combattait la pensée, il avait su remonter le cours de l'enseignement chrétien et entendre l'unanime concert de la tradition en l'honneur de l'espérance telle que nous la concevons, parce que les adversaires de cette vertu avant de tomber sous les condamnations de l'Église avaient été réprouvés par les interprètes les plus autorisés, les plus justement vénérés de l'Évangile, et par l'Évangile même.

La vie des saints pleine de sentiments, d'ardeurs, d'œuvres qui sont l'accomplissement de l'Évangile, ne proteste pas moins contre les novateurs en faveur de l'espérance. Les saints n'ont pas cru que la religion dont ils étaient les si fidèles observateurs et les si vaillants champions exigeât l'indifférence à l'égard de la vie éternelle. Parvenus au dernier degré de la

perfection, ils ranimaient leur courage, ils frémissaient de joie à la pensée de la béatitude, et ils tremblaient de peur à la pensée de l'enfer et de la damnation. Lorsque les épreuves de l'existence devenaient trop accablantes, ils élevaient vers le ciel leurs yeux baignés de larmes et leurs cœurs abreuvés de souffrances, ils demandaient à l'espérance du bonheur futur la force de supporter les tribulations du présent. Abraham, le Père des croyants, Moïse, type de l'âme religieuse dans l'Ancien Testament et confident intime de Jéhovah, escomptaient sans scrupule la récompense et agissaient pour l'obtenir. Jean, l'apôtre à l'œil d'aigle et au cœur d'or, soupirait après l'apparition de la lumière et de la félicité ; Paul, que dévorait le zèle pour la gloire de Dieu, combattait le bon combat, consommait sa course ensanglantée, gardait sa foi dans le dessein d'atteindre la couronne due à ceux qui auront servi leur chef. Saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin réclamaient la vision face à face et le rassasiement ; les martyrs jetés aux bêtes, au feu, dans la poix bouillante, enduraient leurs supplices et affrontaient la mort en contemplant à travers les promesses de l'espérance la palme que leur tendait le souverain Rémunérateur. Si ces hommes n'ont pas compris l'Évangile, qui donc le comprendra ? S'ils ne l'ont pas pratiqué, qui donc le pratiquera ?

En tous cas, le Christ l'a incarné dans sa Personne et dans sa vie avant de le prêcher, avant de le graver dans le livre inspiré par sa sagesse. C'est lui qu'il faut contempler quand on veut voir pleinement observée la religion qu'il est venu fonder. Or le Christ a-t-il affecté à l'endroit de sa gloire personnelle et de son parfait bonheur ce dédain, cette indifférence que Quiétistes ou autres ont essayé d'imposer au moins à l'élite des âmes ? Nullement. En accomplissant la volonté de son Père, il se préoccupe de mériter et d'obtenir la résurrection et l'immortalité de son corps ; en se soumettant aux humiliations et aux opprobres de la Passion, au supplice de la croix, aux angoisses de la mort, il entend recevoir le prix de son sacrifice. Pendant la Cène, il adresse à son Père cette émouvante prière : « Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils... Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez confiée, maintenant à vous, Père, de me glorifier (1). » Dès le soir de sa résurrection, il dit aux disciples scandalisés qu'il accompagne sur le chemin d'Emmaüs : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses pour entrer dans sa gloire (2) ? » Il prouvait ainsi qu'il aspirait à la fois à la gloire de son Père, à sa propre gloire et au salut de l'humanité. Son espé-

(1) S. Jean, xvii, 1-5.
(2) S. Luc, xxiv, 26.

rance ne portait point sur la béatitude essentielle dont il avait toujours joui, mais elle portait sur la transfiguration de sa chair, sur la manifestation de son nom (1). Sa conduite nous répond de la rectitude de la nôtre, lorsque nous nous inquiétons de notre avenir. C'est assez, Messieurs, et je crois avoir surabondamment démontré que l'espérance avec l'amour intéressé qu'elle entraîne est une vertu évangélique.

II

Les hérétiques s'appuyaient sur l'Évangile pour dénigrer l'espérance, ils s'appuyaient aussi sur la morale. Plusieurs écoles philosophiques dont la principale est celle des stoïciens leur prêtaient des arguments. Les uns et les autres considéraient comme déréglé le sentiment né de l'espérance parce que d'abord, à leur avis, toute action intéressée est entachée d'égoïsme et contraire à la saine morale; parce qu'ensuite l'espérance, inquiète du bonheur de celui qui espère, renverse la hiérarchie des choses en subordonnant la gloire de Dieu au bien propre de l'homme, et traite Dieu non comme une fin mais comme le moyen de rendre l'homme heureux. Un pareil sentiment, disent-ils, constitue

(1) S. Thomas, III[a] p., q. VII, art. 4.

un désordre sacrilège et fait du Créateur non pas le maître, mais le serviteur de sa créature. Ces objections sont devenues courantes. Dans certaines chaires où l'on fait profession de cultiver plus scrupuleusement l'idéalisme, on parle constamment du devoir pour le devoir, de l'amour du bien pour lui-même, on y marque une sympathie non déguisée pour les Jansénistes et les Quiétistes qui obligeaient l'individu à s'oublier lui-même dans ses œuvres. Les parlements et la presse dont la culture philosophique est médiocre, en mille occasions, nous jettent à la face ces paroles dédaigneuses : « Vous n'aimez Dieu qu'en vue de profiter de lui, vous ne travaillez pas pour Dieu, mais pour le ciel, c'est-à-dire pour vous-mêmes (1). »

Contre ces adversaires, il faut établir premièrement que l'on peut s'aimer soi-même et songer à son intérêt sans offenser la saine morale, secondement que l'espérance chrétienne, en travaillant en vue de la béatitude, ne subordonne pas Dieu à

(1) Dernièrement encore, un homme de lettres qui aime à jongler avec les mots, à jouer avec les idées les plus graves, à se perdre dans le paradoxe, à se noyer dans des sophismes et à inventer des solutions valant ce qu'elles lui ont coûté, n'écrivait-il pas : « La croyance en un Dieu rémunérateur et vengeur est *immorale*. On peut aller jusqu'à dire très logiquement qu'elle est *l'immoralité même*. » Il est vrai qu'après s'être livré à une gymnastique assez désordonnée l'auteur essaie de se répondre à lui-même, mais, avouons-le, son objection porte plus loin que sa réfutation, et il se contente de peu s'il est satisfait de ses arguments. — (*La Revue*, 1er déc. 1912, article de M. Faguet sur le livre de M. Stapfer, *L'Inquiétude religieuse du temps présent.*) — Cf. Append., n. 2, p. 313.

l'homme, mais au contraire soumet l'homme à Dieu et ainsi respecte l'ordre nécessaire.

D'abord je dis que l'on peut s'aimer soi-même, agir en vue de son bonheur personnel sans offenser la saine morale.

S'il en était autrement, on devrait penser que la morale est impraticable, car il est impossible de ne pas s'aimer soi-même, de ne pas s'inquiéter de son bien propre. Aucun décret, aucune loi n'auront raison de cette volonté fondamentale que nous avons d'être heureux, de nous occuper de nous et de nos intérêts. Il faudrait déraciner l'arbre pour l'empêcher de grandir, c'est-à-dire pour l'empêcher de tendre à sa perfection et à son plein développement. Il faudrait tuer l'animal pour l'empêcher de croître et d'aspirer au degré de vie réclamé par sa nature. Il faudrait anéantir l'homme pour arrêter le mouvement qui le porte à vouloir l'épanouissement de son être. Par tous nos instincts, par tous nos désirs, nous cherchons notre félicité. Aussi la morale absolument désintéressée n'a jamais existé que dans les livres et dans les leçons des métaphysiciens égarés par leur imagination.

Demandez donc à l'ouvrier de s'épuiser sans exiger aucun salaire, au laboureur de remuer le sol, de l'engraisser, de semer sans penser à la moisson, de planter sans attendre de l'arbre l'ombre, les fleurs et les fruits, conseillez au pasteur de nourrir

ses troupeaux sans vouloir en retirer le lait et la laine, au navigateur de se lancer sur les flots sans souci d'aborder au port. Vous devinez l'accueil que vous recevriez d'hommes conduits par le bon sens, principe de la philosophie la plus fondamentale et la plus certaine. Cependant, il faudrait aller jusque-là, si la morale du pur amour et du désintéressement complet était vraie.

Cette morale n'a pas même régné sur la conscience de ceux qui l'ont soutenue avec le plus d'âpreté. Les stoïciens affichaient la froideur à l'égard de la joie et de la douleur : simple parade, ils n'étaient insensibles ni à l'une, ni à l'autre. Leurs épreuves les touchaient assez pour qu'ils en demandassent la fin au suicide. D'ailleurs en enseignant qu'il fallait pratiquer la vertu pour elle-même, ils avouaient encore qu'ils cherchaient leur suprême noblesse et leur suprême joie dans une conduite où l'orgueil trouvait son compte et ses satisfactions. Lorsque Luther avait prononcé que tout acte intéressé est coupable, il s'abandonnait à la perversité de ses instincts, montrant ainsi qu'il attachait du prix non seulement au bonheur absolu, mais encore aux jouissances immédiates que lui offraient le vin et la débauche. Les Quiétistes, après avoir chanté l'amour pur, savaient au terme de mille détours ramener par une voie le souci du bien propre qu'ils avaient chassé par l'autre : ils étaient habiles à présenter sous une apparence austère un système relâché dans la réalité, un système qui sou-

riait aux âmes voluptueuses, à Jean-Jacques, à Mme de Warens, un système qui flatte encore les plus efféminés de nos dilettantes (1).

La nature a ses revanches : par ses réactions violentes ou sournoises elle abaisse au-dessous du permis ceux qui avaient voulu l'entraîner au delà du possible (2).

La saine morale, Messieurs, consulte les inclinations de l'homme pour les régler, non pour les étouffer. Elle nous ordonne de suivre à la lumière de la raison et de la religion les chemins où nous poussent des penchants innés, en évitant les défaillances ou les excès. Or, par un instinct dont nous ne sommes pas les maîtres, nous sommes portés à nous aimer nous-mêmes. La raison nous montre que cette tendance n'a rien que de légitime. Elle nous enseigne, en effet, que les choses doivent attirer notre attention et retenir notre sympathie dans la mesure où elles le méritent. Dieu ne méprise aucune de ses créatures, car il n'en est pas une en laquelle il n'ait réalisé une beauté, et des saints, comme François d'Assise, se plaisaient à composer des hymnes au soleil dont ils admiraient la splendeur et recevaient les rayons bienfaisants. Or l'homme possède une âme et un corps. L'âme est après les anges la plus noble des créatures, le corps lui-même

(1) Append., n. 3, p. 314.
(2) Append., n. 4, p. 315.

est un chef-d'œuvre parmi les substances matérielles. Notre âme et notre corps sont donc dignes d'être aimés, la raison et l'instinct sont d'accord pour nous prescrire de les aimer. Mais le devoir qui nous oblige à les aimer nous oblige à vouloir et à faire leur bonheur, car les aimer c'est leur vouloir et leur faire du bien; et puisque leur bien véritable ne se rencontre que dans la béatitude, nous ne pouvons les aimer profondément et sincèrement sans travailler à les mettre en possession de la béatitude. Nous serions hors de la morale et en contravention avec ses ordres, si cet amour demandait la félicité à des réalités incapables de la donner à notre âme et à notre corps, s'il dédaignait l'Être dont la possession est pour eux le souverain bien : Dieu. Vous voyez, Messieurs, que, tenus de nous aimer nous-mêmes, nous sommes tenus d'aspirer à Dieu, de vouloir atteindre Dieu, de prendre les moyens nécessaires pour arriver à Dieu, comme nous sommes tenus d'aspirer à la béatitude et de tout faire pour y parvenir. C'est à cela précisément que nous pousse l'espérance, et par suite ses actes sont commandés et non interdits par la saine morale.

Une autre difficulté surgit. On renverserait l'ordre, on offenserait la morale si l'on préférait des biens inférieurs à des biens supérieurs, les biens du corps aux biens de l'âme, les biens temporels aux

biens éternels, les biens particuliers au bien universel, l'intérêt de l'homme à la gloire de Dieu. Mais précisément, dites-vous, c'est ce que fait l'espérance. Elle nous attache à Dieu comme à un moyen de devenir heureux, Dieu n'est plus la dernière fin de l'homme, c'est l'homme qui joue le rôle de fin dernière vis-à-vis de Dieu.

Mes paroles, Messieurs, n'emportent pas ces conséquences, si elles les entraînaient, je n'hésiterais pas à les rétracter.

Premièrement, en effet, par l'espérance, nous dépendons de Dieu, Dieu ne dépend pas de nous. Il y a des biens dont nous usons comme de purs moyens, que nous subordonnons complètement à notre intérêt, que nous aimons uniquement pour l'avantage que nous en retirons. Ainsi en est-il de nos aliments, de nos habits qui n'ont de prix à nos yeux que dans la mesure où ils nous servent. Si l'espérance traitait Dieu de cette façon, elle lui infligerait une intolérable injure. Il y a des êtres que nous aimons en nous plaçant avec eux sur le pied de l'égalité; ils nous appartiennent et nous leur appartenons, sans qu'ils nous dominent, sans que nous les dominions. L'espérance tendrait encore à détrôner Dieu, et elle serait immorale, si elle l'abaissait à ce point. Enfin, il y a des êtres que nous aimons d'un amour de sujétion, en mettant notre bonheur à vivre dans leur dépendance et sous leur sceptre. L'enfant trouve sa joie dans la société de son père,

sans vouloir disposer de son père comme d'un égal ou comme d'un inférieur; le serviteur trouve sa joie dans le service de son maître, sans avoir la prétention de se changer en maître, ou de changer son maître en serviteur. Telle est vis-à-vis de Dieu la situation de l'homme qui espère, il attend son bonheur de Dieu, comme l'enfant l'attend de son père, comme le sujet l'attend de son roi, il aime Dieu d'un amour qui est à la fois un amour de convoitise et un amour « de respect, de révérence, d'honneur » (1). Même séparée de la charité, l'espérance place Dieu au-dessus de l'homme, Dieu reste le souverain et l'homme n'est qu'un subordonné. « Nous ne tirons pas Dieu à nous, dit saint François de Sales, ni à notre utilité ; mais nous nous joignons à lui comme à notre finale félicité. Nous nous aimons ensemble avec Dieu par cet amour, mais non pas nous préférant ou égalant à lui par cet amour : l'amour de nous-mêmes est mêlé avec celui de Dieu, mais celui de Dieu surnage : notre amour-propre y entre à la vérité, mais comme simple motif, et non comme fin principale; notre intérêt y tient quelque lieu, mais Dieu tient le rang principal... car quand nous aimons Dieu comme notre souverain bien, nous ne le rapportons pas à nous, mais nous à lui ; nous ne sommes pas sa fin,... mais il est la nôtre ; il ne nous appartient pas, mais nous lui appartenons : il ne dépend pas de nous, mais nous de lui...

(1) Append., n. 5, p. 316.

de sorte qu'aimer Dieu en titre de souverain bien, c'est l'aimer en titre honorable et respectueux (1). »

Secondement, pour juger de l'espérance, il faut considérer ses tendances en même temps que ses actes. Mais l'espérance tend à la charité qui est dans l'Évangile la vertu royale; elle tend à la charité, car l'on est bien près d'aimer un être pour lui-même quand on l'aime pour le bien dont il nous assure la possession. Or la charité nous inspire la volonté d'être plus parfaits pour servir plus parfaitement Dieu, d'être heureux pour consacrer à Dieu notre personne et notre bonheur. Elle nous dicte ces paroles recueillies sur les lèvres de Jésus : « *Pater... clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te.* Père, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie (2). » Le bonheur de l'homme devient un moyen de mieux célébrer Dieu. Le chrétien veut être plus grand pour offrir à Dieu une plus digne louange et pour lui chanter un hymne plus retentissant. Avec l'espérance, il lutte pour la couronne, mais avec la charité, il jette sa couronne comme un hommage aux pieds de Dieu. « Vingt-quatre vieillards, dit l'Apocalypse, se prosternaient devant celui qui est assis sur le trône, et ils adoraient celui qui vit dans les siècles des siècles, et ils jetaient leurs couronnes devant le trône en disant : Vous êtes digne, ô Seigneur

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, II, ch. XVII. — Cf. Append., n. 6, p. 316.
(2) Saint Jean, XVII, 11.

notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance (1). » De sorte que dans la morale intégrale du Christianisme, ce n'est pas l'égoïsme, ce n'est pas l'intérêt propre qui décide de tout, c'est la charité, et la charité se sert de l'espérance pour grandir l'homme, et de l'homme parvenu au sommet de sa perfection pour exalter avec de plus sublimes accents la personnalité de Dieu.

Soyez donc rassurés, Messieurs, et abandonnez-vous sans scrupule au souffle de l'espérance. En suivant ses voies, vous obéirez à la loi, qui est, de l'avis des âmes impartiales, la plus idéale, la loi de l'Évangile; vous vous inclinerez devant l'autorité intellectuelle qui sur la terre est la plus haute, l'autorité de l'Église; vous vous rallierez au sentiment des hommes qui ont le mieux compris et le plus héroïquement pratiqué la vraie religion, les docteurs et les saints; vous imiterez Celui qui demeure le type accompli de toutes les grandeurs et de toutes les vertus, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En même temps vous respecterez l'instinct normal de la nature, les règles du bon sens, les ordres de la saine morale. Ne vous laissez pas troubler par les voluptueux qui prêchent le mépris de la joie et qui jouent pour leur profit la comédie du désintéressement ; par les mystiques d'allure stoïcienne qui ont toujours violé les préceptes qu'ils im-

(1) *Apocalypse*, IV, 10.

posaient aux autres. Souvenez-vous qu'il n'y a point d'antagonisme entre le salut de l'homme et la gloire de Dieu, qu'une Providence aussi large que perspicace a trouvé le secret de pourvoir au bien de la créature sans blesser en rien les imprescriptibles droits du Créateur. Mais sachez aussi, que nul ne possédera Dieu, s'il n'aime Dieu plus que lui-même, s'il n'aime Dieu pour Dieu, et n'oubliez pas que si le bonheur se promet à l'espérance, il ne se donne qu'à la charité. Efforcez-vous de pratiquer ces deux vertus : elles s'entendent merveilleusement pour établir dans les sentiments l'ordre établi dans les choses, pour assurer à l'homme la béatitude qu'il désire et à Dieu la souveraine adoration qui lui est due.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LE DÉSESPOIR

SOMMAIRE

Dieu a fait de l'espérance un devoir contre lequel l'homme peut pécher de différentes façons. De notre temps ce devoir a été offensé fréquemment. Il l'a été surtout par le désespoir et par la présomption.

Définition du désespoir. II Malice du désespoir, p. 127-128.

I

Le désespoir est un acte intérieur, délibéré, positif, par lequel l'homme cesse de tendre à son bonheur, y renonce et s'en éloigne, sous prétexte qu'il lui est impossible d'y parvenir.

1. — *a*) C'est un acte intérieur émané des profondeurs de l'âme et tel au dedans qu'il se montre au dehors.

Le vrai désespoir se distingue ainsi du pessimisme de commande affecté par des jeunes gens, par des hommes qui veulent apitoyer sur leur sort et tirer profit de leur prétendu découragement, p. 128-130.

b) Le désespoir est un acte pleinement conscient et pleinement délibéré. Il diffère des troubles violents mais involontaires, qui jettent parfois les saints dans d'indicibles angoisses, p. 130-131.

c) C'est un acte positif et non un simple défaut d'espérance. Il se ne se confond pas avec l'indifférence, avec l'hésitation, avec la simple défiance, p. 131-132.

d) C'est le relâchement total de la volonté, l'abandon de soi, la rupture consciente, délibérée de l'homme avec le bonheur. Le désespéré renonce à sa destinée, il affirme sa volonté inflexible, réfléchie de dire adieu à la félicité, p. 132-134.

2. — Motif invoqué par le désespoir : impossibilité d'arriver au salut.

a) Cette impossibilité est quelquefois conçue comme *absolue* par le désespéré, qui ne croit pas à l'existence du bonheur pour l'humanité... Ce désespoir est le plus grave, il a son principe dans l'incrédulité, p. 134 136.

b) Quelquefois, le désespéré, le Chrétien par exemple, conçoit comme *relative* à sa personne l'impossibilité d'arriver

au salut qui est accessible aux autres. Il invoque pour justifier son idée : la violence de ses passions, la gravité de ses fautes, l'insuffisance pratique de la grâce, et il fuit un bonheur qu'il juge hors de sa portée, p. 136-137.

II

Etat malheureux du désespéré. Quelle pitié il nous doit inspirer.

Culpabilité du désespéré. Principe suivant lequel on doit juger de celui en qui le désespoir est la suite de l'incrédulité, p. 137-138.

Culpabilité du croyant qui désespère.

1. — Il pèche contre lui-même.

a) Parce qu'il refuse de pourvoir à son sort. Obligation dans laquelle nous sommes de nous aimer et de nous vouloir par dessus tout le plus grand des biens qui est la béatitude. Comment le désespéré offense gravement ce précepte en renonçant à son bonheur et en se vouant à la damnation, p. 138-139.

b) Comment il l'offense d'autant plus gravement qu'il est obligé pour désespérer de résister à la grâce, à la raison, à la nature qui le pressent de chercher la félicité, p. 140.

c) Vaines excuses invoquées par le désespéré. Ce qu'il faut penser de l'impossibilité de se sauver. Lâcheté que cache le désespoir, p. 140-142.

2. — Le désespoir inflige à Dieu une grave injure.

a) Parce qu'il méconnaît ou la puissance ou la miséricorde de Dieu. S'il prétend pour justifier son excès que Dieu ne peut le sauver, il mutile la puissance divine et met la faculté qu'il a de se perdre au-dessus de la faculté que Dieu a de le sauver. S'il prétend que Dieu peut, mais ne veut pas le sauver, il attribue à sa perversité plus de vertu qu'à la bonté divine. En tout cas, il accuse d'erreur ou de mensonge Dieu qui tant de fois nous affirme qu'il peut et qu'il veut nous sauver, p. 142-144.

b) Le Dieu imaginé par le désespéré n'a rien de commun avec le Dieu qui s'est manifesté dans l'histoire. A celui-ci, le désespéré inflige un outrage sanglant en lui attribuant des sentiments et des desseins opposés à ceux dont nous parlent les auteurs inspirés, p. 144-145.

c) L'injure jetée à la face du Père rejaillit jusqu'au Christ, que le désespéré accuse implicitement de n'avoir pas assez souffert pour sauver tous les hommes, p. 145.

d) Le désespoir inflige une injure à Dieu en rompant avec lui. Cette rupture est directe et positive, c'est ce qui fait sa gravité, p. 146-147.

Aucun chrétien, quelle que soit l'extrémité de ses douleurs ou de ses fautes, n'a le droit de désespérer. Ceux qui ont succombé à cette tentation doivent revenir à l'espérance. Le désespoir guérissable en ce monde ne l'est plus dans l'éternité, p. 147-149.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LE DÉSESPOIR

Éminentissime Seigneur (1),

Messieurs,

Dieu a fait de l'espérance un devoir qu'il a imposé à tous les hommes. Il l'a imposé aux justes et aux saints qui se consacrent avec une générosité sans bornes, avec une constance inlassable aux œuvres héroïques. Il l'a imposé aux âmes tièdes et lâches qui se traînent dans les sentiers du bien. Il l'a imposé aux infortunés qui ont connu l'extrémité de la tribulation, aux criminels qui épuisant la coupe du mal sont tombés au dernier degré de la bassesse et de l'infamie. Pour plusieurs le poids de cette obligation devient trop lourd, ils refusent de le porter; d'une manière plus ou moins résolue ils en secouent le joug, et ils nourrissent des sentiments qui la blessent. Que de fois dans notre siècle cette puissante vertu a succombé dans les âmes! Que de fois l'impiété, la science, la philo-

(1) S. E. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.

St. Albert's College Library

sophie, les passions, les arts, la poésie sont entrés contre elle dans une vaste conspiration et ont réussi à l'arracher des cœurs!

L'homme moderne offense l'espérance en négligeant de la cultiver, en la laissant languir au fond de son cœur, en préférant les réalités du présent aux promesses de l'avenir, en s'insurgeant contre les devoirs dictés par sa vocation, en s'efforçant d'oublier les problèmes de vie et de mort qui s'imposent à l'attention de l'être raisonnable, en calmant par le mépris ses inquiétudes toujours renaissantes. Il l'a offensée quand il s'est plongé dans la mélancolie malsaine source du découragement qui tue la volonté ou la jette dans l'inertie. Il l'a offensée, plus peut-être que toutes les autres générations, par désespoir et par présomption (1).

Je voudrais, Messieurs, vous mettre en garde contre ces deux dernières tentations. Dans ce dessein, je définirai aujourd'hui le désespoir, j'en marquerai la malice, et, dimanche prochain, je traiterai de la présomption.

I

Le désespoir est un acte intérieur, délibéré, positif, par lequel l'homme cesse de tendre à son bonheur, y renonce et s'en éloigne sous prétexte qu'il lui est impossible d'y parvenir.

Cette définition contient, je crois, tous les élé-

(1) Append., n. 1, p. 137.

ments nécessaires pour faire connaître la nature du vice le plus contraire à la vertu d'espérance. Elle le distingue des sentiments qui lui ressemblent ou s'en rapprochent, elle le caractérise et elle souligne les mauvais motifs que l'on invoque pour s'y livrer.

C'est un acte intérieur, un vouloir émané des profondeurs de l'âme et tel au dedans qu'il se montre au dehors. Il n'est pas rare de rencontrer des jeunes gens ou même des hommes qui affectent le pessimisme, la désolation, le découragement. A les entendre, ils sont la proie d'une mélancolie incurable qui révolte leur cœur, mais qui s'impose à leur esprit. Ils se plaignent et disent que le bonheur n'est pas, ou qu'il est inaccessible. Comédie ! Au fond ils savent que leur sort est entre leurs mains, qu'il dépend d'eux d'atteindre leur fin ; ils sont résolus d'ailleurs à ne point se perdre, et, au moment déterminé par leur caprice, à reprendre le chemin du salut. Leur but est d'émouvoir leurs proches, d'apitoyer sur leur personne, d'obtenir l'argent, la liberté dont ils ont besoin pour satisfaire des passions qu'ils n'avouent pas, mais qui les tyrannisent. Leur but est de justifier leur conduite, de trouver une excuse à leur dureté, à leur égoïsme, à leurs débauches, d'éviter les reproches, de s'arroger le droit de mal faire et de chercher dans la vie présente ce qu'ils feignent de ne plus attendre de la vie future. Ce jeu est indigne

et dangereux, mais le désespoir dont il se couvre n'est qu'apparent. Viennent l'épreuve et la maladie, les coupables jetteront eux-mêmes leurs masques et nous verrons dans leurs âmes s'affirmer l'espérance avec laquelle ils n'avaient jamais intérieurement rompu.

Le désespoir est un acte pleinement conscient et pleinement délibéré. Les plus grands saints ont connu des tentations violentes qui ébranlaient leur âme dans ses profondeurs. Leurs fautes leur semblaient si graves, leurs bonnes œuvres si insignifiantes, les chemins du ciel si rudes et si escarpés, la voie de la perdition si glissante, la justice de Dieu si rigoureuse qu'ils tombaient dans des inquiétudes dévorantes, dans des perplexités mortelles. Le trouble bouleversait la sensibilité, l'obscurité apeurait l'imagination, paralysait l'esprit, l'astre de l'espérance voilait ses rayons, et ces êtres, impuissants à sortir de ce chaos ténébreux, se débattaient au milieu de pensées, de sentiments qui les faisaient agoniser. Ils avaient l'impression que Dieu les haïssait, les condamnait d'avance, faisait déjà peser sur eux sa colère vengeresse, que son secours leur serait toujours refusé et qu'eux-mêmes abandonnés à leur faiblesse se damneraient infailliblement. En cet état, on dirait, écrit saint Jean de la Croix, qu'ils partagent les douleurs de l'enfer (1); ils ne peu-

(1) *La nuit obscure*, l. II, ch. VI.

vent retenir des cris de détresse, on les entend répéter sur un ton déchirant ces paroles du B. Henri Suso : « Malheureux que je suis! que faire? Où me réfugier? Mon Dieu! mon Dieu! fut-il jamais créature plus à plaindre que moi? Pourquoi suis-je né, si je dois être toujours malheureux? Oui, malheureux dans le temps, malheureux dans l'éternité (1)? » Cependant ces orages n'éclatent qu'à la surface de l'âme, qui, loin d'en être complice, lutte contre leur violence et ne cesse pas, si désemparée qu'elle soit, d'implorer l'intervention du Sauveur, de murmurer encore aux heures du plus profond abattement : « Mon Dieu, mon Dieu, ne m'abandonnez pas! » L'ange du désespoir assiège ces consciences, il n'y entre pas.

Le désespoir est un acte positif et non un simple défaut d'espérance. Que d'hommes vivent sans accorder la moindre attention, la moindre pensée à la question de leur salut! Le politicien toujours en quête d'intrigues et de conspirations, le savant confiné dans son laboratoire étroit, le mondain tout entier préoccupé de ses vains succès, l'épicurien dont les jours sont rongés par sa fatale et absorbante passion, le brasseur d'affaires noyé dans ses innombrables spéculations, le paysan courbé sur son champ se montrent indifférents au problème de

(1) Vie du B. Henri Suso, c. XXVI, édit. Cartier.

leur destinée. Pas un regard du côté du ciel, pas une inquiétude au sujet du lendemain! Le souci du bonheur éternel dort dans leur cœur, ils craignent de le réveiller, car en le réveillant ils troubleraient leur existence. Cette disposition est coupable, pleine de périls, elle est cependant purement négative, elle ne nous rend point hostiles mais seulement étrangers à l'espérance.

Dans l'hésitation, l'âme se partage : l'excellence du bonheur l'attire, la difficulté d'y parvenir la rebute. Suspendue entre deux sentiments, elle refuse de prendre parti, ne voulant pas sacrifier sa béatitude, mais n'osant l'attendre. L'hésitation est pour la volonté ce que le doute est pour l'intelligence, elle blesse l'espérance, elle ne la tue pas nécessairement, elle ne se confond pas avec le désespoir.

La défiance s'en rapproche davantage; mais si elle s'en distingue moins, elle s'en distingue encore, parce que le chrétien qui se défie de la puissance, de la bonté de Dieu, qui soupçonne Dieu d'intentions perfides, de desseins arrêtés de vengeance, ne forme pas un jugement absolu contre lui, ne renonce pas à son salut. Il y tend avec des arrière-pensées, avec des sentiments injurieux à Dieu, mais il continue d'y tendre.

Le désespoir est le relâchement total de la volonté, l'abandon de soi, la rupture consciente, délibérée, positive de l'homme avec le bonheur. Non seule-

ment le chrétien dominé par ce sentiment sauvage brise de ses propres mains son espoir, non seulement il en arrache de son cœur jusqu'à la dernière racine, non seulement il cesse de s'élancer vers la béatitude éternelle, mais par un mouvement contraire, il renonce à sa destinée. *Desperatio*, dit saint Thomas, *non importat solam privationem spei, sed recessum a re desiderata* (1). Si le désespéré entend la voix du bon Pasteur qui l'appelle et qui le cherche, il s'éloigne pour lui échapper, s'il l'aperçoit, il précipite ses pas dans le dessein de se soustraire à son sauveur. C'est Caïn s'enfonçant dans la solitude aride, désolée, pour éviter Jéhovah qui lui offre encore assistance et protection. Haletant, blessé, ensanglanté, emportant dans son âme le trait fatal qui le torture et l'exaspère, le malheureux fuit le bonheur. Et lorsque le bonheur le poursuit pour se faire désirer et pour se donner, le désespéré lui ferme toutes les portes de son cœur, s'arme contre lui, le repousse avec colère, le combat comme un mal et comme un ennemi.

Les tendres instances de l'amitié, les prières de la sagesse, les sollicitations de la grâce, les insinuations suaves, les touches délicates de l'Esprit, les aspirations de la nature le trouvent irréductible. Tantôt il tombe dans un état de prostration absolue et il oppose à toutes les avances sa force d'inertie, tantôt

(1) I^{a} II^{ae}, q. XL, art. 4, ad 3^{um}. Cf. Append , n. 2, p. 318.

en proie aux furies il se défend avec opiniâtreté contre toutes les puissances qui voudraient le ramener dans la bonne voie. Pareil au pilote qui, non content d'avoir jeté à la mer ses rames et ses voiles, les repousse si le flot les lui rapporte, le désespéré résiste obstinément aux assauts de la miséricorde, d'un geste violent il affirme sa volonté inflexible et réfléchie de dire adieu à la félicité, de traiter comme des adversaires les auxiliaires qui s'efforcent à l'émouvoir, à lui prêter secours et à lui rendre confiance dans l'avenir. Quel spectacle! « Les insensés, dit en substance saint Chrysostome, les furieux qui ont perdu l'esprit ne redoutent plus rien, ils ne sont retenus ni par la pudeur, ni par la crainte du feu, de l'eau ou des abîmes. Ainsi l'homme en proie à la folie du désespoir foule aux pieds toute prudence et se jette au-devant de tous les maux (1). »

Et comment expliquer un tel phénomène? Comment comprendre qu'un être puisse agir avec cette colère et cette ténacité contre son propre intérêt et contre son propre salut?

Ah! c'est que, Messieurs, le désespéré s'est persuadé que l'accès du bonheur lui était impossible. Cette impossibilité imaginaire le rebute, le révolte et lui inspire un mouvement d'aversion. La béatitude avec ses joies l'attire; par une loi naturelle dont

(1) *Exhortatio ad Theodorum lapsum*, I, 15.

il n'est pas le maître, il la désire et il l'appelle, mais convaincu qu'il lui sera interdit d'y parvenir, il se rejette volontairement en arrière et fuit délibérément un but qu'instinctivement il brûle d'atteindre.

Dans son esprit, cette impossibilité est absolue pour tous, ou relative à sa personne.

S'il pense que Dieu n'est pas, que l'âme est mortelle, il conclut que la félicité est un mot inventé par les hommes lassés de leur misère et mécontents de leur sort, que le ciel est vide, que personne ne nous attend au delà du tombeau. Tantôt il s'irrite contre la fatalité, il maudit une vie qui n'a pas de sens, il s'exaspère contre l'existence incertaine, douloureuse, éphémère qu'une puissance aveugle et brutale lui impose, contre les aspirations d'une nature qui refuse d'accepter la perspective du néant. Tantôt étouffant avec une énergie amère toutes les voix qui en lui et malgré lui réclament la félicité, il essaie de prendre une attitude hautaine, et de regarder stoïquement vers un avenir qui le broyera dans l'engrenage universel. Tantôt il affecte de sourire, il prêche à son propre cœur une douce, une sceptique résignation et il invite les âmes d'élite à imiter son exemple. Mais toujours il lutte contre la pensée d'être heureux, il s'abstient de tous les actes qui pour nous sont des moyens d'arriver au but final, il qualifie

de rêve, d'illusion notre espérance, et l'écrase sous son mépris quand elle essaie de renaître, il accuse de folie et il considère comme des naïfs ceux qui s'y abandonnent. « Ceux-là seuls, dit Renan, arrivent à trouver le secret de la vie qui savent étouffer leur tristesse intérieure, se passer d'espérance, faire taire ces doutes énervants où ne s'arrêtent que les âmes faibles et les époques fatiguées (1). » Ce désespoir est le plus incurable, car il est la suite et le compagnon de l'incrédulité, qui ne reconnaît pas à Dieu la qualité de Rémunérateur, parce qu'elle ne lui reconnaît pas même l'existence.

Le chrétien qui désespère croit à la réalité du bonheur, à la possibilité pour beaucoup de l'atteindre, mais pour lui-même il est résigné d'avance à sa perte, convaincu que son échec est certain et qu'il manquera sa destinée. Il manquera sa destinée, parce que les passions qui l'ont toujours entraîné l'entraîneront toujours, parce que ses habitudes invétérées triompheront jusqu'au bout de ses résolutions, parce que la grâce, quelle que soit sa force au point de vue spéculatif, ne lui suffira pas en pratique pour se vaincre lui-même, parce que ses fautes dans le passé crient vengeance, parce que ses fautes dans l'avenir achèveront de le perdre, parce que Dieu l'abandonne et a décidé de le sacrifier, parce

(1) *Livre de Job*, p. LXXVIII. Cf. Append., n. 3, p. 318.

qu'en un mot les difficultés accumulées sur son chemin sont insurmontables. Obsédé par ces erreurs déprimantes, il juge inutile de réagir et il se laisse glisser dans les précipices. Il voit les fruits pendus aux arbres, le torrent des célestes voluptés coule sous les yeux de sa foi, mais le démon du désespoir l'écarte, lui défend d'approcher, lui souffle ces mots que l'on a attribués à Luther : « Le ciel est resplendissant d'étoiles, mais il n'est pas fait pour nous. » Devant cet ostracisme imaginaire le désespéré se retire. N'estimant plus suffisants les secours qui lui sont offerts, ni possibles les actes qu'on lui demande, déclarant que Dieu ne peut pas ou ne veut pas le sauver, il fuit un bonheur qu'il juge inaccessible et se voue lui-même à une damnation qu'il pense inévitable (1).

II

L'homme vraiment désespéré est si malheureux, la douleur dont il offre le spectacle est si poignante et si dramatique, qu'on voudrait l'arracher au sentiment qui le torture, le ramener à une vue plus raisonnable et plus religieuse des choses, lui rendre la confiance dans l'avenir. On est plus frappé par sa souffrance que par sa faute, et plus disposé à consoler la première qu'à souligner la seconde. Cependant, Messieurs, tout en ressentant une compassion profonde pour l'infortuné que le

(1) Append., n. 4, p. 318.

démon du désespoir entraîne, je suis obligé de vous montrer sa culpabilité afin de vous instruire, et aussi afin de vous garder, autant que le peut la parole humaine, contre une défaillance inexcusable dans un chrétien.

Je ne parlerai point ici du désespoir des incrédules qui n'est pas nécessairement un péché. Si celui qui nie Dieu et la félicité est responsable de son incrédulité, il est responsable, au même degré, de son désespoir. S'il est au contraire de bonne foi et s'il a tout tenté pour connaître la vérité sans y réussir, on n'a pas le droit de l'accuser, et, en priant le Sauveur de l'éclairer, il faut le juger d'après les principes que j'exposais l'an dernier dans la question de l'infidélité négative.

Il en est autrement du Chrétien qui désespère : il est coupable, et si son acte est pleinement conscient et pleinement délibéré, il pèche gravement contre lui-même et contre Dieu.

Il pèche contre lui-même en se nuisant au plus haut degré, et en s'appuyant pour se nuire sur des raisons qui ne lui sont fournies que par la lâcheté.

Nous sommes tenus de nous aimer, et en conséquence de nous vouloir du bien, de pourvoir autant qu'il dépend de nous à notre sort. Nul ne manque à ce devoir sans offenser l'ordre établi par la Providence, sans l'offenser d'une manière plus

ou moins mortelle suivant l'importance des intérêts engagés. Mais désespérer, c'est de propos délibéré se priver soi-même du plus grand de tous les biens, du seul bien qui compte finalement, car seul il est nécessaire, de la béatitude ; c'est par une incompréhensible aberration se précipiter librement dans le dernier de tous les maux, la damnation ; c'est en réalité se haïr soi-même au point de se livrer à un suicide dont la répercussion retentira dans les siècles des siècles, puisque l'enfer ne laisse vivre ses habitants que pour les offrir en pâture à une mort qui les torturera toujours sans les achever jamais. Quel est donc l'ennemi à qui vous seriez capable de souhaiter un pareil avenir ? Si loin que vous poussiez la haine, la rancune, l'esprit de vengeance, vous reculeriez devant ce vœu abominable, et si vous ne reculiez pas, je dirais que vous êtes l'être le plus dur, le plus implacable, le plus barbare, je dirais que Satan s'est incarné en vous, car seul Satan est assez pervers pour travailler avec une constance inlassable à la perte éternelle des âmes. Or le désespéré n'hésite pas à se frapper des traits qu'il aurait horreur de lancer contre ses semblables, puisque sous l'empire de son sentiment maudit il s'éloigne volontairement de la félicité pour s'abandonner à un supplice sans fin. En effet : il n'y a pas de milieu, il faut choisir entre le royaume de Dieu et l'enfer, entre le royaume de Dieu qui est la cité de l'espérance et l'enfer qui est la patrie du désespoir.

Le crime du désespéré est d'autant plus grand que pour l'accomplir il est obligé de réprimer tous les instincts qui nous poussent à chercher le bonheur, de résister à la pression, je ne dis pas seulement de la raison, je dis de la nature qui se révolte contre sa conduite et qui proteste avec véhémence contre sa décision. Toutes les voix en lui s'élèvent et le supplient de ne point rompre avec la félicité qu'elles appellent, de chercher la joie suprême à travers les obstacles, les épines, les tribulations, d'espérer contre toute espérance, de sorte que, pour s'abandonner à sa passion infernale, il est dans la nécessité de se faire violence, ce qui rend sa faute plus inexcusable.

Je l'entends, il dit : je ne puis pas pratiquer les vertus que Dieu exige de ses prédestinés. Dieu demande que l'on soit pur, et par tempérament je suis voué au sensualisme ; Dieu veut que l'on soit pauvre, et par un penchant plus fort que moi je suis un être de luxe; Dieu ordonne que l'on soit humble, et par une fatalité qui dispose de moi souverainement je suis vain et orgueilleux. Il pense se justifier en invoquant ces prétextes, et moi je lui demanderai s'il a usé de toutes les énergies de sa volonté, s'il a employé tous les moyens que la religion lui offre pour triompher de ses instincts pervertis, si dans la lutte contre le mal il a résisté jusqu'au sang? *Nondum enim usque ad sanguinem res-*

titistis, *adversus peccatum repugnantes* (1). M'affirmera-t-il qu'il lui est impossible de rompre cette liaison où il perd la santé, l'honneur et la raison, de quitter cette société sceptique, blasée, tarée où son sentiment de la justice et de la probité s'altère, où sa conscience s'habitue à la trahison et à la profanation? Ah! s'il avait mis au service du bien l'opiniâtreté qu'il a dépensée au service du mal, à quel degré d'héroïsme et de sainteté ne serait-il pas arrivé? Mais il désespère parce qu'il veut atteindre le bonheur suprême sans se condamner à l'effort qu'il met au service de la plus vulgaire de ses ambitions : je le surprends vis-à-vis de lui-même et de sa destinée en un flagrant délit de lâcheté, lâcheté qui, comme l'enseigne saint Jean Chrysostome, se cache au fond du désespoir et le nourrit (2), lâcheté où s'effondre l'âme qui ne sent plus sa force parce qu'elle a cessé, par crainte du travail, de s'en servir et de l'exercer, lâcheté qui est un désordre parce que l'homme ne fait pas et ne veut pas faire ce qu'il peut, ce qu'il doit faire, ce que Dieu exige qu'il fasse pour accomplir sa destinée, pour parvenir au bonheur. Oui, dans le repli de l'âme désespérée, je découvre un défaut de virilité naturelle, un défaut de virilité chrétienne, un énervement de la volonté; il dépend de nous de dominer cette pusillanimité qui devient mortellement

(1) *Hébreux*, XII, 4.
(2) *Exhortatio ad Theodorum lapsum*, I, 18.

coupable si nous lui laissons la faculté de nous troubler et de nous emporter par son mouvement de reflux loin de notre bonheur éternel.

Nuisible à l'homme, le désespoir inflige à Dieu une grave injure.

Il inflige à Dieu une injure très grave, d'abord parce qu'il méconnaît ou sa puissance ou sa miséricorde.

Si, en effet, le désespéré prétend, pour justifier ses excès, que Dieu ne peut pas le sauver, il met des limites à la puissance infinie, il mutile la souveraineté de l'Être absolu : autant qu'il est en lui, il ôte des perfections au Seigneur à qui rien ne manque, qui possède même celles que notre esprit ne peut imaginer. *Finem imponit virtuti Dei, dans finem infinito, et imperfectionem imponens Deo cui nihil deest, etiam quod cogitari non potest* (1).

Bien plus, il compare la faculté qu'il a de se perdre à la faculté qu'a Dieu de le sauver, et il agit comme si la première l'emportait sur la seconde, comme si, par conséquent, le principe du mal était plus fort que le principe du bien, comme si le bras de la créature s'étendait plus loin que le bras du Créateur. En réalité dans son esprit et à en juger par sa conduite, il triomphe de Dieu et il est plus Dieu que Dieu.

Si le désespéré, en vue d'expliquer sa faute, recon-

(1) *De vera et falsa pœnitentia*, V (inter opera S. Augustini).

nait la toute-puissance de Dieu, mais refuse de reconnaître sa miséricorde, s'il dit : « Dieu peut me sauver, mais il ne le veut pas, mes péchés sont trop graves pour que j'obtienne mon pardon », il attribue à sa perversité plus de vertu qu'à l'éternelle bonté. *Suam nequitiam comparat benignitati Dei* (1). Il refuse de confesser que la malice de l'homme, à quelque degré qu'on la pousse, est infiniment moins étendue que la clémence divine, que les feux les plus ardents de la passion déréglée s'éteignent dans l'océan sans rivage de la miséricorde divine, comme une étincelle dans la mer. *Cogita mihi scintillam in pelagus cadentem*, dit saint Chrysostome, *num potest illa stare aut apparere* (2)? Celui qui désespère abaisse donc Dieu au point de penser que l'homme peut plus par son péché que Dieu ne peut par sa clémence et que, dans la lutte engagée entre le bien et le mal, la victoire se prononcera pour le mal. Erreur monstrueuse de l'esprit, qui acceptée comme règle de nos œuvres deviendra un crime dans la volonté; car ce qui dans l'intelligence est vérité ou fausseté devient dans le cœur bonté ou méchanceté : *Quod est in intellectu verum et falsum, est in appetitu bonum et malum* (3); les actes sont louables par leur accord avec la conception exacte des choses, et désordonnés par leur conformité avec le mensonge.

(1) *De vera et falsa pœnitentia*, V (inter opera S. Augustini).
(2) *De Pœnitentia*, homilia VIII, 1.
(3) S. Thomas, IIª IIæ, q. xx, art. 1.

En tout cas, le désespéré accuse Dieu implicitement ou d'erreur ou de mensonge. Dieu, en effet, nous a affirmé qu'il pouvait et qu'il voulait nous sauver, si bas que nous fussions tombés. S'il s'est trompé, s'il nous a trompés, il ne mérite pas le nom que nous lui donnons, car l'idée de science absolue, de sincérité indéfectible est inséparable de l'idée de divinité.

Faut-il l'ajouter, le Dieu imaginé par le désespéré n'a rien de commun avec le Dieu qui s'est manifesté dans l'histoire. En lui prêtant la volonté de nous damner, ou, ce qui pratiquement est la même chose, le dessein d'exiger de nous des vertus et des actes au-dessus de nos forces même soutenues par la grâce, le désespéré calomnie Dieu et le blesse au point le plus sensible: son infinie bonté. Reconnaissez-vous, dans le juge implacable que nous peint ce malheureux, le Dieu qui se déclare prompt à pardonner et qui de fait pardonne à Adam, à David, à la Samaritaine, à l'enfant prodigue, à la femme adultère, à Madeleine, au bon larron et qui était tout disposé à pardonner à Caïn et à Judas ? Quand le désespéré chante sur les cordes irritées de sa lyre :

Me voilà dans les mains d'un Dieu plus redoutable
Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas,
Me voilà seul, errant, fragile et misérable,
Sous les yeux d'un témoin qui ne me quitte pas,

Il m'observe, il me suit, si mon cœur bat trop vite,
J'offense sa grandeur et sa Divinité.
Un gouffre est sous mes pas, si je m'y précipite,
Pour expier une heure il faut l'éternité,
Mon juge est un bourreau qui trompe sa victime,
Pour moi tout devient piège et tout change de nom,

il outrage indignement celui qui a voulu s'appeler le Père céleste, celui qui se contente d'un cri, d'une larme, d'un geste pour presser sur son cœur le plus ingrat de ses enfants.

Faut-il l'ajouter encore, l'injure jetée à la face du Père céleste rejaillit jusqu'au Christ. En déclarant que le salut lui est inaccessible, le désespéré se plaint implicitement que Jésus n'a pas suffi à sa tâche de Rédempteur, que la victime adorable du Prétoire et du Calvaire n'a pas versé assez de sueurs, assez de sang, qu'elle n'a pas enduré assez d'opprobres, que son agonie n'a pas été assez longue, ni sa mort assez cruelle pour ouvrir largement à la race maudite les voies du salut et les portes du ciel. Il me semble, à travers les cris du désespoir, entendre les échos des blasphèmes que les Juifs adressaient au Crucifié : « Allons sauve-toi et sauve-nous. Il a dit qu'il sauverait les autres, et il ne peut se sauver lui-même. » Blasphèmes abominables qui durent blesser au vif le cœur du Dieu qui s'incarna pour nous assurer tous les moyens de parvenir à la béatitude, et qui nous les assura en effet par sa mort.

Le désespéré inflige une injure à Dieu, il consomme sa rupture avec lui. Tout péché nous détourne de Dieu et c'est là ce qui fait sa gravité. Mais parfois cette aversion n'est qu'indirectement consentie, et parfois elle est immédiatement voulue. Ainsi tantôt nous brisons avec nos amis parce que nous prenons des attitudes incompatibles avec les exigences du sentiment qui nous unit à eux, tantôt nous rompons par une décision formelle les liens qui nous attachaient à leur personne. Il est évident que le premier procédé, si tristement efficace qu'il soit, l'est moins que le second, et que le second nous sépare beaucoup plus profondément, beaucoup plus irrémédiablement de ceux qui nous étaient chers. Quelque chose d'analogue se passe dans nos rapports avec Dieu. Il est des désordres qui ne nous éloignent de lui que par contre-coup; l'avarice porte directement sur l'argent, la débauche sur les plaisirs sensuels, c'est en se consacrant à l'argent et à la jouissance que l'avare et le voluptueux ravissent à Dieu le culte de préférence qu'ils lui doivent. Ce qui domine en eux, c'est l'amour excessif de biens misérables, ce n'est pas la volonté de rompre avec Dieu. Cette rupture n'est qu'une conséquence, ils la subissent, serais-je tenté de dire, sans l'avoir cherchée. Il est d'autres excès, au contraire, où par une volonté immédiate l'homme brise avec Dieu, creuse par une décision formelle un abîme entre Dieu et lui. Ainsi se comporte le désespéré. Il se dresse en

face de son Créateur et il lui dit : « Je renonce à vous voir, à vous posséder, à vous aimer, j'en ai pris mon parti, je vivrai loin de vous, que notre séparation soit éternelle. » En vain Dieu le rappelle, multiplie les avances et les invitations, lui offre secours et protection pour l'arracher à son sentiment amer, essaie de renouveler le pacte sacré qui les unissait et qui devait être le prélude de l'alliance indissoluble de l'autre vie, le malheureux se dérobe à toutes les instances intérieures de l'Esprit, détourne son regard et son cœur de celui qui s'obstine à vouloir le sauver. Plus tard ne pouvant supporter le vide immense de son cœur, ni vivre dans la solitude effroyable où il s'est jeté, il demandera aux créatures de tromper sa douleur et son inexorable ennui, mais pour le moment tous ses efforts tendent à rendre infranchissable le mur que son désespoir a élevé entre lui et son Dieu. C'est ce qui donne à son emportement un caractère si coupable, car plus une faute nous détourne directement et positivement de Dieu, plus elle est grave. *Illud quod prius et per se habet aversionem a Deo, est gravissimum peccatum inter peccata mortalia* (1).

Permettez-moi, Messieurs, au terme de ce discours de vous adresser une prière. Si hésitants et si impuissants que vous vous sentiez en face de votre devoir, si navrante que soit l'expérience que

(1) II[a] II[æ], q. xx, art. 3. Cf. Append., n. 5, p. 319.

vous avez faite de votre fragilité, si tyranniques que soient vos passions et vos habitudes, si nombreux et si impudents qu'aient été vos péchés, si cruelles qu'aient été vos épreuves, n'écoutez jamais le démon du désespoir. Quand même vous seriez arrivés à la mort sans avoir réparé les fautes d'une longue existence, quand même vous auriez repoussé jusqu'à la fin toutes les grâces et tous les secours, je vous dirais encore : mettez dans votre dernier souffle et dans votre dernier battement de cœur un sentiment de confiance dans l'infinie bonté du Père céleste et demandez-lui par un suprême élan d'avoir pitié de vous et de vous sauver (1).

Et si vous aviez succombé à la tentation du désespoir, si vous aviez glissé dans cette défiance et dans ces découragements qui ressemblent au vice dont je viens de parler, réagissez contre cet état et revenez à une conception plus raisonnable des choses. Aussi longtemps que nous sommes en ce monde, nous pouvons passer de l'incrédulité à la foi, de la haine à l'amour, du désespoir à l'espérance ; lorsque nous voudrons effectuer ce retour, Dieu ne nous manquera pas, il saura proportionner sa grâce à nos besoins et à nos misères, nous accorder un pardon aussi large qu'il faudra pour effacer nos fautes, il mettra à notre disposition la toute-puissance auxiliatrice qui relève les âmes les plus avilies et les exalte jusqu'à la possession de sa gloire.

(1) Append., n. 6, p. 319.

Après la mort il serait trop tard : guérissable en cette vie, le désespoir ne l'est plus dans l'autre ; il est une part de la peine infligée aux damnés et il ajoute à leurs supplices une intolérable douleur. Fuyez-le donc par tous les moyens, arrachez-vous à la faute qu'il entraîne ici-bas, afin d'échapper aux intarissables larmes qu'il fait verser dans l'éternité.

SIXIÈME CONFÉRENCE

LA PRÉSOMPTION

SOMMAIRE

La voie droite est tracée entre des écueils, l'espérance côtoie deux abîmes : le désespoir et la présomption.

La présomption sous ses diverses formes blesse l'espérance et offense gravement Dieu, p. 157-158.

I

La présomption heurte moins manifestement et moins violemment l'espérance que ne le fait le désespoir. Elle la heurte cependant. On peut la définir : un mouvement désordonné de la volonté par lequel l'homme a la prétention d'atteindre un but qui dépasse ses forces, p. 158-159.

Elle se présente sous deux formes principales.

1. — Sous sa première forme, elle nous pousse à vouloir saisir la béatitude en nous appuyant uniquement sur les énergies de la nature. C'est la présomption des anges déchus, d'Eve, des Pélagiens, etc. Elle est contraire d'abord à la magnanimité, elle est contraire aussi à l'espérance à laquelle elle enlève son véritable appui, p. 159-161.

2. — La seconde forme de la présomption est plus grave, plus dangereuse, plus directement hostile à l'espérance: c'est la présomption des Luthériens qui se flattent d'obtenir le pardon sans se repentir et le ciel sans l'avoir mérité. C'est aussi la présomption de beaucoup de Chrétiens. Développement de cette pensée, p. 161-164.

Cette présomption blesse l'espérance, vertu théologale, qui en cherchant le bonheur doit se conformer aux lois dictées par Dieu. Ces lois exigent *a*) que sous l'influence de sa grâce nous nous repentions pour obtenir le pardon, alors que le présomptueux compte sur le pardon sans pleurer ses fautes, p. 164-165.

b) Que nous méritions le bonheur par nos bonnes œuvres, alors que le présomptueux se croit sûr du bonheur en s'abs-

tenant des bonnes œuvres et en s'éternisant dans le mal, p. 165-166.

c) Que nous considérions la béatitude comme un but d'acquisition difficile, alors que le présomptueux pense arriver au ciel sans effort, p. 166.

d) Que nous mêlions la crainte à l'espérance, alors que le présomptueux se jette dans tous les hasards avec une confiance qui n'a d'égale que sa fausse sécurité, p. 166-167.

II

Le présomptueux offense Dieu.

1. — Lorsqu'il s'appuie sur ses seules forces pour arriver à la béatitude, il empiète sur les droits de Dieu. Dieu s'est réservé le soin de conduire ses créatures à leur fin, comme il s'est réservé le soin de leur donner un commencement; nul ne tentera de lui enlever ce privilège sans essayer de lui ravir sa qualité d'agent suprême. Jaloux de cette royauté Dieu se vengera en abandonnant à leurs seules ressources les êtres dont l'insolence n'est dépassée que par leur faiblesse. Echecs lamentables de ces êtres présomptueux, p. 167-169.

2. — Lorsqu'il tombe dans la seconde présomption, l'homme offense Dieu.

a) En diminuant sa puissance. Comment la puissance de Dieu, manifestée par l'ordre qu'il suit, est mutilée par l'ordre que le présomptueux veut imposer aux choses. Comment la puissance de Dieu est plus éclatante lorsque Dieu nous communique le pouvoir et le devoir de coopérer à son œuvre, p. 169-172.

b) En dénaturant sa bonté, en abusant de sa miséricorde. Le présomptueux s'imagine que Dieu est tellement bon qu'il est insensible au mal. Il ne réfléchit pas que Dieu, parce qu'il est essentiellement bon, est essentiellement ennemi du mal; qu'il ne pourrait pas pardonner à qui ne se repent pas sans pactiser avec le mal et sans tomber dans la faiblesse qui est une bonté déliquescente et dégénérée; que plus un être est bon, plus on est coupable d'abuser de sa bonté, pour l'offenser, p. 172-174.

c) Le présomptueux est en opposition violente avec Jésus-Christ. Contraste entre le labeur du Christ qui sauve le monde par un sacrifice sanglant et la prétention du présomptueux qui veut se sauver sans effort et sans peine, p. 174.

d) Combien la justice de Dieu souffrirait si le présomptueux avait le droit de triompher, p. 174-177.

La doctrine de l'espérance nous oblige à marcher entre deux extrêmes. Sagesse de cette doctrine qui sauvegarde en même temps les droits de Dieu et la dignité de l'homme, p. 177-179.

SIXIÈME CONFÉRENCE

LA PRÉSOMPTION

Éminentissime Seigneur (1),

Messieurs,

La voie droite est tracée entre des écueils, et l'homme est ainsi fait qu'il s'aventure facilement et successivement dans des extrémités opposées, qu'il a du mal à ne point se jeter de Charybde en Scylla. « Le malade, dit Bossuet, pressé de la fièvre, désespère de sa guérison : le même étant rétabli s'imagine qu'il est immortel. Dans les horreurs de l'orage, le nautonnier effrayé dit un adieu éternel aux flots; mais aussitôt que la mer est un peu calme il se rembarque sans crainte, comme s'il avait les vents dans sa main. Cet homme qui s'est pensé perdre dans une intrigue dangereuse renonçait de tout son cœur à la cour; et à peine s'est-il

(1) S. E. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris

démêlé qu'il se rengage de nouveau comme s'il avait essuyé toute la colère de la fortune (1). »

Nous assistons trop souvent à un spectacle semblable dans l'ordre moral. Nous péchons tour à tour par scepticisme ou par crédulité, nous tombons de la langueur sentimentale dans la dureté, d'une défiance déraisonnable dans une sécurité trompeuse. L'espérance côtoie deux abîmes : le désespoir et la présomption, le désespoir qui déclare le salut impossible, la présomption qui le déclare très facile; le désespoir qui exagère la gravité du mal au point de le croire ineffaçable, la présomption qui l'estime léger au point de le juger sans portée; le désespoir qui ne voit en Dieu qu'une justice inflexible, incapable de pardonner, la présomption qui ne voit en lui qu'une bonté inépuisable et incapable de punir. Je vous ai mis en garde contre le premier désordre, aujourd'hui j'essaierai de vous prémunir contre le second.

J'aurai, si je ne me trompe, réalisé mon dessein apostolique, quand je vous aurai montré premièrement que la présomption sous ses diverses formes blesse l'espérance, secondement qu'elle offense gravement Dieu.

I

Le désespéré pèche par défaut, le présomptueux pèche par excès. La présomption heurte moins

(1) *Sermon sur la pénitence.* Cf. Append., n. 1, p. 320.

manifestement et moins violemment l'espérance que ne le fait le désespoir. Elle est de ces vices semblables en apparence et par plusieurs côtés à la vertu qu'ils froissent parce qu'ils en sont l'exagération. Ainsi, tandis que la témérité contrarie ouvertement la prudence, l'astuce n'en est, au premier abord, que la dernière perfection ; tandis que le sensualisme déclare la guerre à la tempérance, on dirait que l'insensibilité s'accorde avec elle; et tandis que la force lutte contre la lâcheté, on serait tenté de croire qu'elle s'entend avec la plus folle audace. De même, s'il est facile de constater l'antagonisme aigu de l'espérance et du désespoir, il est plus malaisé de saisir en quoi l'espérance est blessée par la présomption qui en est, dirait-on, la consommation. Elle est blessée cependant, Messieurs, et elle l'est à des degrés divers, par toutes les formes de ce péché.

D'une manière générale, on peut définir la présomption un mouvement désordonné de la volonté par lequel l'homme a la prétention d'atteindre un but qui dépasse ses forces.

Dans la question qui nous occupe, la présomption se présente sous deux formes principales. Sous sa première forme, elle nous pousse à vouloir saisir la béatitude en nous appuyant uniquement sur les énergies de la nature. C'est la présomption des

anges décidés à ne devoir qu'à eux-mêmes et à leurs œuvres leur suprême félicité ; c'est la présomption d'Ève résolue à demander sa perfection à sa seule initiative personnelle ; c'est la présomption des Pélagiens épris de leur puissance et ne comptant que sur elle pour arriver à leur fin dernière ; c'est la présomption des rationalistes de toutes sortes qui, jaloux de leur autonomie, rougiraient d'emprunter à Dieu les moyens de réaliser leur destinée ; c'est la présomption du modernisme radical qui cherche dans les profondeurs de la conscience ou de la subconscience le principe de notre transfiguration et qui considère la félicité comme le terme normal de l'évolution universelle ; c'est enfin la présomption des chrétiens qui, trop sûrs d'eux-mêmes, pratiquement se fient plus à leur génie qu'à la lumière d'en haut pour connaître le vrai, ne savent point douter de leur cœur, ni craindre leur propre faiblesse ; qui se regardent comme les maîtres absolus de leurs actes, de leur avenir ; qui se persuadent que par leurs efforts ils triompheront de tous les obstacles et qu'ils devront à la trempe vigoureuse de leur tempérament leur bonheur et leur gloire.

Cette présomption est contraire d'abord à la magnanimité qui perdrait sa qualité de vertu si elle ne mesurait la grandeur de ses desseins aux moyens dont elle dispose pour les accomplir. Mais je pense qu'elle est contraire aussi à l'espérance à laquelle

elle enlève, si on y réfléchit, son appui. Elle lui enlève son appui, car c'est par le secours de Dieu et par Dieu même que l'espérance veut arriver à la béatitude, et c'est par l'effort naturel et humain que le présomptueux dont je parle veut atteindre sa fin dernière. Il se substitue donc à Dieu, il s'attribue un pouvoir qu'il n'a pas ; par une erreur funeste, il aspire à jouer dans l'affaire de son salut le rôle de cause première qui ne convient qu'à Dieu, il refuse de jouer le rôle de cause seconde le seul qui lui convienne : il ôte du même coup à l'espérance la force seule capable de nous soulever jusqu'au ciel. *Posset etiam dici*, écrit un grand théologien, *quod hæc præsumptio opponatur spei theologicæ, in quantum non exspectat beatitudinem eo modo quo debet exspectari* (1).

La seconde forme de la présomption est plus grave, plus dangereuse, plus directement hostile à l'espérance, c'est la présomption des Luthériens. Les Luthériens se flattaient d'obtenir le pardon sans passer par le repentir, d'arriver au ciel sans l'avoir mérité. Je vous ai parlé plus d'une fois du principe qui dans la Réforme autorise cette attitude. Pour la Réforme l'humanité se partage en deux classes : les prédestinés, les réprouvés. Les prédestinés se plongeront en vain dans tous les vices, la

(1) Billuart. *De vitiis spei oppositis*, § II. Cf. Append., n. 2, p. 320.

puissance qui, avant le temps, les a marqués du signe des élus les sauvera, quoi qu'ils fassent; les réprouvés se consacreront en vain à la pratique des plus hautes vertus, ils seront éternellement repoussés par Celui qui les a frappés d'une sentence irrévocable et préméditée. Il résulte que les œuvres et le concours de l'homme ne comptent pour rien dans l'affaire du salut, qu'on peut espérer la béatitude en se présentant à Dieu les mains vides ou même souillées de tous les crimes pourvu qu'on ait été rangé parmi les prédestinés; qu'on doit se résigner à la damnation, eût-on les mains pleines et une vie intègre, si l'on a son nom écrit parmi les réprouvés.

Sans se rallier à ces idées brutales, bien des chrétiens tombent dans cette présomption. Ils se persuadent qu'en dernier ressort, Dieu ne damnera personne, qu'il n'exigera point de créatures faibles comme nous des vertus difficiles à pratiquer, qu'il se contentera de ce que nous aurons fait. Ils ne veulent pas comprendre qu'un être si grand et si bon consente à frapper l'homme, à exercer sa puissance contre un vase d'argile, à se montrer offensé, comme dit Bossuet, « de ce que fait un néant, à s'élever contre un néant » (1). Oubliant volontairement les droits de la justice, ils soutiennent qu'on ne saurait épuiser une miséricorde inépuisable, lasser une patience infinie, limiter une bonté sans borne. Cette

(1) Bossuet. *Sermon sur la Pénitence.*

présomption s'affirme sous les formules les plus diverses : « Que peuvent sur Dieu nos actes, disent les uns, lui ravissons-nous en péchant quelque chose d'une gloire qu'il trouve en lui-même? Nos vertus ajoutent-elles un degré à sa vision ou à sa joie? Que nous versions à droite ou à gauche, sera-t-il moins grand ou moins heureux? Supposer que nos fautes le blessent, excitent sa colère, provoquent sa vengeance, n'est-ce pas lui prêter des sentiments indignes de lui, des passions mesquines qui ne conviennent qu'à nous? Ne manifestera-t-il pas mieux sa perfection transcendante, disent les autres, en noyant dans son indulgence nos défauts et nos misères, en fermant les yeux sur les erreurs de notre esprit, sur les oublis de nos sens, sur les faiblesses de notre volonté, et même sur des crimes révoltants selon nous, excusables selon lui? Comment reprennent ceux-ci, vouerait-il à un éternel malheur une créature à laquelle il a donné un désir si ardent de la béatitude, comment assisterait-il impassible à son supplice? Comment, ajoutent ceux-là, Dieu se refuserait il la joie de couronner des âmes qui lui sont chères, de partager avec elles sa gloire et en la partageant de la répandre en quelque manière et de la dilater? »

Forts de ces raisons qu'ils affectent de croire sans réplique, les présomptueux espèrent obtenir le pardon de leurs fautes, même s'ils attendent, pour changer leur vie, qu'une circonstance vienne briser

les chaines qu'ils n'ont pas le courage de briser eux-mêmes, ou que le feu des passions se soit éteint dans leur cœur, ou que leur fortune soit faite, ou que leur ambition soit comblée, ou que l'heure de la vieillesse sonne. Ils espèrent entrer au ciel même si, s'étant habitués à pécher sans crainte, ils ont appris à pécher sans mesure, même si, ayant raillé volontairement la justice, la pudeur, la religion, la charité, ils ont demandé au temps tout ce qu'il peut donner de jouissance et d'ivresse, et affiché à l'égard de l'éternité toutes les indifférences et tous les mépris.

Le présomptueux, en se comportant de cette façon, heurte l'espérance théologale. Il la heurte parce que Dieu ne nous a pas seulement ordonné d'espérer, il nous a ordonné d'espérer en nous conformant aux lois qu'il a dictées. Aucune faculté n'atteint son objet si elle ne se soumet à la discipline qui doit en régler l'exercice. Or la Providence nous commande d'attendre avec confiance la béatitude en prenant les moyens qu'elle nous offre pour y parvenir. Parmi ces moyens, qu'il s'agisse de repentir ou de mérite, la grâce joue le premier rôle, mais s'il est vrai que sans la grâce nous ne puissions pas nous repentir comme il convient, il n'est pas moins vrai que nous n'aboutirons à rien, si nous ne coopérons pas à l'action de la grâce. C'est nous qui sous la motion de Dieu sommes tenus de changer notre cœur, de retourner

notre conscience, de rompre avec le mal. Espérer le pardon sans passer par les larmes, par des regrets sincères, par les sentiments d'une contrition intérieure et réelle, c'est espérer en vain, car c'est vouloir que Dieu unisse dans une âme deux éléments qui s'excluent. Or c'est précisément ce que prétend le présomptueux, car il compte que le pardon lui sera accordé, même s'il n'efface pas ses fautes par un retour sérieux et délibéré.

La Providence nous prescrit d'espérer la béatitude, d'avoir confiance que Dieu par bonté nous en assurera la possession, mais elle demande que nous la méritions par nos bonnes œuvres, que nous devenions, par notre docilité aux directions et aux impulsions d'En-haut, les artisans de notre destinée. Dieu ne nous traite pas comme des êtres sans liberté, qui ne jouent qu'un rôle passif dans l'affaire de leur salut, il nous traite comme des êtres maîtres d'eux-mêmes, disposant de leur activité, ayant la faculté de faire le bien ou le mal, d'obéir ou de résister à ses instances, ayant par suite la faculté de mériter ou de démériter, d'aller à la vie ou à la mort éternelles. En conséquence, espérer que Dieu nous sauvera sans notre concours, c'est se tromper gravement et enlever à la seconde vertu théologale toutes ses chances de succès. C'est cependant ce que fait le présomptueux, quand s'affranchissant de tous les préceptes, quand s'abstenant de toutes les bonnes œuvres et s'éternisant dans le mal, il se persuade

que Dieu, en tout état de cause, lui ouvrira le ciel et que cette attente téméraire ne sera pas trompée.

La Providence a placé aussi haut que possible notre bonheur : nous devons en conclure qu'il est difficile d'atteindre un but si loin de nous par son éminence surnaturelle, de l'atteindre à travers des chemins rudes, étroits, encombrés d'obstacles. C'est pourquoi l'espérance, disions-nous, met l'âme dans un état de tension, imprime à l'être tout entier un essor, emporte avec elle quelque chose d'énergique, de militant, d'agressif qui s'en prend aux difficultés, qui lutte avec courage contre ce qui s'oppose à ses ambitions. Le présomptueux rabaisse la béatitude au point de la considérer comme d'acquisition facile, il s'imagine que les sentiers du ciel sont larges, aisés, qu'on arrive au but par la force des choses, sans y penser, sans s'en préoccuper, sans s'imposer aucun sacrifice, que s'il faut travailler pour réussir dans le moindre projet, on obtient le plus grand et le plus sublime de tous les biens en ne faisant rien pour l'obtenir. Du même coup il enlève à l'espérance sa vigueur, son élan. En lui, ce n'est plus qu'un sentiment mou, paresseux, relâché, rebelle à l'effort, un sentiment atrophié, un sentiment mutilé qui a perdu ses ailes, qui garde à peine quelque chose de la vertu généreuse, entreprenante déposée par Dieu dans notre cœur (1).

Enfin, Messieurs, dans l'âme chrétienne, la crainte

(1) Append., n. 3, p. 321.

en se mêlant à l'espérance assure à celle-ci une attitude prudente. Certaine du côté de Dieu, incertaine du côté de l'homme, l'espérance nous inspire la défiance de nous-mêmes. A sa voix nous nous tenons sur nos gardes, surveillant notre conscience, évitant le péril, fuyant les occasions de mal faire, tremblant d'être surpris par la mort. Au contraire, le présomptueux bannit la crainte de sa vie : emporté par une folle confiance, il se jette dans tous les hasards, il s'expose à tous les dangers, il néglige de penser à la mort comme s'il devait toujours vivre ou du moins comme si Dieu était obligé de lui révéler l'heure de sa venue, et il attend la grâce et la gloire avec une assurance qui n'a d'égale que sa fausse sécurité. C'est ainsi qu'il blesse encore l'espérance, en lui ôtant cette note de sagesse qu'on trouve au fond de toute vertu.

II

En blessant l'espérance, le présomptueux offense Dieu.

Lorsqu'il s'appuie sur lui-même et sur ses propres forces pour faire son salut, il se substitue à Dieu dont, par une prétention sacrilège, il usurpe le rôle. Dieu, en effet, s'est réservé le soin de donner un commencement à ses créatures et de les conduire à leur fin, d'être l'alpha et l'oméga de son

œuvre. C'est un privilège qu'il ne cède à personne, que personne ne lui enlèvera, ne tentera de lui enlever sans essayer de le détrôner, de lui ravir sa qualité d'agent suprême et d'Être souverain. Il est jaloux de cette royauté transcendante, incommunicable, qu'il ne partage pas, qu'il ne peut pas partager avec un autre. Il permettra aux anges, aux hommes, aux choses de servir ses desseins comme instruments et comme ministres, il brisera quiconque aura la prétention d'être son égal et de remplir l'office de cause première. Il entend que nous dépendions de lui jusque dans les dernières fibres de notre substance, jusque dans les ressorts les plus délicats de notre activité. Il s'irrite contre ceux qui, sous prétexte d'autonomie, veulent se passer de lui, vivre pleinement, connaître toute vérité, pratiquer toute vertu, parvenir à la félicité sans recourir à lui, sans s'appuyer sur lui. Il s'irrite et il se venge en abandonnant à leurs seules ressources les êtres dont l'insolence n'est dépassée que par leur faiblesse. Nous avons assisté à la faillite de cette science impatiente de franchir les limites de son domaine et qui n'a réussi qu'à se perdre dans les ténèbres, nous avons assisté aux échecs de ces volontés sûres d'elles-mêmes et qui ont fini par pactiser avec des vices dont le monde s'est scandalisé, nous avons vu les résultats obtenus par l'homme qui croyait s'être emparé du sceptre de Dieu, nous l'avons entendu crier sur un ton de

désespoir : « Au terme de mes recherches, je n'ai trouvé que la souffrance »; lui qui s'était tant vanté de saisir le bonheur, en refusant l'aide du ciel. A la grandeur du châtiment dont Dieu frappe ces présomptueux, jugez de la gravité de l'injure que ces présomptueux ont infligée à Dieu.

Lorsque la présomption, dont nous avons dit qu'elle est plus spécialement contraire à l'espérance, s'appuie sur la bonté infinie pour motiver ses intolérables ambitions, elle offense Dieu en diminuant sa puissance, en abusant de sa miséricorde, en supprimant sa justice.

Elle offense Dieu en diminuant sa puissance, le mot est de saint Thomas : *Quod enim aliquis innitatur divinæ virtuti ad consequendum id quod Deo non convenit, hoc est diminuere virtutem divinam* (1). Au premier abord, il semble que l'on honore bien plus Dieu en lui attribuant le pouvoir de pardonner à qui ne se repent pas, de couronner qui ne le mérite pas, de suppléer en un mot à toutes les infirmités et de faire à lui seul ce qu'aurait fait l'alliance d'un pouvoir fini et d'un pouvoir infini. C'est une illusion. Premièrement, en effet, la puissance de Dieu ne se manifeste pas seulement dans ce qu'il fait, elle se manifeste encore dans l'ordre qu'il suit pour

(1) IIa IIae, q. xxi, art. 1.

réaliser ses desseins ; elle n'apparaît pas seulement dans la fin qu'il cherche, elle apparaît encore dans les moyens qu'il prend pour l'atteindre. Sans doute, il dépendait de lui de créer et de glorifier par un seul acte ses créatures, de les introduire dans la béatitude en les appelant à la vie, de donner d'un coup à son œuvre l'existence et la perfection. Mais il s'est montré plus grand en éveillant à l'être un premier monde qu'il a déjà revêtu d'une éclatante beauté, en le gouvernant comme il l'entend, en le conduisant par les voies de son choix au terme prédestiné. Entre l'heure où ce monde est sorti de ses mains et l'heure où il reviendra à lui, Dieu a répandu une immense vie qui nous parle sur un ton enthousiaste de la source inépuisable d'où elle ne cesse de couler. Dans la sphère des choses morales sa puissance s'étend à la gloire, elle s'étend aussi à la grâce, aux secours sans nombre qui nous sont prodigués, aux mérites, de sorte que faire porter son espoir uniquement sur la gloire, comme c'est le cas du présomptueux, c'est attendre de Dieu beaucoup moins qu'il ne peut faire et qu'il ne veut faire, et c'est, autant qu'on en est capable, arrêter l'explosion de puissance qui se montre dans les œuvres merveilleuses et innombrables dont son action est le principe. Si la gloire nous enveloppait dans notre berceau, ou si nous y parvenions sans passer par les vertus qui nous y donnent droit, nous n'aurions pas sous les yeux le spectacle magnifique que nous

offrent les hommes épris du bien quand ils exercent ces actes généreux et héroïques, quand ils fondent ces institutions dont le monde vit et s'émeut, quand ils luttent avec une constance indomptable et victorieuse contre le mensonge et contre le mal, actes, institutions, luttes où l'on voit s'affirmer avec un si vif éclat la force de Dieu.

Secondement, d'après le présomptueux, Dieu serait le seul agent dans la réalisation d'une félicité que nous recevrions sans avoir rien fait pour l'obtenir. Dans l'espérance bien comprise, au contraire, la créature s'unit à son Créateur, travaille de concert avec lui, et, à sa manière, elle conquiert son bonheur. Mais si elle collabore efficacement à son salut, qui est d'ordre entièrement surnaturel, c'est donc que Dieu lui a communiqué une part de son pouvoir. Or celui qui communique son pouvoir à d'autres et leur permet d'en user avec fruit, ne fait-il pas preuve d'une plus parfaite souveraineté? Celui, au contraire, qui n'associe personne à son action tout en le pouvant, ne nous cache-t-il pas une partie de sa vertu; s'il ne le peut pas, n'accuse-t-il pas une infirmité? Un capitaine qui entraîne dans sa campagne des troupes sans nombre, qui allume dans le cœur de tous le feu de son patriotisme et de sa vaillance, qui fait jouer à chacun un rôle actif et utile, qui partage avec le moindre de ses soldats les honneurs de la victoire, ne s'élève-t-il pas au-dessus de celui qui d'un coup d'épée heureux décide

du combat? Sans doute le résultat final est le même, cependant le premier a prouvé plus de génie en communiquant à tous son ardeur, sans personnellement en rien perdre. De même Dieu, en infusant dans toutes ses créatures quelque chose de sa surnaturelle énergie et en obtenant leur concours, montre mieux qu'il est absolument maître des choses. De sorte que la présomption, en essayant de borner l'action de Dieu à l'effusion de sa gloire, tend en réalité à rétrécir la puissance qu'elle paraît exagérer. *Hoc est diminuere virtutem divinam* (1).

La présomption dénature la bonté de Dieu. Elle suppose cette bonté telle que Dieu est indifférent au mal et insensible à l'outrage, telle que sans tenir aucun compte de notre conduite il nous assure, quoi que nous fassions, la béatitude. Étrange conception ! On ne réfléchit pas que, si Dieu est essentiellement bon, il est essentiellement ennemi du mal, et qu'il exerce son amour pour le bien, par sa haine pour le mal. *Uti boni amorem odio mali exerceat* (2). On ne réfléchit pas que la bonté qui pactiserait avec le mal et qui fermerait les yeux sur ses excès, se tournerait en faiblesse et cesserait d'être bonté, on ne réfléchit pas que croire Dieu capable d'une pareille concession, c'est le croire complice du mal. Si loin que

(1) Cf. Salmanticenses. *De spe theologica*, disp. VI, dub. 1.
(2) Tertullien. *Adversus Marcionem*, I, 20.

s'étende sa miséricorde, elle ne peut pas pardonner à qui ne se repent pas sans conférer un droit de cité à l'iniquité, si loin que s'étende sa générosité, elle ne peut pas mettre sur le même pied l'homme qui s'est consacré au bien et ceux qui se sont voués au mal. La bonté serait de la faiblesse, et la faiblesse n'est qu'une bonté déliquescente et dégénérée qu'on ne peut attribuer à Dieu sans le rabaisser, sans le déshonorer.

Le présomptueux ne se contente pas de fausser le caractère de la bonté divine, il en abuse d'une manière indigne. Spéculer sur la sincérité d'un homme et sur sa confiance pour le tromper avec plus d'impudence, compter sur sa générosité pour l'exploiter sans vergogne et sur sa bonté pour l'offenser sans scrupule, rien ne révolte davantage les consciences droites et hautes. On éprouve à l'endroit des âmes capables de prendre pareille attitude, une répugnance, un dégoût et un écœurement insurmontables. Plus un être est loyal, plus on craint de le jouer et plus on pense qu'il est grave de le jouer, meilleur il est et plus on estime qu'on doit éviter de l'offenser, tels sont l'instinct de la saine nature et le mouvement spontané des nobles cœurs. Or le présomptueux profite, par un calcul honteux, de la bonté de Dieu pour pécher plus librement, plus audacieusement, plus obstinément. Quelle étrange mentalité! Il est mauvais, parce que Dieu est bon, il ne met aucun frein à ses débordements, parce

qu'il n'y a point de limites à l'indulgence de Dieu, il prétend qu'il peut être infiniment pervers, parce que Dieu sera toujours plus infiniment miséricordieux, qu'il lui est permis de pécher sans retenue parce que Dieu pardonne toujours. S'il était raisonnable, il comprendrait que traiter ainsi Dieu c'est l'outrager, que vouloir le jouer de cette façon c'est être dupe de son propre calcul, que la bonté est susceptible, quand on la blesse avec cynisme, de se changer en colère et de se venger avec rigueur. Il comprendrait qu'il y a dans sa présomption un mépris insupportable de la majesté de Dieu, que la miséricorde poussée à bout, retourne contre celui qui l'a insultée l'avantage de toutes les grâces qu'elle avait préparées pour le sauver (1).

J'ajoute que le présomptueux est en une opposition violente avec Dieu considéré dans la personne de son Fils Jésus-Christ. Comment! Jésus-Christ a vu dans le péché un mal si difficile à expier, dans le pardon une grâce si difficile à obtenir, dans la gloire un bien si difficile à gagner, qu'il s'est condamné, pour mettre à notre portée ce qui nous était inaccessible, à partager trente-trois ans notre vie misérable, ce qui était pour lui une sorte d'anéantissement, à passer par les transes d'une agonie affreuse, à souffrir une telle douleur, un tel supplice, une telle mort que le monde, après deux mille ans, ne s'en souvient pas sans frissonner! Comment!

(1) Append., n. 4, p. 321.

pour nous défendre contre le vice, la vengeance de son Père et la damnation éternelle, il a établi une société chargée de nous offrir au jour le jour les moyens de vaincre le mal, des sacrements destinés à nous soutenir, à nourrir, à développer les vertus sans lesquelles on n'entre pas au ciel, et le présomptueux pratiquement fait fi de tous ces bienfaits! Le péché, pour lui, est un acte sans importance, le pardon s'obtient sans effort, la béatitude se donne sans qu'on essaie rien pour l'atteindre. Il affecte de penser que son âme se sanctifiera, que ses péchés seront expiés quoiqu'il ne se soumette à aucune discipline, et n'observe aucun précepte, quoiqu'il ne recoure ni à la pénitence, ni à l'Eucharistie, ni à la prière, quoiqu'il dédaigne tous les moyens institués par le Sauveur en vue de nous arracher à l'enfer. Il s'illusionne au point d'estimer que son salut, qui a coûté si cher à Jésus, ne lui coûtera rien, qu'il ira au ciel en se jouant et en faisant tout pour ne point y aller. Je dis que le présomptueux, qu'il le sache ou non, se moque de Jésus-Christ, que cet être de luxe, de jouissance, d'orgueil insulte la victime pauvre, sanglante, humiliée de la croix, et qu'il a tout à craindre de la colombe irritée et de l'agneau immolé.

Est-ce donc que l'on ne peut trop espérer d'une bonté que nous prétendons infinie? Non, Messieurs, je le répète, si loin que nous allions dans le mal,

St. Albert's College Library

nous serons dépassés par la miséricorde. Mais n'oublions pas que la justice en Dieu est infinie comme la bonté, que la bonté, en prodiguant la grâce, n'oblige pas la justice à sacrifier ses droits. Sous l'influence de la bonté la justice pardonne, mais sous l'influence de la justice la bonté exige la pénitence, sous l'action de la bonté la justice ouvre le ciel, mais sous l'action de la justice la bonté n'ouvre le ciel qu'au mérite. Vouloir séparer ce qui en Dieu est indissolublement uni, la justice et la bonté, c'est s'égarer prodigieusement. La cause de cette erreur, la voici : en Dieu, la bonté est infinie et la justice est infinie Si l'on envisage l'une exclusivement, « elle occupe tellement la pensée, dit Bossuet, qu'elle n'y laisse presque plus de place pour l'autre; d'autant plus que, paraissant opposées, on ne comprend pas aisément qu'elles puissent subsister ensemble dans ce suprême degré de perfection : ce qui fait que la grande idée de la miséricorde fait que le pécheur oublie la justice, et que la justice réciproquement détruit en son esprit la miséricorde, de sorte que l'abattement de son désespoir égale les emportements et la folle présomption de son espérance » (1). Pour rester dans la vérité, pour traiter Dieu comme sa nature exige qu'on le traite, il faut « détruire, comme dit encore Bossuet, ces vaines idoles de la miséricorde et de la justice » (2), tenir

(1) *Sermon sur la Pénitence.*
(2) *Ibid.*

un milieu, savoir que ces deux qualités loin d'être « incompatibles », sont « au contraire amies » (1). Le désespéré se trompe en exagérant les rigueurs de la justice, le présomptueux se trompe en exagérant les condescendances de la miséricorde. Le premier offense Dieu en méconnaissant sa bonté, le second en supprimant sa justice. Le second, le seul dont je vous parle en ce moment, supprime la justice de Dieu, car il suppose constamment que ceux qui se repentent et ceux qui ne se repentent pas reçoivent le même pardon, que ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas reçoivent le même salaire, que ceux qui méritent et ceux qui ne méritent pas reçoivent la même gloire, que le saint et le misérable, la vierge et le débauché auront le même sort, que Dieu, par conséquent, ne rend point à chacun ce qui lui est dû, mais que sous l'empire de son cœur paternel il ne fait aucune distinction entre les enfants dociles et les enfants rebelles. Contre cette conception, le sens moral de l'homme se révolte : Dieu s'insurge plus encore et il repousse avec colère le présomptueux qui voudrait lui imposer un rôle indigne, car sans la justice Dieu ne peut plus être Dieu (2).

La doctrine de l'espérance, Messieurs, vous impose donc de marcher entre ces deux écueils : le

(1) *Sermon sur la Pénitence.*
(2) Append., n. 5, p. 321.

désespoir et la présomption. Elle ne vous autorise pas à douter de la bonté divine, elle ne vous autorise pas davantage à faire fi de la justice éternelle. Elle vous ordonne de vous appuyer sur la puissance et sur la miséricorde du Seigneur pour mériter et pour obtenir la béatitude à laquelle vous aspirez. Elle vous ordonne de compter avec la justice qui exige de nous le repentir, l'effort, les bonnes œuvres pour accorder le pardon après le péché, la récompense après le labeur.

Elle respecte Dieu, car elle ne lui enlève aucun des attributs qui lui appartiennent en propre; elle adore en lui et sur le même plan la souveraine justice et la souveraine bonté et elle offre à notre culte un Être à qui rien ne manque, qui concilie en sa personne auguste tout ce que nous admirons le plus.

Elle met l'homme à sa place, car elle le considère comme une créature, c'est-à-dire comme un agent subordonné, dont toute la vie dépend de Celui qui l'a tiré de rien et qui conserve sur lui tout pouvoir. Elle le met à sa place, mais elle le respecte aussi, car elle attache un prix extrême à ses œuvres et à ses actes. Si l'homme obéit aux préceptes de l'espérance, il ne possédera pas la béatitude comme un voleur, il ne pénétrera pas au ciel comme un intrus, il touchera son salaire en ouvrier qui a travaillé, il ceindra sa couronne en soldat qui a lutté, il jouira de sa fortune en fils qui a fait fructifier sa dot et qui a droit à son héritage.

La doctrine du désespoir, au contraire, ravit à Dieu sa souveraineté, car elle le déclare incapable de sauver l'homme, et la doctrine de la présomption exagère ou sacrifie la puissance de l'homme en lui permettant d'attendre une gloire hors de sa naturelle portée, ou de goûter un bonheur qu'il n'aura pas mérité. Sachez, Messieurs, vous tenir à égale distance de ces extrêmes, et espérer avec l'Évangile que nous serons saints par la grâce de Dieu et par notre coopération, que nous parviendrons à la béatitude en nous appuyant sur Dieu comme sur l'agent suprême et sur nous comme sur un agent véritable, mais subordonné; que nous devrons notre salut éternel et à la bonté de Dieu et à notre effort. On ne peut concevoir une sagesse qui harmonise mieux la justice et la bonté, qui ménage mieux la souveraineté de Dieu et la dignité de l'homme. En obéissant à ses ordres, Messieurs, vous échapperez à toutes les erreurs, et dans l'éternité vous occuperez un rang dû à la fois à la libéralité infinie de Dieu et à vos vertus (1).

(1) Append., n. 6, p. 322.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

HEUREUSE ACTION DE L'ESPÉRANCE SUR LA VIE HUMAINE

SOMMAIRE

Vertu aimable, l'espérance est aussi une vertu bienfaisante. Elle prête main forte à toutes les vertus, elle nous console de toutes les tribulations du présent, elle nous apporte des joies pures en ce monde, p. 185-186.

I

L'espérance vient au secours de toutes les vertus.

a) L'espérance inspire à la *prudence* la crainte du danger, la sagesse qui nous détourne des occasions. Elle affermit la *justice* dans son ordre en sauvegardant la hiérarchie des choses et en l'obligeant à respecter ses propres lois. Elle suggère à la *force* des sentiments magnanimes, une constance invincible et l'amour de la lutte. Elle soutient la *tempérance* en opposant aux charmes dangereux des créatures la perfection du créateur. Elle forme à l'humilité, qui est une sorte de tempérance, en nous mettant à notre place, sans nous abaisser au-dessous de nous-mêmes, sans nous exalter au-dessus de ce que nous sommes, p. 186-189.

b) Elle sert les vertus théologales. Le rôle de l'espérance dans la foi. Le rôle de l'espérance dans la vertu de la charité, p. 189-191.

II

L'espérance nous console dans les tribulations. Sachant qu'il est voué à l'épreuve pendant sa vie, celui qui espère ne s'étonne pas de ne pas trouver le bonheur sur la terre. Contre les douleurs du présent, il trouve un refuge assuré dans les perspectives de l'avenir. L'espérance étant un sentiment durable ranime sans cesse le courage du Chrétien. Quelle que soit l'extrémité de ses malheurs, le Chrétien cherche dans l'espérance de la vie qui ne finit pas la force de supporter les maux qui sont d'un jour, p. 191-195.

III

L'espérance nous assure des joies sur la terre.

a) Elle voit se réaliser dans le temps une partie de ses promesses. La grâce, en effet, nous vient en ce monde et elle est le principe de satisfactions aussi pures, aussi vives que nombreuses. Puis chaque grâce reçue est un gage et un germe de la gloire p. 195-196.

b) Par l'espérance nous possédons la gloire en quelque manière, puisque nous possédons la faculté de l'atteindre. Cette certitude est une source de vrai bonheur, p. 196.

c) L'expérience nous apprend que l'espérance illumine toute la vie de ses rayons. Mélancolie de ceux qui n'espèrent pas. Epanouissement de ceux qui espèrent, p. 196-197.

Le Chrétien doit faire appel à l'espérance pour pratiquer avec ardeur les vertus de son état pour souffrir avec patience, pour s'attacher au bonheur céleste à mesure que les choses de la terre s'éloignent, surtout pour garder la sérénité dans les transes de l'agonie et de la mort, p. 197-198.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

HEUREUSE ACTION DE L'ESPÉRANCE SUR LA VIE HUMAINE

Teneamus, spei nostræ professionem.

Restons inébranlablement attachés à la profession de notre espérance.

Hébreux x, 23.

Messieurs,

L'espérance est une vertu aimable, c'est aussi une vertu bienfaisante qui exerce sur toute la vie une très heureuse influence. Non contente de nous communiquer la perfection qui lui est propre, elle appelle toutes les autres puissances destinées à nous

sanctifier et elle leur prête main forte; non contente de nous défendre contre la douleur éternelle, elle nous console de toutes les tribulations du présent; non contente de nous ouvrir les perspectives de la suprême félicité, elle nous apporte des joies pures dans ce monde. Permettez-moi de vous expliquer ces trois pensées à l'honneur de l'espérance chrétienne, et plaise à Dieu que mes paroles, pour leur modeste part, contribuent à vous la faire estimer et aimer.

I

L'espérance vient au secours de toutes les vertus dont la pratique nous permettra de mériter la béatitude. Elle vient au secours d'abord des vertus morales : il n'en est pas une qui ne profite de son commerce avec elle. Toutes, de la première à la dernière, des plus modestes aux plus hautes, puisent dans l'espérance une partie de leur vigueur et lui doivent une partie de leurs succès.

Dans la sphère des vertus morales, la prudence, qui n'est que la perfection de la raison pratique, dirige et commande tous les mouvements, elle tient sous son empire toutes les facultés intellectuelles ou affectives comme le cocher tient les rênes de ses coursiers : de l'élan qu'elle imprime dépend tout l'ordre de la vie. Mais l'espérance appuie la prudence, parce que, visant à la véritable fin de

l'homme comme l'archer à son but et le pilote au port, elle maintient l'âme dans la voie de sa destinée. Puis, précisément parce qu'elle nous emporte par tous ses éléments du côté de la béatitude, elle nous inspire la crainte des dangers, la sagesse qui évite les occasions de compromettre notre avenir. Ce que j'oserai appeler le génie de l'espérance suggère à la prudence des tactiques habiles, une vigilance attentive, des précautions minutieuses pour aboutir au résultat désiré. Grâce à cette école, la prudence sait étendre au loin son regard, devient plus perspicace et apprend à mieux conduire la conscience dont elle a la garde.

La justice ne profite pas moins de son contact avec l'espérance. Elle consiste, en effet, à traiter les choses comme elles le méritent, à rendre à chacune ce qui lui appartient, et les choses méritent notre attention et notre culte dans la mesure où elles se rapportent à Dieu. Or c'est l'ordre même de l'espérance qui s'attache par-dessus tout à Dieu, fin dernière de l'homme, et à tout le reste autant qu'il le faut pour atteindre cette fin. L'espérance ne peut donc qu'affermir la justice, peser sur la justice pour qu'en sauvegardant la hiérarchie des choses, elle respecte ses propres lois.

La force bénéficie de son association avec l'espérance, parce que l'espérance est une vertu agissante, intrépide qui nous pousse aux actes énergiques, à des actes d'autant plus énergiques que le but visé est

plus élevé. Elle met en jeu toutes nos puissances en vue d'arriver au sommet où nous attend le bonheur. Elle nous souffle des sentiments magnanimes qui relèvent de la force parvenue à son plus haut degré, la constance qui nous fait soutenir les assauts, affronter les obstacles, passer à travers les dangers sans lâcher prise et sans reculer.

La tempérance trouve dans l'espoir chrétien une ressource et un soutien. Ce qui nous entraîne vers les plaisirs déréglés des sens, c'est le charme provenant des choses visibles, c'est la douceur des affections, c'est la suavité des coupes et des banquets. L'espérance oppose au pouvoir fascinateur des créatures la perfection du Créateur, elle nous parle des spectacles que l'œil terrestre n'a point vus, des mélodies indéfinissables que l'oreille n'a pas entendues, des délices que le cœur n'a point goûtées, de l'ineffable amour que l'âme n'a point connu; ainsi, mettant les bonheurs éphémères et bornés en face du bonheur éternel et infini, elle réduit les premiers à leur juste valeur, elle les oblige à pâlir devant l'éblouissante réalité qui les domine, elle les dépouille d'une partie de leur force séductrice et elle facilite la tâche de la tempérance.

L'humilité est une forme de cette dernière vertu, l'humilité n'est pas, comme on le suppose trop souvent, un sentiment qui abaisse, qui consiste à ne point reconnaître les qualités que l'on possède, à s'attribuer des infirmités que l'on n'a pas. Non, elle

consiste à nous donner une exacte conscience de ce que nous sommes, à nous ranger à notre place. Elle nous enseigne à considérer Dieu comme l'Être transcendant de qui tout dépend et qui ne dépend de personne, et en conséquence à nous mettre infiniment au-dessous de lui, à attendre de lui infiniment plus que de nous, à ne point nous faire illusion sur une prétendue autonomie qui ne nous appartient pas, qui ne saurait nous appartenir, puisque nous sommes des créatures, c'est-à-dire des êtres essentiellement dépendants de celui qui nous a faits : l'espérance renforce ce sentiment, elle nous montre dans la puissance de Dieu, dans sa miséricorde le grand moyen d'arriver au salut, elle compte sur Dieu pour monter à Dieu. Mais nous venons de le voir, l'humilité ne méprise pas l'homme, au contraire, elle lui impose d'être ce qu'il doit être, un coopérateur de Dieu, un agent subordonné et tout aussi réel qui s'exerce sous l'influence de la cause première : là encore, elle est soutenue par l'espérance qui demande à Dieu son principal appui, mais qui demande à l'homme de déployer toutes ses facultés au service de son propre intérêt.

L'espérance qui sert les vertus morales, sert aussi les vertus théologales.

Elle sert la foi, car plus on espère avec ardeur, plus on croit à la réalité de ce que l'on espère. Les hommes qui vivent de chimères, prêtent malgré

eux un corps aux rêves qui les flattent, et les hommes qui aspirent au bonheur, sont poussés par cette aspiration même à penser que le bonheur existe et qu'il est d'ailleurs accessible. C'est pourquoi, le besoin d'espérer, c'est-à-dire de saisir la parfaite félicité, conduit fréquemment les hommes à croire, c'est pourquoi la force de l'espérance réagit sur la foi et lui communique une flamme, une fermeté qui ne contribuent pas peu à augmenter sa vigueur. Sans doute la foi précède l'espérance et en est la racine, mais l'espérance est un rameau dans l'arbre des vertus, et si des racines qui puisent leur vie dans le sol la sève monte jusqu'à la cime, elle descend aussi des rameaux et rapporte jusqu'à la racine ce qu'elle a reçu du ciel, de l'air et de la lumière.

L'espérance sert la charité qui, dans l'ordre surnaturel, est la puissance royale.

Elle sert la charité parce qu'elle y conduit. En nous attachant à Dieu comme à notre bienfaiteur, comme à l'Être qui veut nous assister en ce monde et nous couronner dans l'autre, l'espérance peu à peu stimule notre reconnaissance. Puisque nous avons tout à espérer d'un Dieu si bon dans ses rapports avec ses créatures, si libéral dans ses dons, si patient devant nos misères et nos infidélités, si prompt à répondre par le pardon à notre repentir, comment ne mériterait-il pas d'être aimé en lui-même, de recevoir tout l'encens de notre cœur et de nous voir lui consacrer notre personne et notre bonheur?

A l'école de l'espérance, nous apprenons progressivement à monter de l'idée du Rémunérateur à l'idée du Père céleste, à vivre pour Dieu après avoir vécu de Dieu, à unir l'amour intéressé de nous-mêmes à l'amour désintéressé de la charité.

Et même cet amour désintéressé ne peut que croître au contact de l'espérance. L'homme qui espère, sait qu'il n'atteindra point la béatitude s'il n'aime Dieu par-dessus toutes choses, sait qu'il risque de se perdre si la flamme de la charité s'attiédit ou s'éteint, il veille donc avec d'autant plus de sollicitude sur le sentiment royal qui doit dominer la vie présente et la vie future et il en ravive sans cesse le feu. C'est ainsi, Messieurs, que l'espérance agit sur nous et communique à toutes les vertus morales et religieuses quelque chose de son ardeur et de son élan.

II

L'espérance nous soutient et nous console dans les tribulations.

Elle nous soutient. Le chrétien sachant d'avance qu'il est voué sur la terre à l'épreuve, qu'il ne trouvera point ici-bas le bonheur, ne s'étonne pas quand l'adversité fond sur lui. Il s'habitue à patienter, à supporter ses douleurs sans s'irriter, à demander à la pensée de l'éternité la force d'endurer les souffrances du temps.

Des sociétés méchantes où on l'accuse, où on le calomnie, où on le persécute, il s'élève jusqu'au royaume où on l'aime, où on reconnaît la rectitude de ses intentions, la valeur de ses œuvres, où on l'appelle et où on l'attend. Des prétoires qui le condamnent, il s'envole par le cœur et par l'esprit jusqu'aux pieds du Juge suprême qui proclamera son innocence et ses mérites à la face de l'univers. Du calvaire ébranlé par la fureur des éléments et enveloppé de ténèbres, il aperçoit le Thabor baigné dans une lumière sereine et rayonnant de gloire, dans l'exil où il pleure il sent passer la brise qui souffle de la patrie, et il respire par avance l'air embaumé des bienheureux. Quand la pauvreté lui impose ses rigueurs, il entend la voix de la montagne murmurer à son oreille : « Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux. » Quand il est victime de la violence, il se souvient des mots suaves de Jésus : « Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre. » Quand la tentation essaie de bouleverser sa sensibilité, il se répète : « Bienheureux les âmes pures, car elles verront Dieu. » Il perçoit mieux que personne le néant des choses, le vide du temps, la fragilité de l'amitié, l'inconstance de la fortune, les déceptions de chaque jour, l'odieux de la trahison, mais n'ayant point placé sa confiance ici-bas, il n'est pas désorienté par les surprises qui accablent les autres. Il marche dans les pas du Christ, son Maître, et comme lui à travers les humi-

liations de toutes sortes pour arriver au terme.

Mais c'est l'espérance qui ranime sans cesse son courage, c'est la vision de ce qui l'attend, qui le rend capable d'affronter sans défaillance les adversités qui le martyrisent. Les stoïciens se sont efforcés de regarder en face la souffrance sans réclamer le secours de l'espérance, ils n'y ont jamais réussi. La douleur eut raison de leurs résolutions les plus absolues et, en se dérobant à ses traits par la mort, ils avouaient leur impuissance à la supporter. Nous les avons vus renoncer à la lutte pour la vie et chercher un remède à leurs désillusions dans des maux plus graves que leurs désillusions mêmes. Il y a des tristesses qui ne les ont point vaincus, mais lorsque le chagrin a dépassé certaines limites ils ont fléchi, et leur héroïsme de commande a succombé.

Quelle que soit l'extrémité de son infortune, le chrétien sait la dominer, parce que contre ses coups il a toujours un refuge. Est-il frappé dans sa santé ? L'idée de la résurrection promise par l'espérance le réconforte en lui ouvrant les perspectives d'une vie exempte de toute infirmité. Est-il ruiné ? Il lui reste la certitude d'avoir gardé un trésor inaliénable que les vers ne sauraient ronger. A-t-il assisté à la mort d'un de ses proches, d'un de ses enfants ? Certes, il n'est pas insensible, et son âme souffre d'une séparation qui la déchire, mais il ne pleure pas sur des tombeaux vides, il ne croit pas à

la rupture définitive des liens qui lui étaient si chers. Son espérance éclairée par sa foi le transporte dans un séjour où les morts vivent et attendent ceux qu'ils ont quittés. Son esprit, au delà de ce qui se voit, cherche et trouve ce qui ne se voit pas, et il entretient avec les êtres disparus un commerce qui pour rester mystérieux n'en est pas moins réel, ni moins doux. Lui-même sent-il approcher les ombres de l'agonie, certes, il tremble et il n'essaie pas d'affecter l'indifférence, ni l'impassibilité, mais la céleste lueur de l'espérance vient répandre sur son front une sérénité surnaturelle, une confiance inébranlable tempère sa crainte, et même souvent ses yeux se remplissent de je ne sais quelle allégresse où l'on voit le désir de l'autre vie l'emporter sur le regret de celle-ci, et la certitude du bonheur qu'il va posséder, effacer, pour ainsi dire, la pensée du bonheur qu'il va perdre. Saint Paul avait compris ce rôle consolant de l'espérance. Il considérait cette vertu comme une source féconde de patience et d'activité. Il parlait de l'endurance dont notre espoir est le principe, *sustinentia spei* (1). Il rappelait aux Hébreux, qu'ils avaient assisté au pillage de leurs biens, sans défaillir, parce qu'une richesse meilleure et impérissable leur restait (2). Il montrait les patriarches acceptant les tristesses et les

(1) I *Thessalonic.*, I, 3.
(2) *Hébreux*, X, 32-36.

combats de l'existence, parce que l'espérance orientant leurs désirs vers la céleste patrie ne cessait pas de les soutenir et de les réconforter (1).

III

L'espérance porte sur l'avenir, elle nous impose d'attendre le bonheur, elle ne l'atteint pas. Cependant elle l'ébauche dans cette vie, et à cause de cela elle nous assure des joies sur la terre, joies qui sans être complètes sont pourtant réelles. « Que le Dieu de l'espérance, écrivait l'apôtre aux fidèles de Rome, vous remplisse de toute joie et de toute paix (2). » Il insinuait que le laboureur qui travaille la terre jouit d'avance de la moisson qu'il espère retirer de son champ (3), il aime à répéter que déjà notre espérance nous rend heureux. *Spe gaudentes* (4).

Elle nous rend heureux de deux façons en ce monde. Elle nous rend heureux d'abord parce que nous voyons se réaliser sur la terre une partie de ses promesses. Parmi les biens qu'elle appelle, il en est qui appartiennent à l'ordre du temps et qui nous sont accordés dans le temps. Comme je vous l'ai expliqué au moment de ma première conférence,

(1) *Hébreux*, XI, 8-16.
(2) *Romains*, XV, 13.
(3) I *Corinth.*, IX, 10.
(4) *Romains*, XII, 12.

ces biens sont des moyens de parvenir à la béatitude, et c'est pourquoi l'espérance s'y intéresse, mais en eux-mêmes ils sont de nature à nous adoucir la vie par des satisfactions saines et d'une qualité supérieure. Le plus grand de tous, la grâce, comporte, laissez-moi vous le répéter, des délices d'une incomparable suavité, des délices qui pénétrant les replis d'une âme innocente et pieuse l'exaltent et l'enivrent au point de lui faire oublier toutes les vicissitudes et toutes les contrariétés du présent, des délices dont les saints ont dit qu'il n'est pas permis à l'homme de les peindre avec un langage mortel. C'est que ces biens surnaturels que nous espérons posséder en ce monde, et que nous arrivons à posséder en effet, sont les germes de la béatitude éternelle et qu'on y trouve quelque chose de la suavité contenue dans cette béatitude.

Secondement par l'espérance, nous possédons en quelque manière la béatitude même, parce que nous possédons la faculté de l'atteindre à l'heure fixée par Dieu, cette sécurité est d'avance une sorte de repos dans le souverain Bien, une mainmise de loin sur l'objet où nous trouverons plus tard le rassasiement total. Il ne nous est pas donné de porter à nos lèvres le fruit de notre béatitude, ni d'y attacher immédiatement notre cœur, mais nous le tenons déjà et il dépend de nous de ne point le perdre.

Mais qu'ai-je besoin d'invoquer des arguments spé-

culatifs pour vous prouver que l'espérance sur la terre est une source de bonheur? Ne savez-vous pas que toute espérance apporte avec elle une satisfaction intime? Ne savez-vous pas que l'espérance chrétienne illumine toute l'âme et toute la vie de ses rayons? Plusieurs parmi vous ont peut-être connu des jours où cette belle vertu a succombé dans leurs cœurs, ne se débattaient-ils pas alors dans le malaise et dans les ténèbres? Ne se sentaient-ils pas de plus en plus envahis, de plus en plus pénétrés par une sombre mélancolie? Du moment où la confiance a commencé à renaître dans leur conscience, un changement s'est opéré en eux. On a vu leur front s'éclairer, leurs yeux se remplir d'une chaude lumière, et leur pensée accueillir avec sérénité un avenir qui jusque-là ne leur inspirait que de la terreur.

Faites donc appel à l'espérance, Messieurs, demandez-lui, quand votre zèle pour le bien se ralentit, de le ranimer et de vous communiquer sa force, invoquez son secours et son appui pour rendre à toutes les autres vertus leur ardeur et leur activité. Lorsque les créatures vous attirent par leurs charmes et vous tentent, priez-la de répéter à vos oreilles ses divines promesses, de faire briller avec plus d'éclat les grandes perspectives qu'elle ouvre devant vous, de vous arracher à la séduction des choses périssables en vous attachant aux réalités qui ne passent pas.

Dans l'adversité réfugiez-vous sous son aile, et là, à l'abri, songez qu'il n'y a point de proportion entre les tribulations que nous endurons ici-bas et le bonheur qui nous attend là-haut, consolez-vous des épreuves du présent en escomptant les félicités de l'avenir. Si l'un des vôtres vous est enlevé, ne restez pas ensevelis dans votre chagrin, suivez votre espérance dans son vol et cherchez au delà du temps, au milieu des bienheureux, les âmes qui ne vous ont été ravies qu'en apparence et que vous retrouverez bientôt. A mesure que les années s'écoulent laissez cette belle vertu se dilater davantage, prendre plus complètement possession de vous, afin que, sous son égide, vous sentant plus près du bonheur, vous vous résigniez plus facilement aux sacrifices qui vous sont successivement imposés. Enfin, à la dernière heure, au milieu des angoisses de l'agonie, ne permettez pas au spectre de la mort de vous épouvanter comme il épouvante ceux qui n'attendent rien de l'éternité, mais écoutez l'ange de l'espérance qui penché sur votre couche funèbre se prépare à vous emporter avec lui dans les cieux et dites à ce compagnon futur de votre félicité : « J'ai l'âme pleine de joie, car nous allons à l'instant franchir ensemble le seuil de la maison de Dieu. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* » Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

LA GENÈSE DU DÉSESPOIR

SOMMAIRE

Nécessité de combattre le mal dans ses causes et dans ses effets. La luxure et la tristesse sont, d'après saint Thomas, les causes du désespoir, p. 203-204.

I

1. — Tous les vices peuvent être le principe du désespoir : l'orgueil, l'envie, l'avarice, comme les autres passions déréglées, p. 204-205.

2. — La luxure est un des deux vices qui y conduisent le plus naturellement.

a) L'expérience confirme cette assertion. De fait les drames du désespoir suivent fréquemment les excès de la luxure, et chaque jour nous assistons à des crises où la luxure et le désespoir s'unissent pour pousser l'homme aux résolutions fatales, p. 205-207.

b) La raison explique ce fait, car plus on aime la béatitude, plus on espère. Or, la luxure en attachant l'homme à des voluptés éphémères le détache de la béatitude éternelle. En cessant d'aimer et de désirer le vrai bonheur, en s'en dégoûtant, le luxurieux s'éloigne du bonheur et cet éloignement constitue le désespoir. Confirmation de ces vérités par l'expérience, p. 207-210.

II

Le désespoir peut naître plus spécialement encore de la tristesse.

1. — Distinctions entre les tristesses bienfaisantes et les tristesses malsaines, p. 210-211.

2. — La tristesse malsaine pèse sur l'âme, déprime la volonté, nous persuade qu'il nous est impossible d'arriver au but que nous désirions atteindre, nous met en défiance contre toutes les puissances capables de nous aider efficacement à conquérir le bonheur et contre Dieu même, p. 211-213.

Obligation pour nous de lutter contre toutes ces passions qui, ouvertement ou hypocritement, conduisent au désespoir.

Obligation spéciale de fuir les suggestions de la luxure et de la mauvaise tristesse, p. 213-214.

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

LA GENÈSE DU DÉSESPOIR

« *Tristitia autem sæculi mortem operatur.*
La tristesse du siècle engendre la mort. »
II *Corinth.*, VII, 10.

MESSIEURS,

Pour connaître un mal et le combattre il faut l'étudier en lui-même, il faut aussi l'étudier dans ses causes et dans ses effets; dans ses causes afin d'empêcher sa naissance et de l'extirper jusqu'à la racine, dans ses effets afin de mieux mesurer son étendue et d'ajouter aux raisons de le haïr. Nous avons vu comment le désespoir, considéré dans l'acte qui le constitue, nuisait prodigieusement à l'homme en l'éloignant de sa fin dernière et de sa béatitude, comment il offensait gravement Dieu en méconnaissant sa puissance ou sa bonté et en nous

séparant de lui par une rupture violente, directe, absolue. Ce soir je veux vous parler de la genèse du désespoir, ou, si vous le préférez, des causes qui le font éclore dans les âmes. D'après saint Thomas les deux causes principales du désespoir sont la luxure et la tristesse.

I

Tous les vices, toutes les passions déréglées peuvent être le principe du désespoir et le portent secrètement dans leurs flancs comme un poison mortel : les faits nous en témoignent. L'orgueilleux, qui aspirait à occuper le premier rang et qui échoue, passe facilement de la prétention la plus exaltée au découragement et à la dépression. Après avoir cru que les situations exceptionnelles lui étaient accessibles, il s'imagine qu'aucun de ses efforts ne réussira, que sur tous les terrains il sera vaincu, que le succès qui le trahit dans les choses humaines le trahira plus encore dans les choses divines et éternelles. Parce qu'il a manqué un but secondaire, il estime qu'il manquera le but suprême, et on le voit fréquemment se détourner avec amertume du ciel, parce que les événements l'ont obligé à renoncer à des triomphes qui dans la sphère des intérêts temporels ne lui paraissaient pas douteux. L'envieux, qui constate la supériorité de ceux qu'il voulait égaler ou dépasser, tombe aisé-

ment dans un état de désolation intérieure où il se persuade que toutes les issues lui sont fermées et qu'il végétera toujours, pareil aux plantes malingres qui ne germent un instant que pour mourir. L'avare, après avoir consumé sa vie dans l'âpre recherche de l'or sans pouvoir étancher sa soif, finit souvent par penser qu'il ne trouvera pas plus son bonheur en Dieu qu'il ne l'a trouvé dans son argent. Suivez dans leur carrière les hommes que dominent les passions inférieures, vous assisterez à des fluctuations continuelles où l'espoir et la désespérance tiendront alternativement le sceptre. Ce phénomène est explicable. Ces êtres avaient mis leur confiance dans un bien terrestre, ils s'aperçoivent ou que ce bien leur échappe, ou que ce bien ne leur suffit pas : ils en concluent, par un sophisme familier à l'esprit humain, que, à plus forte raison, le vrai bonheur leur échappera toujours ou les laissera inassouvis. Tous les vices s'enchaînent et d'une façon plus ou moins directe aboutissent au désespoir. C'est ainsi que Caïn tombe de la jalousie dans le fratricide, du fratricide dans le désespoir, que Judas s'achemine par des sentiers glissants de la cupidité au vol, du vol à la trahison de son maître, et de la trahison de son maître au suicide qui est le dernier degré du désespoir.

Cependant saint Thomas signale la luxure comme un des deux vices qui y conduisent le plus naturelle-

ment. « *Desperatio causatur ex luxuria*, dit-il, le désespoir est causé par la luxure (1). » L'expérience confirme ce jugement et la raison l'explique.

L'expérience le confirme. Les poètes qui ont versé dans l'humeur la plus noire, qui ont déclaré le bonheur plus inaccessible, qui ont blasphémé le plus amèrement la vie, qui se sont le plus violemment exaspérés contre le devoir et contre la destinée sont les mêmes qui ont le plus abusé de la jouissance, qui ont le plus sacrifié au sensualisme. Et c'est au lendemain de leurs fêtes libertines, de leurs banquets débraillés, de leurs orgies scandaleuses qu'ils ont prétendu, avec une ironie plus mordante, que la félicité n'est pas ou qu'elle est hors de notre portée. Musset et Byron, par exemple, ont été à la fois les chantres de la volupté et les chantres du désespoir, et dans tous ceux qui les ont imités de près ou de loin on trouve en même temps quelque chose de leur pessimisme et quelque chose de leur mœurs dissolues.

L'expérience le confirme car, chaque jour, nous assistons à des crises où la luxure et le désespoir se succèdent et s'unissent pour pousser l'homme aux résolutions fatales. Allez au fond des douloureux mystères qui déshonorent tant de familles, demandez pourquoi le charbon, le revolver, la corde, le poison font si fréquemment leur besogne de mort, pourquoi tant de jeunes gens à l'aurore de la vie, avant d'avoir tra-

(1) IIª IIæ, q. xxi, art. 4.

vaillé et même presque avant d'avoir souffert, mettent fin à leurs jours, on vous répondra : c'est un coup de désespoir. Mais d'où venait ce désespoir ? Presque toujours d'une passion où les sens jouaient un rôle souverain. Ah ! elle serait longue la liste de ceux qui, de notre temps, après avoir renoncé au bonheur sur la terre et au bonheur dans le ciel, sont sortis brusquement de l'existence, et elle serait presque aussi longue la liste de ceux qui en sont arrivés à cette extrémité à la suite de désordres moraux où leur cœur s'était avili.

Il y a donc un rapport de fait entre ces deux vices, rapport que tous constatent et que la raison doit expliquer.

La raison l'explique. L'espérance chrétienne suppose que nous aimons, que nous désirons la béatitude éternelle. Plus cet amour est profond, absolu, plus ce désir est ardent et plus l'espérance est vive, impatiente, laborieuse, entreprenante. De sorte que le meilleur moyen de tuer dans une âme l'espérance du bonheur infini et des biens qui s'y réfèrent, c'est de la tuer dans le noble amour et dans le céleste désir qui en sont le principe et la racine. C'est ce que fait précisément la luxure. Elle absorbe d'abord toutes les pensées de celui qu'elle entraîne, puis elle s'empare de toutes ses facultés affectives, et peu à peu ce qui ne lui rappelle pas ses plaisirs lui devient à charge. Il s'en détache progressivement et il finit par être incapable de

goûter quoi que ce soit en dehors des objets qui flattent sa convoitise. Voyez-le : ses amis lui sont indifférents, la société lui pèse, il ne trouve plus aucune satisfaction dans la vie de famille, il n'éprouve plus que de la froideur pour sa mère, pour sa femme, pour ses enfants, et, emporté par son penchant tyrannique, il rompt souvent tous les liens qui le retiennent et qui le gênent dans ses débordements; son travail, son métier. ont pour lui perdu leur attrait, ses intérêts même le laissent insensible. Nelson en proie à cette passion oublie sa gloire, et tel autre sacrifie sa patrie. En un mot l'homme de luxure n'a d'attention que pour la joie mauvaise dont il est esclave, le reste lui est fastidieux.

Vous le comprenez, en cet état il cesse d'estimer à leur prix les choses de Dieu, il n'est plus dominé par la volonté de les atteindre, la perspective d'un paradis où l'on ne jouit que de visions intellectuelles, de satisfactions pures, ne réussit plus à l'émouvoir, il juge sans valeur une félicité où sa passion avide ne trouvera plus sa pâture. *Non reputat eam quasi bonum arduum* (1). Dès lors, la béatitude ne lui apparaît plus comme le bien suprême qu'il faut mettre au-dessus de tout, à l'acquisition duquel il faut tout sacrifier, qu'il faut obtenir coûte que coûte. *Ad hoc autem, quod bona spiritualia non sapiant nobis quasi bona, aut non*

(1) S. Thomas. IIª IIæ, q. xxi, art. 4.

videantur nobis quasi magna bona, præcipue perducimur per hoc, quod affectus noster est infectus amore delectationum corporalium (1). Bien plus les joies de l'âme lui semblent fades, ennuyeuses, insipides, comme les aliments suaves et sains semblent amers aux malades. Loin de les apprécier, l'homme de plaisir n'éprouve à leur égard que de la répugnance et du dégoût. *Ecce affectu harum delectationum contingit quod homo fastidit bona spiritualia* (2). De cette disposition naît le désespoir, car nous ne cherchons pas ce que nous trouvons fastidieux, nous nous en éloignons, nous le fuyons. Nous brisons avec les êtres, les choses qui nous inspirent ce sentiment d'aversion, nous les repoussons comme le mal, nous luttons contre eux comme nous lutterions contre des ennemis. Or, précisément, quand ce mouvement d'hostilité porte sur la béatitude suprême il constitue le désespoir. *Non sperat ea quasi quædam bona ardua, et secundum hoc desperatio causatur ex luxuriâ* (3). Si vous avez eu le malheur de tomber dans la luxure, vous savez bien que, par degré, vous en êtes arrivés à cette impression de mécontentement secret, de sourde irritation contre les réalités éternelles; vous savez bien que, peu à peu, vous avez perdu le goût de Dieu; vous savez

(1) S. Thomas. IIª IIæ, q. xxi, art. 4.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

bien que progressivement la coupe de la félicité vous a paru sans saveur; vous savez bien que vous avez fini par ne plus espérer un bonheur que vous avez cessé de désirer. Un homme de lettres a écrit un livre intitulé : *Du sang, de la volupté, de la mort.* Il a oublié un mot dans cette énumération, le mot de désespoir, car c'est par le désespoir que la volupté glisse dans le sang et demande pour l'homme un refuge à la mort.

II

Le désespoir, dit saint Thomas, peut naître de la luxure, il naît plus spécialement encore de la tristesse. *Specialius oritur ex acidia. Potest tamen oriri ex luxuria* (1).

La tristesse, voilà, pour le docteur angélique, la principale cause du désespoir.

Il est des tristesses saines et sanctifiantes qui, loin d'énerver l'espérance, l'excitent et la raffermissent. L'homme qui sent la vanité, l'instabilité des joies du temps, s'élance avec ardeur vers la félicité que lui promet l'éternité. Plus il est déçu par les surprises du présent, plus il s'attache aux perspectives de l'avenir; plus son âme est mal à l'aise dans un monde qui le trompe, qui l'exploite, qui le froisse, plus il aspire à entrer dans la société idéale

(1) S. Thomas. IIª IIæ, q. xxi, art. 4.

qui ne connaît plus le mensonge, la perfidie, l'injustice, la perversité. Quand ils languissaient aux bords des fleuves de Babylone, les Israélites comprenaient mieux la grandeur des fêtes et la pureté des allégresses que leur avait offertes Jérusalem. Après avoir bu la lie des calices que nous présente le démon, nous prisons davantage le banquet du Père céleste; après nous être heurtés à l'inconstance des amitiés humaines, nous cherchons plus volontiers un refuge dans le sein toujours ouvert de la Divinité; après avoir été blessés par les créatures, nous devenons plus impatients de rejoindre le Créateur qui ne blesse personne, mais qui, au contraire, se plaît à panser et à guérir toutes les plaies; après avoir souffert de notre contact avec le mal, nous goûtons plus avidement les satisfactions que nous ménage notre commerce avec le bien. Il est donc des tristesses salutaires qui stimulent notre espoir, lui impriment un plus ardent essor en l'affranchissant des misères qui retardaient son vol.

Mais il est une autre tristesse, une tristesse accablante qui pèse sur l'âme, qui brise ses ailes et qui est à l'espérance ce que la paralysie est aux nerfs moteurs. Elle déprime la volonté, elle nous persuade qu'il nous est défendu d'aspirer au but que nous désirons atteindre, que le succès est impossible; sans tenir compte des moyens que la Providence nous assure pour parvenir à notre fin, elle ne

nous montre que les obstacles, elle les grossit jusqu'à ce qu'ils nous paraissent insurmontables. La conscience en proie à ce pessimisme se rappelle les échecs qu'elle a subis, elle se plaît à récapituler les naufrages sans nombre où elle a sombré, la variété des efforts inutiles qu'elle a tentés, les humiliations qu'elle a dû dévorer. Ne s'est-elle pas trompée quand elle s'est appuyée sur la fidélité des hommes? Ne s'est-elle pas trompée quand elle s'est fiée aux promesses de la fortune? A-t-elle abouti quand elle a pris au sérieux ses propres résolutions? Ne s'est-elle pas toujours trahie elle-même et n'a-t-elle pas toujours été trahie par les autres? L'homme doit reculer devant un grain de sable, et il aurait la prétention de vaincre les difficultés colossales qui s'accumulent sur le chemin du bonheur! Des forces inférieures l'ont empêché de saisir le pouvoir, de gagner une sympathie, et il triompherait des puissances sans nombre conjurées pour lui interdire l'entrée du ciel! Non, il faut en prendre son parti, nous sommes des êtres misérables qui doivent se résigner à leur sort et renoncer à la satisfaction de leurs plus impérieux désirs. Perdu dans cette sombre mélancolie, l'homme s'abandonne lui-même, il se renferme dans sa douleur, il décide que ses aspirations vont au delà de son pouvoir, que la sagesse lui impose d'oublier un idéal irréalisable et une illusion qui s'évanouira en fumée. Du jour où cette conviction s'est emparée

de son esprit, il perd confiance, il ne compte plus ni sur lui, ni sur les autres, il ne compte même plus sur Dieu, il juge que, pour échapper à la déception, on doit dédaigner l'espérance et, autant qu'on le peut, faire fi d'un rêve chimérique. Quand cette tristesse parvient à dominer l'âme, l'âme reste convaincue qu'il lui est interdit de sortir de sa misère et de s'élever jusqu'au bonheur, objet de vœux ardents. Ses ressorts se brisent et elle tombe dans un marasme qui lui enlève toute énergie, dans cette torpeur qui est inséparable du désespoir. « Lorsque, dit en substance saint Thomas, cette tristesse l'emporte, tout nous semble impossible, et le plus grand de tous les biens nous apparaît comme le plus inaccessible. *Quando in affectu hominis dominatur, videtur ei quod nunquam possit ad aliquod bonum elevari* (1).

Messieurs, luttez contre toutes les passions qui ouvertement ou hypocritement vous conduiraient au désespoir. Luttez contre l'orgueil qui, après vous avoir enivré de ses vapeurs capiteuses, vous précipiterait dans les abîmes creusés par ses ambitions insensées, luttez contre l'envie qui n'excitera votre ardeur que pour vous aigrir par les déceptions qu'elle vous prépare, luttez contre l'avarice qui ne flattera votre cupidité que pour vous jeter dans le

(1) IIª IIæ, q. XXI, art. 4.

vide, mais luttez surtout contre la luxure et contre la noire mélancolie qui donnent le plus ordinairement naissance au désespoir.

Ne laissez pas votre âme s'enfoncer dans les plaisirs des sens : là, elle ne sait plus apprécier les joies de l'esprit, elle prend en horreur la félicité et, par un mouvement à la fois violent et capricieux, elle se détourne de l'objet qui seul peut combler ses désirs et apaiser sa soif du bonheur. Vous abandonner au flux et au reflux des passions sensuelles, c'est vous éloigner de la béatitude. N'écoutez pas davantage les suggestions de cette tristesse malsaine qui produit dans l'âme un relâchement universel, qui ôte à la volonté toute force et qui finit par noyer l'espérance dans ses ondes amères. Réagissez virilement contre les assauts de la sensualité, affranchissez-vous de sa tyrannie si pernicieuse par la mollesse qu'elle enfante. Réagissez joyeusement contre le mysticisme désolé, contre le pessimisme maladif qui finissent par triompher des caractères les mieux trempés, par nous inspirer le dégoût de la béatitude et des moyens qui nous en ouvrent l'accès. Ainsi soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

LES SUITES DU DÉSESPOIR

SOMMAIRE

Par un retour funeste, le désespoir conduit à tous les vices; il livre spécialement l'homme aux excès d'une concupiscence effrénée et le voue à une intolérable souffrance, p. 219-220.

I

Les hommes sans espérance ne connaissent plus aucun frein : ayant perdu la crainte du châtiment et renoncé à la récompense, la plupart s'abandonnent à la fantaisie de leurs instincts

a) Le désespéré tend à extirper la foi de son cœur, car ayant rompu avec le bonheur, il ne peut s'empêcher de haïr la souffrance et la damnation. Il n'y a qu'un moyen de concilier son intérêt et son sentiment, c'est de ne plus croire en Dieu. Le désespéré s'y efforce et souvent y réussit, p. 220-221.

b) Le désespéré verse facilement dans la haine de Dieu. Il est aisé de prendre en aversion un objet que nous voudrions atteindre et que nous pensons hors de notre portée. Cette haine se traduit fréquemment par le blasphème et par une hostilité farouche à tout ce qui intéresse le royaume de Dieu, p. 221-222.

c) Le désespéré ne se montre pas meilleur vis-à-vis des hommes qu'il rend responsables de son état. A leur endroit il devient dur, injuste, défiant, etc., p. 222-223.

II

Le désespéré se livre surtout aux passions sensuelles.

a) Il a beau faire, il ne peut pas se passer de bonheur. Ne l'attendant plus de l'avenir, il le cherche dans le présent. La jouissance sensible étant la plus immédiate, c'est à elle surtout qu'il demande l'oubli de son inquiétude. Cette inquiétude renaît et avec elle le besoin de l'endormir par de nouvelles secousses. Elle s'exaspère et il faut solliciter pour s'en distraire le secours de plaisirs plus subtils et plus raffinés, p. 223-225.

b) Ses efforts sont vains ; il essaye alors de suppléer à la qualité de ses félicités stériles en les multipliant. Il cherche partout une pâture pour ses diverses facultés. L'Enfant prodigue. Il se *livre* aux passions des sens. Signification de ce mot, p. 225-227

III

Le désespéré n'aboutit qu'à une indicible douleur. L'histoire des âmes nous prouve que le désespoir rend profondément malheureux. Taine et Jouffroy.

a) Le désespoir nous torture parce qu'il divise l'âme. Angoisse de l'âme que toute sa nature entraîne vers le bonheur et que sa volonté en éloigne. C'est le supplice des damnés, p. 227-229.

b) Le désespoir nous torture parce qu'il ne nous laisse aucun refuge, il nous sèvre de toute consolation. Explication de ce phénomène. Laocoon, symbole du désespéré. Excès de la souffrance du désespéré exprimé dans les damnés de Michel-Ange. Comment cette intolérable douleur conduit au suicide, p. 229-231.

Le Chrétien doit au milieu des plus grandes tribulations se rattacher à l'espérance, p. 231-232.

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

LES SUITES DU DÉSESPOIR

Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ.

Ayant désespéré, ils se sont livrés à l'impudicité.

Ephes., IV, 19.

MESSIEURS,

Considéré en lui-même, le désespoir est moins grave que l'infidélité, moins grave que la haine de Dieu; envisagé dans ses suites, il est le plus exécrable de tous les maux. *Nihil est exsecrabilius desperatione* (1).

Je vous ai dit hier que tous les vices conduisent au désespoir, que cependant la luxure et la tristesse sont les principales causes de ce péché : je vous

(1) S. THOMAS, IIª IIæ, q. XXI, art. 3.

St. Albert's College Library

montrerai aujourd'hui que par un retour funeste, le désespoir entraîne l'homme dans tous les vices, le livre spécialement aux excès d'une concupiscence effrénée et le voue à une intolérable souffrance.

I

Sublatà spe, irrefrenate homines labuntur in vitia. Les hommes ayant perdu l'espérance ne connaissent plus de frein et ils roulent dans tous les vices. On a beau dire qu'il faut pratiquer la vertu pour elle-même et fuir le mal par haine de sa laideur : quand elle a cessé de craindre le châtiment et d'attendre la récompense, la masse s'abandonne à la fantaisie de ses instincts. Quand elle n'attend plus rien, quand elle n'a plus peur de rien, elle ose tout. Le désespéré en est là : aussi il nous étonne par des débordements de toutes sortes; parfois même son cynisme et sa perversité vont si loin que nous en sommes épouvantés.

D'abord ayant renoncé à son salut, il tend à extirper de son cœur la foi qui en est en nous le principe. Le désespéré a rompu avec le bonheur, mais il ne peut s'empêcher de haïr la damnation et la souffrance qu'elle comporte. Il n'y a qu'un moyen de concilier son intérêt avec son sentiment, c'est de croire au néant et de ne plus croire à Dieu. Impressionné par ce désir peut-être ina-

voué, il cherche à se persuader que le monde est livré au hasard, qu'un Esprit suprême n'en règle pas la marche, qu'au delà du présent il n'y a rien, que ceux qui espèrent dans l'avenir sont les jouets d'une illusion. Il s'attache à tous les arguments que la folie a inventés pour nier Dieu, il s'efforce de prouver que les dogmes contrarient la raison et sont inacceptables, que le christianisme n'est pas plus solidement fondé que le paganisme, que toutes les religions se valent, que toutes s'écroulent quand on les examine de près, que leurs menaces et leurs promesses sont vaines, que l'immortalité de l'âme est une chimère et que, par suite, compter sur une survivance éternelle, c'est se tromper soi-même. Il arrive parfois à se suggestionner, à tomber dans un scepticisme insolent, dans un matérialisme grossier et à sacrifier sa foi pour se consoler de son criminel désespoir.

S'il ne réussit pas même « à établir le néant auquel il aspire après cette vie », le désespéré verse facilement dans la haine de Dieu. Notre tendance est de prendre en aversion l'objet que nous désirons atteindre et que nous pensons pratiquement hors de notre portée. Un rien nous indispose contre ceux dont nous cherchions la sympathie et qui nous la refusent, pour un rien notre amour se change en hostilité. Nous serions heureux de pouvoir les anéantir, préférant les voir périr plutôt que d'être séparés d'eux. Aussi le désespéré verse-t-il

à chaque instant dans cette haine farouche de Celui dont il n'attend plus la possession,

... Et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Il n'est pas rare que cette haine se traduise par des blasphèmes abominables, par une guerre acharnée à toutes les œuvres qui glorifient le règne du Père céleste. Si nous descendions dans le cœur de certains apostats, si nous essayions de découvrir le motif de leur opposition acharnée à l'Église qu'ils connaissent et à laquelle ils doivent tant, si nous nous demandions pourquoi ils se déclarent les partisans des mesures les plus vexatoires, des dénis de justice les plus cyniques contre la Religion, nous constaterions peut-être, nous constaterions souvent que cette conduite a son principe dans l'irritation d'un secret et profond désespoir.

Le désespéré se montre-t-il meilleur vis-à vis des hommes? Non. Ses humeurs noires et son sombre pessimisme le portent à rendre le monde entier responsable de l'état où il se ronge, il semble qu'il veuille faire expier à tous la faute dont il est seul coupable. Il s'est sacrifié lui-même, qu'importe qu'il blesse les autres dans leur honneur, dans leur réputation, dans leur intérêt! Si les autres sont malheureux, il n'a point pitié d'eux, car il estime leur épreuve au-dessous de la sienne; si les autres

sont heureux, il est jaloux de leur bonheur et il aimerait à le troubler; si les autres le froissent, il s'irrite et il exige double et triple réparation; s'ils lui font du bien, il ne manifeste aucune reconnaissance, car il juge que sa détresse lui confère tous les droits. Nous l'avons connu cet être dur, injuste, défiant, insensible, fermé à toutes les émotions généreuses et qui, dirait-on, rêve d'entraîner l'univers dans sa disgrâce, dans sa faillite, dans sa damnation, cet être qui par suite de son désespoir tombe dans l'incrédulité, dans la haine de Dieu et des hommes, qui par suite de cette incrédulité et de cette haine verse dans tous les désordres et rompt totalement avec le bien.

II

Saint Paul nous enseigne que le désespéré se livre surtout aux passions sensuelles.

Sa vie est un cercle vicieux : souvent il tombe dans son péché par suite de ses débauches, je vous l'expliquais hier, et il obéit de plus en plus à tous les caprices des sens par suite de son désespoir.

D'abord, l'homme a beau faire et se raidir, il ne peut pas se passer de bonheur. Par un instinct dont jamais il n'aura raison, il le veut, il y aspire, et il n'y renonce d'un côté que pour y tendre de l'autre. Sans doute, le désespéré demandera une diversion à des objets variés selon sa nature et son tempéra-

ment, mais il ne restera pas dans le vide, il remuera ciel et terre pour trouver un aliment à son désir et pour tromper au moins momentanément sa faim et sa soif. Il cherchera une distraction tantôt dans un travail acharné, tantôt dans l'acquisition de la fortune, tantôt dans le pouvoir et dans les honneurs, mais il ne prendra pas son parti de se priver de tout et il réclamera de la vie présente la jouissance à laquelle il a renoncé pour la vie future. La jouissance sensible étant plus immédiate, plus palpable, plus enivrante, c'est elle qu'il sollicitera le plus souvent : il la pressera de lui apporter l'oubli dont il a besoin et la léthargie qu'il réclame pour endormir son intolérable inquiétude. Mais comme cette inquiétude à peine assoupie se réveillera, il redemandera sans cesse à son fatal anesthésique le sommeil dont il peut de moins en moins se passer, pareil à ces maniaques qui sortis de leur torpeur ou de leur délire se hâtent de recourir à la piqûre ou au breuvage empoisonnés auxquels ils doivent leur insensibilité trompeuse ou leur excitation factice. Mais l'âme humaine faite pour un bonheur plus noble se révoltera contre le sort auquel on veut la condamner, elle manifestera vite un dégoût indicible pour les aliments inférieurs dont on entend qu'elle se contente. Si bas que fût tombé l'enfant prodigue, il se lassa un jour de la nourriture abjecte qu'on lui mesurait, il n'en éprouva plus que de

l'horreur. Malgré lui le coupable, tournant un regard de regret vers la maison paternelle, comparait sa misère à l'abondance dans laquelle vivaient ses anciens serviteurs. Si le désespéré imitait le prodigue, il se relèverait, et il se confierait à la puissance, à la miséricorde du Père céleste, mais il a décidé de repousser jusqu'à la pensée de ce retour. Alors, il ne lui reste plus qu'une ressource, chercher dans des plaisirs plus subtils, plus raffinés, plus extravagants de plus fortes secousses et de nouvelles illusions.

Vains efforts! Il n'arrive point à apaiser son âme. Pressé par le besoin de se rassasier, il essaie de suppléer à la qualité de ses félicités stériles en les multipliant. L'Évangile nous peint, avec un réalisme que je serais tenté d'appeler brutal, l'avidité, l'impatience du prodigue affamé. « Il désirait, dit saint Luc, remplir son ventre des glands destinés aux pourceaux. *Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis, quas porci manducabant* (1). En proie à ce tourment, le désespéré cherche partout une pâture pour son esprit, pour son cœur, pour son imagination, pour sa mémoire, pour ses yeux, pour ses oreilles, pour ses lèvres, pour toutes les puissances de son être. Il emploie son génie à découvrir des pensées, à s'assurer des affections, à évoquer des fantômes,

(1) S. Luc, xv, 16.

des souvenirs, des spectacles, des voix, à saisir des suavités où il puisse pour ainsi dire se noyer, se perdre et s'arracher au cauchemar qui l'épouvante. Il appelle à son secours l'alcool qui affole les nerfs, qui brûle le palais et les entrailles, la morphine qui berce et qui charme la sensibilité, le jeu qui donne la fièvre. Ecoutez-le : « Venez, dit-il, jouissons des biens présents, hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes. Enivrons-nous de vins exquis, parfumons-nous et ne laissons point passer la fleur de la saison. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent, qu'il n'y ait pas un lieu de fête où notre intempérance ne se signale (1). » Il attend de la matière et du fini le bonheur qu'il n'espère plus de l'Esprit et de l'Infini et il pèche, dit saint Thomas, non pas par entraînement et par infirmité, mais par volonté, il ne se donne pas aux passions, il s'y livre (2).

Il s'y livre, c'est-à-dire qu'il n'est plus modéré ni retenu par aucun scrupule, par aucun remords, par aucune autorité. *Effrenaté labuntur*. Il s'y livre, c'est-à-dire qu'il ne réserve rien de lui-même. Pour assurer plus de licence à son emportement, pour se consacrer plus entièrement à ses convoitises, il s'isole et se renferme avec les objets dont il s'efforce de tirer sa béatitude.

(1) *Sagesse*, II, 6-8.
(2) *In Epist. ad Ephes.*, c. IV, sect. 6. Cf. II *Epist. Petri*, II.

L'enfant prodigue quitte la maison paternelle afin d'échapper à toute surveillance, à tout avertissement, à tout conseil. Dans la région lointaine où il s'est réfugié, il profite de son indépendance pour dissiper toute sa fortune, pour se prostituer à son aise et faire l'expérience de tous les excès et de toutes les débauches. Et comme il s'abandonne sans rien réserver de lui-même, il compte que cet effort suprême lui permettra d'épuiser la source du plaisir et de trouver une jouissance infinie pour apaiser sa soif infinie. Ces emportements sont naturels, car ayant renoncé à l'avenir l'homme s'acharne sur le présent et veut tirer des créatures la félicité qu'il ne demande plus au Créateur.

III

Le désespéré ne réussit qu'à s'engager dans une vive et profonde douleur, car une douleur indicible est la suite du désespoir.

Vous vous en rendrez compte facilement si vous consultez l'histoire des âmes qui ont refusé de tendre au bonheur éternel. Les plus vigoureuses essaient bien de se contenir et de cacher leur désolation intérieure, mais elles n'y parviennent pas. Sur les lèvres de Taine, sous sa plume, dans la correspondance intime où il exprime plus librement ses pensées, vous trouverez des mots qui trahissent un déchirement cruel, une souffrance que rien ne tempère,

que rien ne console. « La vie réelle est si pleine de dégoûts et de souffrances, dit-il, qu'à chaque instant nous cherchons un asile contre elle (1)... Je tombe bien souvent dans des langueurs et dans des faiblesses, et il m'arrive alors, étendu sur mon lit, ou sur ma chaise de passer des heures entières dans cet évanouissement de la pensée si triste et si accablant que tu connais (2). J'ai un fonds de tristesse permanent et nécessaire (3). Il y a des jours où je suis si lassé de moi, que je voudrais me vomir moi-même (4). » Dans cent pages de Taine, dans cent pages de Jouffroy et de tant d'autres la douleur coule à pleins bords en même temps que le désespoir, et plus l'âme est haute, plus elle souffre d'un état qui n'est pas fait pour nous.

Le désespoir nous torture d'abord parce qu'il divise l'âme. Il n'est pas en notre pouvoir, je vous l'ai dit, d'empêcher la nature de tendre au bonheur. Elle y tend de toutes ses forces et elle n'y renoncera jamais. Inutile de vouloir réprimer cet instinct, il renaîtra éternellement. On pourra le distraire un instant, le tromper, mais il déjouera les plans les mieux concertés, les ruses les plus habiles, et s'il a été endormi momentanément, il se réveillera plus impérieux, plus exigeant, plus intraitable. Inutile d'essayer de l'apaiser en lui représentant que la

(1) *Correspondance*, t. I, p. 53.
(2) *Ibid.*, p. 53.
(3) *Ibid.*, p. 91.
(4) *Ibid.*, p. 221.

félicité est inaccessible, il se révoltera contre tous vos syllogismes et il réclamera sur un ton absolu la béatitude. Le désespéré s'insurge contre cette prétention et s'efforce d'étouffer les désirs qu'elle fait naître. Il n'y réussit pas. Alors éclate une lutte intérieure entre la nature et la volonté, un duel sans merci et sans issue : la nature s'élance vers le bonheur avec une impétuosité, une véhémence indomptable, la volonté la retient avec une violence sauvage, elles se heurtent sans cesse et l'âme prise entre le flux qui l'emporte vers sa fin et le reflux qui l'en éloigne est déchirée tout entière. Ce supplice épouvantable est celui des damnés qui ont perdu la béatitude et qui sont éternellement ballottés entre ces deux mouvements contraires, le mouvement de tout leur être vers Dieu et le mouvement de leur désespoir qui les sépare de lui.

Le désespoir nous torture parce qu'il ne nous laisse aucun refuge. Il est bien des malheurs contre lesquels on trouve un asile. Un ami manque, on en découvre un autre, la pauvreté nous éprouve, l'étude, les affections viennent nous adoucir les privations qui nous sont imposées. En tout cas, à tous nos maux nous entrevoyons une fin, et cette pensée suffit à en tempérer la rigueur. Mais le désespéré est sevré de toutes les consolations. Non seulement il n'aperçoit pas de terme à son infortune, mais les perspectives que lui ouvre l'avenir sont encore plus angoissantes que les épreuves du présent,

il sait que ce qu'il souffre n'est rien à côté de ce qu'il souffrira, et si loin que cherche à s'étendre son regard il se heurte à un horizon toujours plus bas et toujours plus sombre. Il s'enlise dans une douleur qu'il est impossible de fuir, car il faudrait pour la fuir retourner à Dieu avec qui le désespéré a rompu, dans une douleur contre laquelle il n'y a pas de recours, car il n'y a qu'un bonheur pour l'homme, la vision de Dieu face à face : qui renonce à cette vision renonce à toutes les autres félicités. Cette douleur est plus forte que lui, il ne peut la surmonter. Sans doute aussi longtemps qu'il sera sur la terre le désespéré réussira quelquefois à s'étourdir, mais outre que cette possibilité de se distraire et de se divertir ne lui sera pas toujours laissée, il sentira, malgré tout, son mal se réveiller à certains jours avec d'autant plus de force qu'il aura pu le croire un instant calmé. Et lorsqu'il aura touché la vanité des objets auxquels il avait demandé une diversion, lorsqu'il aura goûté la lie des plaisirs où il avait essayé de s'oublier, il se retrouvera seul avec son mal. Laocoon, enserré dans les nœuds des serpents gigantesques qui se sont soudain jetés sur lui et qui entourent son cou, ses bras, ses reins, ses jambes, se raidit contre ses adversaires et fait un colossal effort pour se dégager. Mais les monstres ne lâchent point leur proie, ils l'étreignent, ils la mordent, ils la couvrent de leur bave. Le prêtre antique pousse des cris affreux, sa figure se con-

tracte et se tord, ses yeux expriment une indicible angoisse, mais il succombe sous les coups de ses féroces ennemis. Rien mieux que cette image ne représente les hommes embarrassés dans les plis et les replis du désespoir, rien, sinon les damnés que Michel-Ange a peints au Vatican sous des traits si convulsionnés et si tragiques. L'un se précipite d'en haut jusqu'au fond de l'abîme, comme pour se briser, l'autre prend sa tête dans ses mains comme pour l'empêcher d'éclater sous l'intensité de la souffrance, un troisième se couvre les yeux comme pour se cacher à lui-même son propre malheur, tous présentent des visages bouleversés, des corps crispés et respirent l'épouvante. Et encore, tout cela n'est qu'un symbole de ce qui se passe dans l'âme des désespérés et ne traduit que très imparfaitement la violence de la douleur qu'ils endurent.

Ne nous étonnons donc pas qu'une douleur si aiguë devienne tellement intolérable qu'elle l'emporte sur l'amour de la vie et que les désespérés mettent fin à une existence dont ils ne peuvent plus supporter le fardeau. Le suicide apparaît comme la fin logique du désespoir, puisque le désespéré veut rompre avec le bonheur et que par le suicide cette rupture se consomme et devient éternelle.

J'ai hâte, Messieurs, d'en finir avec ce sombre sujet dont on ne peut parler sans évoquer les

spectres du suicide, de la mort, de l'enfer. J'ai trop confiance dans votre raison et dans votre foi pour penser que jamais vous succomberez à la plus perfide et à la plus fatale de toutes les tentations, la tentation du désespoir. Mais si un jour vous deviez subir ses assauts, résistez au plus malfaisant de tous les démons; rappelez-vous les pensées que m'inspirent ce soir l'amour de vos âmes et le souci de mon ministère; rappelez-vous dans l'abattement qui succède à vos fautes et dans l'extrémité de vos malheurs, que chercher un asile dans le désespoir, c'est chercher la vie dans la mort, la consolation dans la plus incurable souffrance et la béatitude dans la dernière des infortunes. Aux heures de ruine, de détresse, d'affliction, rattachez-vous à la belle vertu que Dieu a déposée en nous pour nous défendre contre tous les découragements, confiez-vous au Christ trahi, abandonné, crucifié, mourant, et adressez-lui ces paroles d'inébranlable confiance : « Quand même vous me tueriez, j'espérerais en vous. *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo* (1). » Ainsi soit-il.

(1) *Job*, XIII, 15.

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

LA GENÈSE
ET LES SUITES DE LA PRÉSOMPTION

SOMMAIRE

Caractères de la présomption. Sa genèse et ses suites, p. 237-238.

I

L'orgueil est la cause de la présomption.

a) Si le présomptueux s'appuie uniquement sur lui-même pour réaliser sa destinée, c'est parce qu'il veut avoir toute la gloire de son succès. Constatation de cet orgueil dans diverses catégories d'hommes et même de Chrétiens. Cet orgueil vient de ce que l'homme s'estime tant lui-même qu'il croit pouvoir remplir le rôle réservé à Dieu, p. 238-240.

b) Si la présomption se confie témérairement à Dieu en espérant le pardon sans repentir et la gloire sans mérite, elle vient encore de l'orgueil. Elle suppose l'homme si grand que Dieu sacrifiera tout l'ordre de sa Providence et de sa justice pour nous sauver et s'assurer notre société. Exorbitante prétention de certains hommes vis-à-vis de Dieu, p. 240-241.

II

Les suites de cette double présomption sont également pernicieuses.

1. — *a*) Le présomptueux qui se confie trop en lui-même est un élément de trouble et de division dans la société chrétienne, parce qu'il a la prétention d'imposer à tous ses systèmes, ses idées. Attitude impérieuse qu'il prend vis-à-vis de ses égaux, vis-à-vis de ses supérieurs. Quand on refuse de s'incliner devant sa volonté, il s'irrite, il intrigue, il sème partout la défiance et la zizanie, etc., p. 241-243.

b) L'échec absolu est la seconde conséquence de cette présomption. L'homme ne peut pas se sauver tout seul. S'il refuse l'appui de Dieu il est voué à l'insuccès, il ne peut que manquer sa destinée. Découragement qui suit cette présomption, p. 243 244.

2. — La présomption qui se fie témérairement en Dieu aboutit :

a) Au retard de la conversion. Aveuglement que suppose ce

retard. Surprises auxquelles on est exposé. Mort soudaine, p. 244-246.

b) A la persévérance dans le mal. La présomption arrivée à son dernier degré, comme dans Luther, ne s'inquiète ni de repentir, ni de mérite. Etat lamentable de l'âme présomptueuse, p. 246.

c) Au désespoir. Si le voile se déchire un jour, le présomptueux est effrayé et il considère comme impossible le salut qu'il avait jusque-là cru très facile, p. 246-247.

C'est à l'école de l'humilité que nous apprenons à nous défier justement de nous-mêmes, à penser que Dieu n'a pas besoin de nous, à craindre les surprises de la mort, à fuir les conseils de la présomption, p. 247-248.

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

LA GENÈSE ET LES SUITES DE LA PRÉSOMPTION

Præsumentes de se et de suâ virtute gloriantes humilias.

Vous humiliez ceux qui présument trop d'eux-mêmes et qui se glorifient de leurs propres forces.

(*Judith*, VI, 15.)

MESSIEURS,

La présomption est une espérance égarée, une espérance excessive qui nous excite à trop compter sur nous ou à compter d'une manière déréglée sur Dieu. Lorsque l'homme compte sur lui-même plus qu'il ne convient, il offense directement, vous ai-je dit, la magnanimité, vertu destinée à poursuivre de grands desseins en disposant de grands moyens, indirectement il froisse l'espérance en

lui retirant, pour le placer en soi, l'appui qu'elle doit placer en Dieu. Lorsque l'homme s'appuie sur Dieu pour faire son salut sans respecter l'ordre auquel Dieu a soumis le don de lui-même et de la béatitude, il blesse directement l'espérance en diminuant la puissance, en abusant de la bonté, en supprimant la justice de l'Être éternel. Je dois aujourd'hui, pour achever mon enseignement, vous parler de la genèse et des suites de cette double présomption.

I

La cause de la présomption considérée sous ses diverses formes, c'est l'orgueil qui est plus ou moins grave selon l'importance du désordre qu'il produit.

Quand il prétend arriver au bonheur par ses propres forces et suffire à le mériter par ses vertus personnelles, le présomptueux s'inspire évidemment de l'orgueil et de la vanité. C'est parce qu'il entend avoir toute la gloire de son salut et de son succès, c'est parce qu'il ne veut pas partager cette gloire même avec Dieu qu'il entreprend de poursuivre sa fin sans demander secours à personne : il n'a pas besoin des moyens surnaturels que la religion offre aux faibles pour parvenir à la connaissance de la vérité, à la pratique de la justice, à la vision face à face et à la possession de l'Infini. Cette disposition

nous la retrouvons dans tous ces hommes qui affichent la résolution de s'affranchir de toute autorité extérieure, d'acquérir toute science par leur seul effort, de n'accepter que les idées émanées de leur propre esprit, d'éclairer le monde par la lumière qu'ils auront découverte, de transformer la société par l'application des systèmes dont ils auront été les inventeurs; nous la retrouvons dans ces chrétiens qui, ne tenant à peu près aucun compte en pratique de l'élément surnaturel dans la préparation du royaume des cieux, s'appuient sur leur générosité native, sur l'énergie de leur volonté comme sur la puissance principale d'où ils attendent leur triomphe en cette vie et dans l'autre; nous la retrouvons dans les théoriciens de toutes sortes qui espèrent dans le régime intellectuel, politique, social, économique de leur choix pour restaurer l'ordre moral et rendre à la Religion la place prépondérante qui lui appartient. S'ils ont en eux-mêmes cette confiance excessive, s'ils vont jusqu'à s'attribuer un rôle qui ne convient qu'à Dieu, s'ils disent implicitement, comme l'ange des premiers jours : « Je m'élèverai sur mes propres ailes jusqu'au ciel et je serai semblable au Très-Haut »; n'est-ce pas qu'ils s'estiment trop eux-mêmes, qu'ils s'exagèrent leur puissance, qu'ils méconnaissent la disproportion qui existe entre le but poursuivi et les moyens dont ils disposent, n'est-ce pas, en un mot, que leur présomption suit leur orgueil, qu'ils sont téméraire-

ment présomptueux parce qu'ils sont follement orgueilleux, qu'ils ne se guériront du premier mal qu'en se guérissant du second?

La présomption sous sa seconde forme nous persuade, vous ai-je dit, que Dieu nous sauvera, même si nous ne correspondons pas à sa grâce, même si nous négligeons toutes les bonnes œuvres et si nous nous plongeons dans le mal sans essayer de nous contenir, même si nous attendons le dernier moment pour nous convertir; elle nous persuade, quand elle arrive à son dernier degré de gravité, que Dieu nous pardonnera, même si nous ne lui témoignons aucun repentir de nos fautes, qu'il nous couronnera, même si nous n'avons pas combattu, qu'il nous paiera, même si nous n'avons pas travaillé, qu'il nous récompensera, même si nous ne l'avons pas mérité. L'orgueil nourrit cette seconde présomption comme il nourrit la première. Supposer en effet, que nous sommes tellement grands, tellement nécessaires à Dieu, que Dieu ne se résignera jamais à se passer de nous, comme s'il avait besoin de nous, comme s'il trouvait en nous sa gloire et son bonheur plus qu'en lui; supposer que, pour s'assurer notre compagnie, Dieu oubliera les lois de sa justice, l'ordre de sa Providence, et que, en somme, il se résignera aux concessions les plus indignes de sa majesté en vue de ne pas se séparer de nous, n'est-ce pas le dernier mot de l'orgueil? Or nous avons entendu ces présomptueux prononcer

avec assurance que Dieu, s'il existe, s'honorerait en les invitant, quoi qu'ils eussent fait, à son foyer, que le désir de converser avec eux et pour ainsi dire de profiter de leurs lumières l'emporterait en lui sur le devoir de punir leurs crimes, qu'il sentirait sa justice désarmée par le concours bénévole de leur science et de leurs vertus. Nous les avons entendus répéter que Dieu serait si flatté de les recevoir qu'il ne s'inquiéterait pas de savoir s'ils ont bien ou mal fait, s'ils ont été saints ou misérables, mais qu'il se hâterait de les accueillir avec empressement et de les introduire dans un royaume dont ils seront un ornement indispensable. Oui, l'orgueil, par un phénomène assez incompréhensible, en arrive à cet aveuglement, à penser que l'homme est plus nécessaire à Dieu que Dieu n'est nécessaire à l'homme, à cette folie que l'homme pourrait sans trop d'inconvénients se séparer de Dieu, mais que Dieu ne pourrait pas se séparer de l'homme, surtout de l'homme de génie, sans déchoir et sans devenir malheureux. Orgueil colossal qui donne naissance à une présomption ridicule et extravagante, à une présomption que les docteurs rangent parmi les péchés contraires au plus élémentaire bon sens et au Saint-Esprit.

II

Quelles peuvent être après cela, Messieurs, les suites de la présomption?

Le présomptueux, qui compte sur lui-même pour se sauver et pour sauver les autres, est dans la société chrétienne un élément de trouble et de discorde, voilà la première conséquence de son péché.

Il n'attend pas, en effet, de la grâce de Dieu le salut de sa personne, le salut de ses semblables, la régénération du monde, il les attend de l'idée qu'il a découverte, de la méthode et du système qu'il a inventés. Il pense que l'avenir est compromis, que les âmes sont en danger si l'on ne se rallie pas à sa philosophie, à ses conceptions politiques et sociales, que le royaume de Dieu menace ruine, si les individus, si l'Église ne suivent pas sa tactique. Il faut marcher à sa remorque ou se résigner à des échecs dans lesquels la religion perdra tout son prestige, le Christ toute son influence, l'Évangile toute son autorité. Convaincu de son infaillibilité personnelle, sûr que quiconque ne le sert pas avec ardeur trahit le ciel et l'humanité, il essaie par mille moyens de s'imposer à ses inférieurs, à ses égaux, à ses chefs. Lorsqu'on lui refuse la confiance absolue qu'il demande, il s'indigne, il s'agite, il se remue, il accuse, il maudit. Si l'autorité qui a la garde des âmes ne s'incline pas devant lui, ou bien il se révolte ouvertement, ou bien il conspire secrètement. Ouvertement révolté, il déchire l'unité catholique en entraînant dans sa fortune les esprits qu'il a séduits : c'est l'histoire de tous les hérétiques qui, pleins d'une confiance téméraire dans leur génie et mettant leur

jugement au-dessus des jugements de l'Église, n'ont pas hésité, pour faire triompher leur idée, à bouleverser le monde, à ameuter contre le Christ les pouvoirs séculiers, à demander du secours à l'impiété, à la haine, à la violence. Secrètement résolu à l'opposition, le présomptueux répand la zizanie dans le champ du Seigneur, il sème la défiance contre ceux qui sont chargés de gouverner les fidèles, il rend leurs actes suspects, il en révoque en doute la valeur obligatoire ou l'authenticité, par ses menées il entretient le malaise, il jette partout le trouble et la dissension. Descendez dans son cœur, vous découvrirez au principe de sa conduite la prétention de parer à tous les maux et d'assurer le triomphe du bien par son action personnelle, vous vous apercevrez qu'il a confiance dans la vertu de ses œuvres plus que dans la prière, plus que dans les sacrements, plus que dans la grâce, plus que dans le Christ, plus qu'en Dieu lui-même, qu'il préfère voir le monde périr que de le voir sauvé par un autre que lui. Puisse la Providence dissiper la nuée des docteurs, des prophètes présomptueux qui opèrent, aujourd'hui comme toujours, de si grands ravages dans la vigne du Père céleste, et qui par leur intolérable orgueil nuisent si gravement à la paix intellectuelle et morale apportée sur la terre par le Sauveur.

L'échec absolu est la seconde conséquence de cette première présomption. L'homme qui repousse

le secours de Dieu pour ne s'appuyer que sur lui-même manque fatalement sa destinée. Il tombe sous la condamnation du Christ qui a dit en parlant de l'ordre surnaturel : « *Sine me, nihil potestis facere*, sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Le Seigneur assiste au spectacle de cet être qui veut atteindre par sa seule intelligence, par sa seule volonté, la suprême vision et la suprême gloire, qui vit secrètement de cet effort stérile, enfantin; il attend le dernier jour pour proclamer l'insuccès inévitable, définitif du présomptueux qui a rêvé de se passer de la cause première dans l'œuvre du salut éternel.

Le présomptueux, qui s'appuie sur la bonté de Dieu sans penser à sa justice, se donne d'abord à lui-même un motif de retarder sa conversion.

Par une disposition qui est la conséquence fatale de son état d'esprit, il remet au lendemain les décisions qui s'imposent à lui sur le champ. Est-il jeune? Il considère qu'il a devant lui un long avenir, qu'il lui reste premièrement beaucoup de temps pour s'abandonner à ses instincts, puis beaucoup de temps pour changer ses sentiments et sa vie, et il se comporte comme s'il était à l'abri d'une mort prématurée. Est-il dans l'âge mûr? Il calcule qu'il a toutes les chances de parvenir à la vieillesse, que pendant les années qui lui restent il aura tout le loisir de penser à son avenir éternel. Ses cheveux

ont-ils blanchi? Il se promet encore de longs jours, il ne conçoit pas que Dieu puisse venir le frapper sans le prévenir et il attend un signe du ciel pour se préparer au jugement. Il ne réfléchit pas que Dieu a tempéré ses promesses par ses menaces, qu'il a proposé, selon le mot de saint Augustin, le pardon aux désespérés pour ranimer leur confiance, que, pour intimider les présomptueux et pour les émouvoir, il a rendu le moment de leur mort incertain et leur a prédit qu'il viendrait les surprendre comme un voleur (1). A chaque instant, Messieurs, n'assistons-nous pas à la déception du présomptueux? Ne le voyons-nous pas, qu'il soit au début, au milieu, à la fin de la vie, disparaître soudain avant même d'avoir songé qu'il touchait au terme? Ne l'entendons-nous pas, quand il est, de l'avis de tous, frappé mortellement, remettre à plus tard son retour vers Dieu, former des projets comme s'il avait une éternité devant lui et descendre au tombeau sans y penser et sans avoir rien fait pour se préparer au jugement qui l'attend? Ah! sans doute, la miséricorde qu'il a toujours invoquée pour justifier son incroyable négligence ne lui manquera pas, mais la justice dont il n'a tenu aucun compte renoncera-t-elle à ses droits? L'on tremble en assistant à certaines agonies et en pensant que, par suite d'une confiance téméraire, tant d'âmes ont vécu pendant

(1) Saint Augustin. *De Verbis Domini*, l. III, sermo x.

cinquante, soixante, quatre-vingts ans sans s'inquiéter de leur éternité!

Si le présomptueux, docile sans le savoir peut-être, mais docile aux enseignements de Luther, s'imagine que l'on obtient le pardon sans se repentir, et la gloire sans l'avoir méritée, il ne reconnaît plus même la nécessité de se convertir, fût-ce au dernier moment. Il persévère dans le mal jusqu'à la fin, il s'abandonne à ses passions sans s'inquiéter d'un lendemain qui ne peut être qu'heureux, et il s'endort dans une paix d'autant plus profonde qu'elle est plus trompeuse. Poussée à son dernier degré la présomption entretient une insensibilité qui ne s'émeut ni de la mort, ni du jugement, une sécurité qui, s'autorisant de la bonté infinie, bannit de l'âme l'idée de la justice éternelle. Oh! que je crains le tribunal suprême pour tous ces malheureux qui, s'étant livrés à leurs passions et s'y étant livrés jusqu'à leur dernière heure, sous prétexte que la miséricorde de Dieu est infinie, n'ont pas même essayé de laver leur passé par une larme, ni de préparer leur avenir par un regret, par une aspiration sincère vers le bien!

Mais il arrive que le présomptueux se rend compte de son erreur et que la crainte excessive de la justice succède en son cœur à la confiance exagérée dans la miséricorde. Il arrive que tout à coup le voile qui lui cachait la vérité se déchire, que

ses fautes qui lui semblaient sans importance se présentent à ses yeux sous leur véritable physionomie et l'épouvantent par leur nombre et par leur gravité. Il arrive qu'il est frappé de ce que, néant, il ait osé s'élever contre Dieu, lui qui avait vécu de la pensée que Dieu ne pouvait pas s'élever contre un néant, il arrive que, s'étant imaginé d'abord que rien ne peut épuiser la miséricorde, il s'imagine maintenant que rien ne peut fléchir la justice, il arrive qu'au lendemain du jour où il a cru Dieu incapable de punir, il le croie par un revirement extrême incapable de pardonner, il arrive en un mot que de la présomption l'homme tombe dans le désespoir. Il suffit pour cela, d'un côté, que la conscience se réveille et lui montre l'indignité de sa conduite, de l'autre, que le malheureux soit frappé par l'idée de la justice sans penser à la bonté. On trouve fréquemment dans les choses humaines ce passage de la folle prétention au découragement absolu, on le constate aussi dans les choses divines.

Si, Messieurs, l'orgueil est la véritable cause de la présomption qui blesse si gravement l'espérance, pour garder l'espérance cultivons l'humilité qui se mêle à toutes les vertus. A l'école de l'humilité nous apprendrons à nous défier justement de nous-mêmes, de nos idées, de nos œuvres, de nos méthodes, de nos systèmes, et nous nous souviendrons que nous puisons en Dieu, non en nous, la force de vivre

saintement sur la terre et de nous élever au ciel, qu'il faut demander à la prière, à la pénitence, à l'Eucharistie l'énergie dont nous avons besoin pour mettre en œuvre l'Évangile et pour mériter le bonheur éternel.

A l'école de l'humilité nous apprendrons que Dieu n'a pas besoin de nous et que c'est par bonté, qu'il partage avec nous sa gloire, nous apprendrons qu'il a le droit d'exiger que nous employions toute la vie présente à préparer la vie future dont il daigne nous promettre la possession, qu'il a le droit d'exiger de nous le repentir après avoir supporté nos offenses, et le mérite avant de nous conférer la béatitude.

A l'école de l'humilité enfin, nous apprendrons à craindre les surprises de la mort, à nous comporter comme si, à chaque instant, nous pouvions être appelés à rendre nos comptes au tribunal du souverain Juge, en un mot à suivre tout l'ordre de l'espérance et à repousser tous les conseils de la présomption. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

TYPES DE PRÉSOMPTION, DE DÉSESPOIR ET D'ESPÉRANCE DANS LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE

La Passion de Jésus-Christ, résumé de l'histoire religieuse et morale de l'humanité. Heurt de tous les vices et de toutes les vertus. Apparition de la présomption dans les Pharisiens, du désespoir dans Pilate et dans Hérode, de l'espérance dans la Sainte Vierge et dans les saintes femmes. Nécessité de limiter le sujet. Choix de trois types de présomption, de désespoir, d'espérance : saint Pierre, Judas, le bon larron, p. 253-254.

I

La Présomption de saint Pierre.

a) Attitude de Pierre la veille de la Passion, ses affirmations téméraires. Avertissements réitérés de Notre-Seigneur. Confiance excessive de Pierre en lui-même, p. 254-256.

b) On trouve dans l'apôtre tous les caractères du présomptueux. Pierre compte d'une manière exagérée sur lui-même, il s'élève au-dessus des autres, il fait abstraction du secours de Jésus, et c'est en vain que Jésus s'efforce de le ramener à des sentiments d'humilité, p. 256-258.

c) Châtiment de la présomption. Première défection de Pierre au jardin des oliviers. Seconde défection au moment de l'arrestation du Sauveur, que Pierre ne suit plus que de loin. Lamentable reniement de Pierre dans le palais du grand prêtre. Comment l'humilité rendit Pierre plus fort que la présomption, p. 258-262.

II

Le Désespoir de Judas.

a) L'avarice fut la cause du désespoir de Judas. Les avis de Notre-Seigneur n'ont pas raison de cette passion, qui en Judas fait de rapides progrès L'avarice conduit peu à peu Judas au dégoût des choses divines, à l'incrédulité, à la trahison du Maître, p. 262-264.

b) Le désespoir est déjà en germe dans cette âme, car

désespérer c'est s'éloigner des choses divines et les repousser. — Judas ne réagit pas, il est envahi par la tristesse qui est un principe de désespoir. Tristesse sombre de Judas. — Judas franchit le dernier pas, et il considère son salut comme plus impossible à mesure qu'il est plus infidèle. — Enfin le désespoir éclate. Peinture de ce désespoir qui conduit Judas au suicide, p. 264-268.

III

L'Espérance du bon larron.

1. — *a*) Situation douloureuse du bon larron. Emotion du misérable quand il contemple le Sauveur, p. 268-270.

b) En entendant la prière de Jésus, il sent renaître en lui l'espérance. Il se reproche ses crimes, il les confesse ouvertement, il en accepte l'expiation, p. 270-271.

c) A quel degré il compte, pour son salut, sur la puissance, sur la bonté, sur la miséricorde de Notre-Seigneur, p. 271-272.

2. — *a*) Réponse de Notre-Seigneur. Il fait des promesses spéciales au bon larron. Il lui promet pour le jour même le paradis, p. 272.

b) Joie du bon larron pénétré par l'espérance. Sa sainte mort, p. 273.

Leçons pour les chrétiens. Ce que l'on apprend en méditant sur la présomption de Pierre, sur le désespoir de Judas. Ce que l'on apprend à l'école du bon larron, p. 273-274.

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

TYPES DE PRÉSOMPTION, DE DÉSESPOIR ET D'ESPÉRANCE DANS LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

Domine, memento mei, cùm veneris in regnum tuum.

Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez arrivé dans votre royaume.

(Luc. xxiii, 42).

Eminentissime Seigneur, (1)

Messieurs,

La Passion de Jésus-Christ est comme un résumé de l'histoire religieuse et morale de l'humanité : la lutte entre le bien et le mal y éclate si violente qu'elle n'a jamais paru plus tragique. La foi et l'incrédulité s'y heurtent, la haine s'y insurge contre l'amour; chaque vice et chaque vertu s'y manifestent en des actes inoubliables. Si je voulais

(1) S. E. Mgr le Cardinal Amette, archevêque de Paris.

signaler à votre attention tout ce qui dans ce drame intéresse l'espérance, je devrais descendre dans le cœur des Pharisiens pour y flétrir la présomption arrogante qui essaie de substituer l'homme à Dieu, je devrais vous montrer le désespoir dans l'âme de Pilate qui renonce à la connaissance de la vérité, dans la conscience d'Hérode qui dissimule sous les paroles d'une ironie affectée ses secrètes terreurs, dans le larron impénitent qui expire en blasphémant, je devrais vous découvrir sur le front béni de la Vierge et des saintes femmes le rayonnement de la belle vertu qui les soutient, qui les console et dont je vous ai entretenu, durant cette station.

Mais ce cadre est trop large et pour le remplir je devrais m'étendre trop loin. Permettez-moi donc de le restreindre et de présenter seulement à vos méditations trois types : un type de la présomption, saint Pierre ; un type du désespoir, Judas ; un type de l'espérance, le bon larron.

I

C'était à la fin de la Cène, Jésus et ses apôtres avaient chanté l'hymne de l'action de grâces et prenaient le chemin qui conduit au jardin des oliviers.

Les paroles du Sauveur étaient empreintes d'une mélancolie grave et respiraient je ne sais quoi de douloureux qui impressionnait ses disciples ;

Pierre ne put taire son inquiétude : « Seigneur dit-il brusquement, où allez-vous donc? *Domine, quo vadis* (1)? » Jésus répondit: « Vous ne pouvez pour l'instant me suivre où je vais, vous me suivrez plus tard (2). » L'émotion de Pierre s'accrut : « Et pourquoi, s'écria-t-il vivement, ne pourrais-je vous suivre? Ma vie n'est-elle pas à votre disposition? *Animam meam pro te pono* (3). » Alors, le Maître, précisa sa pensée en ces termes : « Simon, Simon, voilà que Satan vous a réclamés pour vous passer au crible comme le froment, mais j'ai prié pour toi (4). » Pierre ne voulut rien entendre, il poursuivit : « Seigneur, je suis tout prêt à subir avec vous la prison, à marcher avec vous à la mort (5). » Jésus refusa de céder, et il ajouta sur un ton attristé: « Tous, en ma personne, cette nuit, vous serez scandalisés, car il est écrit : Je frapperai le pasteur et les brebis du troupeau seront dispersées » (6). L'impatience de saint Pierre ne connut plus de bornes : emporté par cette ardeur qui le rendait si sympathique, par cette imprudence qui le rendait si téméraire, il protesta véhément et presque indigné : « Quand même tous seraient scandalisés, moi jamais je ne le serai, *ego nunquam*

(1) S. Jean, xiii, 36.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, xiii, 37.
(4) S. Luc, xxii, 31.
(5) *Ibid.*, xxii, 33.
(6) S. Matth., xxvi, 31.

scandalizabor (1). » Le Christ, devant cette assurance, coupa court et jeta ces paroles tranchantes à Simon : « En vérité, je te le dis, cette nuit, avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois (2). » Simon ne laissa pas au Maître le dernier mot, et comme révolté, il répliqua : « Même s'il faut mourir pour vous, je ne vous renierai pas. *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo* (3). »

La voilà saisie sur le vif, cette présomption qui nous empêche de douter de nous-mêmes, de prendre nos précautions contre notre native faiblesse, d'implorer le secours d'une force supérieure, qui nous pousse à mettre notre confiance en nous et dans la puissance de nos sentiments au lieu de la placer en Dieu et dans sa grâce. La voilà avec l'orgueil qu'elle comporte, cette présomption qui nous fait nous élever au-dessus des autres et croire que nous triompherons où les autres seront vaincus, que nous accomplirons les œuvres qu'ils ne pourront pas accomplir, que nous supporterons sans défaillance les épreuves où ils succomberont, que nous braverons les dangers et la mort devant lesquels reculera leur courage. La voilà cette présomption qui aspire à suivre Jésus-Christ au calvaire, au Thabor, au supplice, à la gloire, sans invoquer son appui ; la voilà cette présomption qui maintient ses préten-

(1) S. Matth., xxvi, 33.
(2) *Ibid.*, xxvi, 34.
(3) *Ibid.*, xxvi, 35.

tions aveugles, sans tenir aucun compte des conseils de ceux qui nous connaissent mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes, qui ferme nos oreilles aux avertissements les plus éclairés, les plus graves, les plus affectueux, les plus désintéressés.

En vain, sur la route de Gethsémani, Jésus pour prévenir la chute de Simon et des autres apôtres, rappela-t-il que dans l'ordre surnaturel la force vient de Dieu et non de nous, que pouvant tout en nous fondant sur Dieu, nous ne pouvons rien en nous fondant sur nous. En vain se plut-il à répéter à ses compagnons : « Celui-là seul qui met en moi sa confiance fera ce que je fais. *Qui credit in me, opera quæ ego facio et ipse faciet* (1). » En vain, à la lueur des astres de la nuit et des feux allumés pour la moisson, essaya-t-il, en montrant les collines d'Ophel parées de pampres, d'inculquer sa pensée aux onze et de leur dire : « Je suis la vigne, vous êtes les rameaux; celui qui demeure en moi et me permet de demeurer en lui portera beaucoup de fruit, mais sans moi vous ne pourrez rien faire (2). » En vain du ravin du Cédron éleva-t-il les yeux vers le ciel, et implora-t-il en faveur de ses disciples le secours du Père, indiquant à ceux-ci qu'ils se sanctifieraient en comptant sur la grâce et non sur leur volonté. En vain au jardin des oliviers invita-t-il Pierre à prier et à veiller parce que la tentation est

(1) S. Jean, xiv, 11.
(2) *Ibid.*, xv, 5-6.

redoutable et parce qu'il y a loin de la promptitude de l'esprit à l'infirmité de la chair. Pierre entendit ces paroles sans en comprendre le sens, sans y conformer sa conduite, sans se départir de sa folle présomption.

L'humiliation qui est le châtiment des présomptueux ne se fit pas attendre : elle devait être égale à la vanité qui avait éveillé une si téméraire confiance. Bientôt le zèle de Pierre si affirmatif fléchit, et se refroidissant peu à peu il finit par s'éteindre dans une lamentable défection. Sous les arbres de Gethsémani, en effet, malgré les invitations de Jésus qui avait dit : « *Sustinete hic et vigilate mecum.* Restez ici pour me soutenir et veillez avec moi », Pierre s'endormit profondément pendant que le Sauveur luttait dans la première fièvre et dans le premier frisson de l'agonie. Que de choses renferment ces paroles adressées par Jésus à son disciple : « *Simon, dormis, non potuisti unâ horâ vigilare mecum.* Simon, tu dors, tu n'as pas pu veiller une heure avec moi. » Déjà Pierre est surpris en flagrant délit de négligence à l'égard de son Maître.

Au moment de l'arrestation de Jésus, il essaya, dirait-on, de se ressaisir, et emporté par sa fougue naturelle, il tira son épée et tenta de repousser par la force les ennemis de son Maître. Mais que cette intrépidité inopportune eut peu de durée ! Quand le Chef des Apôtres vit le Sauveur aux mains de

ses adversaires, il ne le suivit plus que de loin, *Petrus autem sequebatur a longe*, il était déjà plus retenu par la crainte qu'entraîné par l'amour. Qu'il fallut peu de choses pour désorienter complètement un homme la veille si ferme en apparence, pour réduire à néant un courage qui s'était affiché avec tant d'assurance ! On peut dire que pendant quelques instants et jusqu'à ce qu'il eut reçu du Maître le regard doux, triste et pénétrant où il retrouva la possession de lui-même, Pierre fut le jouet de tous les subalternes qui voulurent abuser de sa faiblesse et de son effroi. Autant il s'était prononcé pour Jésus au soir de la Cène, autant par un revirement total il rougit de lui au matin de la Passion. Il entra dans le palais du grand-prêtre à la suite de Jean. Au moment où il en franchissait le seuil, la femme qui gardait la porte dévisagea l'étranger : « N'es-tu pas aussi, lui dit-elle, disciple de cet homme ? — Je ne le suis pas », répondit Pierre, et il passa rapidement. Son ardeur était bien tombée : tout tremblant, il s'assit dans un groupe de valets qui se chauffaient au feu d'un buisson d'épines, il garda le silence, attendant, dirait-on, l'issue du procès, avec moins d'intérêt que de curiosité. *Sedebat cum ministris, ut videret finem.* La servante le rejoignit, et le regardant fixement à la lueur des flammes : « Certes, reprit-elle, tu étais avec Jésus de Nazareth. » Pierre nia devant tous et murmura : « Je ne sais ce que tu veux dire. » Cette femme ne désarma pas et se tour-

nant vers les autres, elle continua : « Certainement, il était avec lui. — Femme, riposta l'apôtre, je ne le connais même pas. » Puis décontenancé, il se rapprocha de l'entrée. Mais une autre servante l'interpella et s'adressant à ceux qui l'environnaient : « Cet homme était avec Jésus de Nazareth », dit-elle. Pierre protesta, en usant cette fois du serment. La portière de son côté poursuivait Pierre, répétait à qui voulait l'entendre : « Il est sûr qu'il faisait partie de ces gens-là. » Et les témoins de cette scène soulignaient les paroles de la servante, et Pierre devant tous comme à chacun renouvelait ses reniements. Importuné par tant de questions l'apôtre revint au foyer, où, pendant près d'une heure, on le laissa en paix. Mais bientôt il conversa avec ses voisins, alors les soupçons reparurent et s'exprimèrent de mille façons : « Tu es bien un de ses disciples, disait l'un, ton accent te trahit, tu viens de Galilée. — Je t'ai vu dans le jardin avec lui », disait l'autre. A toutes ces apostrophes embarrassantes qui pressaient Pierre de confesser son Maître, Pierre répondait par des protestations sans nombre, jurait avec indignation qu'il ne comprenait rien à ce qu'on lui reprochait, qu'il n'avait rien de commun avec Jésus, qu'il ne connaissait même pas Jésus. Ses dénégations prenaient peu à peu une note de colère éperdue et ressemblaient à je ne sais quelle réprobation, à je ne sais quel anathème, à je ne sais quelle malédiction à

l'adresse du Maître divin qui pendant ce temps-là subissait les interrogatoires perfides du Sanhédrin, les accusations des faux témoins, les soufflets des valets et s'entendait condamner à mort par le tribunal suprême d'Israël. Quelle volte-face et que de chemin parcouru, en apparence, de l'assurance de la Cène à l'abandon injurieux et honteux de la cour du grand-prêtre! Ah! Pierre apprit à ses dépens, que l'homme qui ne compte que sur lui-même pour tenir ses promesses, pour faire face à ses devoirs, pour braver le monde, ne tarde pas à se démentir, à se trahir, à se perdre, à scandaliser par sa lâcheté ceux qu'il avait la prétention d'étonner par son héroïsme.

En répandant les larmes amères qui ne cessèrent plus de couler de ses yeux, Pierre avoua que, si nous sommes capables de très hautes aspirations, nous sommes impuissants à tenir nos plus énergiques résolutions lorsque le ciel ne nous assiste pas, qu'espérer uniquement en soi pour faire le bien et pour y persévérer c'est se préparer les plus humiliantes et les plus douloureuses déceptions. Il comprit, quand le coq chanta, que les rameaux vivent de la sève puisée dans l'arbre, que le cep auquel nons devons demander la vie c'est Dieu, que nous nous élevons au sommet de la perfection en nous appuyant sur lui; il pénétra le sens profond de la parole que lui avait adressée Jésus sur la route de Gethsémani : *Sine me, nihil potestis facere.*

L'humilité qui attire la grâce le rendit plus fort que la présomption qui prépare la chute, et plus tard il sut, devant les maîtres du monde en mettant sa confiance dans la puissance infinie, mourir pour celui qu'il n'avait pas eu le courage de confesser devant des valets en ne comptant que sur lui-même.

II

Dans la Passion, le type le plus frappant du désespéré, c'est Judas. En réunissant les détails que l'Évangile nous fournit sur cette sombre personnalité, vous verrez naître, éclater, puis se résoudre en une catastrophe irréparable le vice le plus contraire à la vertu d'espérance.

Toutes les passions déréglées, disions-nous ces jours-ci, conduisent au désespoir, parce que toutes tuent l'amour qui sert de racine à l'espérance des biens spirituels et de l'éternelle félicité, parce que toutes, à des degrés divers, engendrent une tristesse malsaine qui énerve la volonté et l'empêche de s'élancer vers le ciel, parce que toutes en ajoutant chaque jour des fautes aux fautes nous rendent le salut plus difficile et finissent par nous persuader qu'il est impossible.

C'est la soif de l'or qui perdit Judas. Livré à son impérieux penchant, le douzième apôtre tomba de plus en plus bas. Le Maître essayait de le retenir

sur la pente où il était emporté. Tantôt, en effet, Jésus adressait à la foule des paroles où le perfide aurait dû entendre un appel, un reproche, un paternel conseil. « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre... Là où est votre trésor, là est votre cœur... Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ; » tantôt il poussait un cri d'effroi en pensant au fils de perdition : « Ne vous ai-je pas choisi douze? Et l'un de vous est un démon ; » tantôt, prévoyant jusqu'où irait l'iniquité de son disciple, il ouvrait à celui-ci les perspectives d'un affreux avenir. « Malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi ! »

Ces avis miséricordieux n'arrêtèrent pas Judas : son âpreté s'accroissant toujours, il s'irritait de plus en plus contre tout ce qui l'empêchait de contenter sa passion, et devenait de moins en moins scrupuleux sur les moyens d'augmenter sa fortune. Il commença par s'approprier ce qu'il put de la bourse commune, puis, bientôt, par un vol criminel il s'attribua l'argent destiné à secourir les pauvres. Enfin il commit, pour grossir son trésor, le plus grand de tous les crimes. Errant dans les parvis du temple, il entend les gardes se demander comment on arrêterait Jésus : « Que voulez-vous me donner, dit-il, et je vous le livrerai. » Sur-le-champ, on l'introduit auprès du Sanhédrin, et pour prix de sa trahison on lui accorde trente deniers. Alors, les actes du drame se précipitent. Deux jours après, Judas guide les envoyés

de la synagogue à travers le jardin des oliviers et consomme son forfait en livrant Jésus par un baiser.

En observant attentivement l'âme de cet avare, on peut voir poindre de loin le désespoir sur son horizon. Ce sentiment se montre déjà dans le dégoût que peu à peu Judas ressent pour les choses spirituelles, puis il s'accuse, dans la tristesse qui accable le coupable, jusqu'au jour où il éclate avec une violence qui ne se peut contenir et qui se porte aux dernières extrémités.

A mesure que l'apôtre devenait la proie de l'avarice, il manifestait plus d'indifférence pour le royaume de Dieu et pour tous les biens qui s'y rapportent. Lorsque Jésus à Capharnaüm annonça son intention d'instituer l'Eucharistie et de nourrir les hommes de sa chair et de son sang, Judas fut de ceux qui murmurèrent et qui témoignèrent de leur répugnance pour le nouveau mystère. Lorsque Marie vint chez Simon le lépreux, avec un vase d'albâtre rempli d'un nard exquis qu'elle répandit sur la tête et sur les pieds de Jésus, Judas, au lieu d'admirer l'acte d'adoration dont le monde devait parler pendant des siècles, au lieu de se réjouir de l'honneur dont le Sauveur était l'objet, Judas montra du mécontentement, de l'indignation et se plaignit amèrement du gaspillage d'un parfum qu'on eût pu vendre trois cents deniers. On sent qu'à cette date le royaume de Dieu n'occupe plus aucune place dans

les préoccupations de l'homme de Kérioth, que les paroles, les actes, la société de Jésus lui pèsent, qu'il ne reste attaché à son Maître que par un vil intérêt, on sent qu'il n'éprouve plus que du dégoût pour les choses spirituelles, qu'il a hâte de voir changer le cours des événements, de secouer un joug devenu pour lui insupportable.

Ce sentiment de répugnance pour le Christ et pour les réalités divines contient déjà le germe du désespoir, car on s'éloigne instinctivement des choses que l'on n'aime plus, on les fuit, on les repousse, on brise les liens qui nous rattachaient à elles. Or, précisément désespérer, c'est chasser de son cœur la pensée de la béatitude et des biens qui s'y réfèrent, c'est rompre avec le Christ qui nous ouvre le ciel, c'est s'insurger et s'irriter contre quiconque veut nous ramener dans les voies du salut et le considérer comme un ennemi. J'ai donc raison de dire que du jour où Judas éprouva cette aversion pour le royaume des cieux, pour son Maître, pour ses frères dans l'apostolat, il portait déjà dans son âme un principe de désespoir.

Pour échapper au mal il faudrait réagir, mais une mélancolie malsaine et déprimante s'empare de l'homme livré à sa passion, relâche tous les ressorts de sa volonté, et lui interdit l'effort que réclame l'espérance pour tendre à la sainteté et à la béatitude. Judas est triste, on le devine, sa figure ne connaît pas l'épanouissement : on dirait

qu'il vit toujours dans la nuit, tellement il nous apparaît sous des traits assombris. Il est triste parce qu'il n'a plus la joie de la conscience, il est triste parce qu'il ne trouve pas dans son vice la compensation qu'il en attendait, il est triste parce que plus il accumule l'or et plus il s'aperçoit que rien ne peut combler le vide de son âme, parce que plus il essaie d'apaiser ses désirs et plus il constate qu'ils sont insatiables. Alors il s'abandonne, il devient de plus en plus incapable de remonter le courant, de rentrer dans la voie : de cet affolement au complet désespoir il n'y a plus qu'un pas.

Judas le franchit, en finissant par se dire à lui-même ce que se disent tous les désespérés : « Pour moi, le salut est impossible. » Chaque infidélité, en effet, entre Judas et Dieu élève une plus haute barrière, creuse un abîme plus profond. Mais quand il a conclu son pacte odieux, Satan entre en lui, Satan qui, après avoir poussé au crime en en faisant briller tous les avantages, pousse ses victimes, au désespoir en exagérant l'horreur de leur conduite et en leur répétant qu'il leur est impossible d'obtenir le pardon. Aussi dès qu'il eut consommé son forfait, dès qu'il vit que Jésus traîné du jardin des Oliviers au Sanhédrin, du Sanhédrin au prétoire était condamné à mort, l'apôtre eut conscience de la monstruosité de son action. Un spectacle insupportable s'imposait à son esprit : le spectacle de Jésus arrêté sur un signe de sa main,

garroté comme un malfaiteur, accusé par de faux témoins, souffleté par les valets, outragé par les juges et voué au pire de tous les supplices. Le démon, qui le possédait, se plut à lui rappeler la longue série de ses iniquités, de ses dissimulations, de ses mensonges, à lui peindre sous leur jour le plus odieux les détails de son forfait, à mettre en opposition ses procédés, ses abus de confiance, avec les procédés de Jésus qui l'avait associé à tous ses travaux, introduit dans ses secrets, initié à sa vie, qui avait répondu à son geste de traître par les paroles de l'amitié. Impuissant à porter le poids de son effroyable responsabilité, de son impitoyable remords, Judas voudrait vomir son mal, et s'il en est temps encore, en prévenir les dernières conséquences. L'argent qu'il a tant aimé, tant désiré, tant cherché, maintenant lui brûle les mains, il le hait, il le maudit, il a hâte de s'en défaire, Il court chez les princes des prêtres : *Peccavi, tradens sanguinem justum :* « J'ai péché, s'écrie-t-il, j'ai livré le sang du juste. » Et il essaie de rendre l'argent. Mais ses complices accueillent Judas par deux mots de mépris : « *Quid ad nos ? tu videris.* Que nous importe? C'est ton affaire, » et ils se détournent avec dégoût. Ce mépris et ce dégoût portent à son comble le désespoir de Judas. Le malheureux jette les trente deniers dans le temple, puis il s'enfuit, poursuivi par la voix de son crime, par la vision du sang qui va couler et du Maître qui va mourir. Il s'enfuit, per-

suadé que pour lui il n'y a plus aucune issue, que les voies du salut lui sont à jamais fermées. Il se rappelle peut-être les traits de miséricorde dont il a été le témoin, la grâce vient sans doute encore le solliciter, l'inviter au repentir, lui promettre l'indulgence du Père céleste, mais la défiance l'emporte dans son cœur. Il refuse de croire qu'il peut être sauvé par la vertu du sang qu'il fait répandre, que la bonté de Dieu va plus loin que notre perversité, par une suprême aberration il doute de la miséricorde infinie, il s'imagine que le Christ, venu pour effacer les iniquités de toute la terre et de tous les siècles, est incapable d'effacer la sienne, et il inflige à son Maître un dernier outrage en limitant sa puissance et sa bonté. En sortant de Jérusalem, il se répète comme Caïn : Mon péché est trop grand pour que j'obtienne mon pardon.

Quand Judas fut seul, le désespoir le frappa de son trait final : le criminel ne vit ni dans le monde, ni dans le temps un être qui lui offrît un refuge, la lumière du jour lui devint insupportable, un arbre s'élevait au bord du chemin, il s'y pendit. Son suicide fut le suprême excès de son désespoir. Par ce dernier attentat il rompit pour toujours avec le bonheur, et entre le ciel et lui il mit l'éternité. Arrachons-nous, Messieurs, au spectacle d'un apôtre qui meurt en damné, parce qu'il meurt en désespéré. Tournons nos regards vers une consolante vision, la vision d'un bandit qui, grâce à l'espérance, va mourir en prédestiné.

III

Jésus-Christ avait été crucifié entre deux larrons. Ces hommes, par leurs crimes avaient armé la justice, provoqué sa colère, attiré sur eux ses derniers coups. Le temps n'avait plus rien à leur donner, il n'ouvrait plus devant eux que la perspective d'une agonie affreuse et d'une mort certaine. Ils sentaient approcher leur fin. On comprendrait qu'en cette extrémité, ils s'irritent contre la société qui les sacrifie, qu'ils maudissent leurs juges et leurs bourreaux. Il semble surtout qu'ils devraient naturellement se tourner vers Dieu pour lui demander ses consolations, se recueillir et aspirer avec d'autant plus d'ardeur à la patrie céleste qu'ils ne peuvent plus trouver de place au soleil d'ici-bas. Mais la douleur, au lieu de les émouvoir, les endurcit, et c'est Jésus qu'ils outragent, ajoutant à leurs attentats contre les hommes leurs blasphèmes contre le Fils de Dieu. Ils unissent leurs voix sacrilèges à la voix de la foule, et ils disent au compagnon de leur supplice : « Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous. » Paroles ironiques et insolentes qui montent de cœurs encore moins ulcérés par la souffrance que corrompus par la malice!

L'un d'eux persévère jusqu'au bout dans ces sentiments de haine et de férocité, l'autre, ô miracle de la grâce! se tait soudain. Il contemple Jésus, il voit sa face ruisselante de sang, con-

tractée par la douleur, et cependant rayonnante d'une douceur infinie et d'une majesté ineffable. Alors dans cette âme ténébreuse le jour se lève, un revirement se produit : le Crucifié lui apparaît dans toute sa grandeur. Les choses de l'éternité l'émeuvent, la question de l'avenir se pose devant elle, cette âme croit, elle croit à un Dieu vengeur et rémunérateur.

Hélas ! son passé se dresse devant le malheureux comme un obstacle insurmontable entre Dieu et lui. L'idée du compte à rendre, la terreur du jugement l'inquiètent et le bouleversent au dernier degré. Et que faire ? les minutes sont comptées, la mort approche, la mort qui fixe tout. Comment prévenir la sentence sans appel? Mais voilà que le Christ prie et demande le pardon pour ses ennemis et pour ses bourreaux: « Père, dit-il, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » On peut donc obtenir miséricorde, même quand on a offensé toutes les lois humaines et toutes les lois divines, même quand on a condamné le Juste et quand on l'a insulté jusqu'à son dernier soupir ; on peut donc aller au ciel même quand on a souillé la terre et quand on a trempé ses mains dans le sang d'un Dieu. L'espérance, une ineffable espérance envahit l'âme du bon larron et lui suggère tous les actes nécessaires à quiconque veut retrouver l'innocence : l'aveu de ses fautes, l'expiation du mal commis, la confiance dans la puissance et dans la bonté infinie

de Dieu. Le larron passe en un instant par tous ces actes. Il reproche à son compagnon et il se reproche à lui-même le passé : *increpabat eum*. Il confesse ouvertement, de façon à être entendu de tous, la gravité de ses crimes en proclamant que son horrible supplice ne dépasse pas sa culpabilité : « C'est justement, dit-il, que nous avons été condamnés et que nous souffrons, on nous traite comme nous l'avons mérité : *Et nos quidem juste, nam digna factis recipimus.*

Il semble que ses tortures lui deviennent chères, parce qu'il trouve dans leur atrocité même un moyen d'expier plus complètement et de recouvrer l'innocence par l'effusion volontaire de son sang. Mais un sentiment domine tout en lui, une confiance inébranlable en Celui qui meurt à ses côtés. C'est sur la puissance, c'est sur la bonté, c'est sur la miséricorde de Jésus qu'il s'appuie pour oser aspirer au bonheur, c'est de Jésus qu'il attend le pardon et la gloire, c'est en lui qu'il place toute son espérance. Il s'adresse à la douce victime avec des mots brefs, pleins de réalité : « Seigneur, dit-il, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume. *Domine, memento mei, dum veneris in regnum tuum.* » Que son espoir est donc admirable ! Que la confiance dans la bonté de Celui qu'il insultait encore tout à l'heure est donc grande, puisqu'il ne craint pas de lui demander un spécial souvenir lorsque le Maître sera environné de sa cour

St. Albert's College Library

et au milieu de sa gloire ! Que sa confiance dans la miséricorde du divin Crucifié est donc absolue, puisqu'il est convaincu que Jésus, sans oublier sa personne, oubliera son criminel passé ! Que sa confiance dans la puissance du Rédempteur est donc totale, puisqu'il est convaincu qu'il n'aura pas besoin pour être sauvé d'une intervention éclatante de Jésus auprès du Père, mais seulement d'une ombre d'intervention, d'un simple et passager souvenir ! *Domine, memento mei, dum veneris in regnum tuum.*

La réponse ne se fait pas attendre. Sur ce ton d'autorité, de mansuétude, de tendresse qui lui était propre, Jésus adresse au malfaiteur cette parole : « *Amen dico tibi, hodie mecum eris in Paradiso.* En vérité je te le dis à toi, tu seras avec moi aujourd'hui dans le Paradis. » *Amen dico tibi.* En vérité, je te le dis : voilà la promesse qui n'a jamais trompé personne et qui engage Jésus non plus vis-à-vis de l'ensemble des hommes, mais vis-à-vis du larron en particulier. *Hodie.* Aujourd'hui, non pas après une longue attente, mais dans quelques heures, ta prière sera exaucée au delà de tes désirs. *Mecum eris.* Tu demandes un souvenir, tu recevras bien davantage, tu vivras dans ma compagnie. *In Paradiso.* Tu me demandes un souvenir dans mon royaume, mais ce soir tu auras passé de ce monde dans ce royaume même.

En écoutant ce discours, le bon larron sent s'apaiser toutes ses inquiétudes, se dissiper toutes ses terreurs, sa confiance s'affirmer et devenir invincible. Les ténèbres couvraient le monde, mais l'ineffable lumière de l'espérance remplissait son âme ; la douleur torturait son corps, mais une certitude inébranlable, la certitude d'arriver au bonheur soutenait son courage ; la terre tremblait, mais le ciel s'ouvrait sur sa tête, la vie éphémère lui échappait, mais la vie éternelle s'offrait à lui. Bercé par ses sentiments, associé à son Maître et fort des promesses qu'il a reçues, ce bandit supporte sans se plaindre les angoisses de l'agonie, il expire dans le baiser de l'espérance et son âme suit celle du Juste dans la gloire.

Contemplez avec émotion, Messieurs, le mystère de la Passion, méditez-en les nombreuses et diverses péripéties, vous échapperez à toutes les présomptions. Vous échapperez à celle qui vous inspire de vous appuyer sur vous-mêmes pour arriver à la sainteté et à la béatitude, car en assistant à la chute lamentable de Pierre, après avoir entendu ses protestations de fidélité, vous comprendrez que l'homme qui compte uniquement sur soi est voué d'avance aux plus graves échecs et capable de s'infliger à lui-même les plus invraisemblables démentis ; vous échapperez à la présomption qui déclare le salut facile et assuré pour ceux-mêmes qui affectent

toute leur vie de s'en désintéresser, car si le Christ a dû tant souffrir pour nous ouvrir les portes du ciel, il serait insensé de croire que notre salut ne nous coûtera rien et que nous obtiendrons le pardon de nos fautes sans nous repentir, et le bonheur sans l'avoir mérité. Mais le spectacle du Calvaire vous gardera aussi du désespoir, car une seule goutte de sang versée par un Dieu a une vertu infinie et pourrait laver les péchés du monde entier :

Cujus una stilla salvum facere,
Totum mundum quit ab omni scelere.

A l'école du bon larron, vous apprendrez que soutenue par le Christ, l'âme la plus pervertie, l'âme que la justice humaine a frappée de toutes ses rigueurs, l'âme qui a persévéré dans le mal et dans le blasphème jusqu'à la fin de son existence, peut encore émouvoir la miséricorde, se réhabiliter et entrer au royaume des cieux. Si coupables que vous ayez pu être, si gravement que vous ayez abusé de la vie, à l'école du bon larron, vous ne repousserez pas l'espérance, vous direz au Christ, mort pour vous : « souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume » ; et le Christ vous répondra par des paroles d'indulgence, par les promesses de la gloire : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui — la vie n'est qu'un jour — tu seras avec moi dans le Paradis. » Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

L'EUCHARISTIE
GAGE DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

SOMMAIRE

D'après la liturgie et les docteurs, l'espérance trouve un gage précieux dans l'Eucharistie, p. 279-280.

I

Jésus-Christ promet, dans l'Evangile, la béatitude à tous en général. Dans l'Eucharistie, il adresse ses promesses à chacun de nous en particulier. Explication de cette pensée, p. 280-281.

II

Dans l'Incarnation Jésus-Christ s'unit à la nature humaine, dans l'Eucharistie il s'unit à chaque individu. Intimité de cette union qui nous incorpore au Christ, et qui, si nous le voulons, nous rend inséparables de lui. En vertu de cette union nous sommes entraînés au Thabor, au Calvaire, au ciel et nous sommes, pour ainsi dire, sauvés d'avance, p. 281-282.

III

Sauvés d'avance. Jésus dit : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle. » Explication de ce mot. L'Eucharistie dans notre chair, dans notre sang, dans notre âme, c'est le royaume de la béatitude en nous, p. 282-283.

Ecoutons les témoignages de Jésus.

Respectons son union avec nous.

Ne détruisons pas le royaume de Dieu en nous et, sous l'influence de l'Eucharistie, ce royaume deviendra le royaume des cieux, p. 283-284.

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

L'EUCHARISTIE GAGE DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

« *Futuræ gloriæ nobis pignus datur.*

Dans l'Eucharistie nous recevons un gage de notre gloire future. »

(*Office du Saint-Sacrement.*)

MESSIEURS,

Toute la liturgie, tous les docteurs nous affirment que l'espérance chrétienne trouve dans l'Eucharistie le gage le plus précieux. Rien de plus certain. Le Christ, en effet, promet la vie éternelle à quiconque mangera sa chair et boira son sang, il s'unit intimement à lui et devient pour ainsi dire inséparable de son âme, il se donne déjà totalement

à lui et lui communique ainsi le germe de la gloire; autant de raisons d'espérer.

I

Le Christ a promis à tous les hommes qui respecteraient les lois de son Evangile la vie éternelle, et c'est sur ces promesses que nous fondons notre espoir d'arriver à la béatitude. Mais ces promesses sont générales, elles ne s'appliquent à chacun qu'autant qu'elles s'adressent à tous. En instituant l'Eucharistie, au contraire, Jésus s'adresse à chacun de nous en particulier et s'engage à nous assurer le ciel, si dignement nous mangeons sa chair et buvons son sang. Dans son discours aux habitants de Capharnaüm, il associe continuellement l'idée du mystère de nos autels à l'idée de la vie éternelle, il répète, je ne sais combien de fois : « *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.* Celui qui mange ce pain vivra éternellement. » Lors donc que vous vous approchez du banquet sacré, Jésus vous donne sa parole qu'il veut vous sauver. En répandant son sang sur le Calvaire il songe à toute l'humanité, en le répandant en vous par la communion il songe à vous, sa parole s'adresse à vous personnellement comme elle s'adressait personnellement au bon larron quand il lui disait : « *Amen dico tibi, hodie mecum eris in*

Paradiso. En vérité je te le dis à toi, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. »

Par conséquent, si la société chrétienne trouve dans les discours évangéliques un gage pour son espérance, vous trouvez vous, dans l'Eucharistie, un gage pour votre espérance individuelle, une promesse qui vous concerne et qui ne sera pas éludée; et cette promesse qui regarde le bonheur de votre âme regarde aussi la transfiguration de votre corps, puisque le Sauveur dans son discours annonce en même temps et qu'il ménage à l'esprit la parfaite félicité, et qu'il prépare au corps la résurrection et l'immortalité : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam et ego resuscitabo eum in novissimo die.* Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour, »

II

Le Christ ne se contente pas de promettre à ses convives de leur donner la vie éternelle : il s'unit à eux. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, dit-il, demeure en moi et moi en lui. » Et quelle union intime, celle qui nous incorpore à Jésus-Christ, nous lie à lui selon le corps et selon l'esprit, nous fait être de ses os et de sa chair! Quelle union permanente et indissoluble l'union comparée

par Jésus à celle qui l'attache à son Père. : « En vertu, dit-il, du lien qui m'enchaîne à mon Père, je vis par lui, et de même, celui qui me mange vivra par moi. » Si nous ne la brisons pas nous-mêmes, cette union nous rendra inséparables du Fils de Dieu, et nous rendant inséparables de lui, elle nous associera à toute sa destinée : elle nous entraînera avec lui au Calvaire pour y souffrir en sa compagnie, mais aussi au Thabor pour être enveloppés dans sa passagère transfiguration, à la mort et au sépulcre où il est descendu, mais aussi à la résurrection, à la gloire où il est remonté et dans le sein lumineux du Père où il est rentré. Où chercher pour notre espérance une garantie plus précieuse, une certitude plus inébranlable ? Ne sommes nous pas à l'abri de toute surprise, de toute déception, ne sommes-nous pas sauvés d'avance en restant unis à Celui qui ne peut pas se perdre ?

III

Nous sommes en effet sauvés d'avance et c'est Jésus-Christ qui nous l'affirme. Il ne dit pas : « Celui qui mange ma chair aura la vie éternelle » ; il dit : « Celui qui mange ma chair a la vie éternelle. » Le Sauveur dans l'Eucharistie ne s'unit pas seulement à nous, il se donne à nous, nous le recevons tout entier. Nous recevons d'une manière mystique son corps dans notre corps, son

sang dans notre sang, son esprit dans notre esprit, sa Divinité dans notre humanité. Mais la Divinité en nous, c'est en notre chair le germe d'immortalité que la corruption ne pourra point altérer, l'empreinte de vie que rien ne pourra effacer. La Divinité en nous, c'est le principe de la vision béatifique enraciné dans notre esprit, c'est déjà l'amour substantiel entrant en rapport avec notre cœur, c'est au dedans de nous le royaume de Dieu et la béatitude. Aujourd'hui ce royaume de Dieu est plongé dans le mystère, enveloppé dans l'écorce du sacrement comme le grain de froment est enseveli dans la terre, mais peu à peu la gloire qu'il contient éclatera comme les semences cachées dans les sillons, elle se fera sentir et nous rassasiera de ses ineffables joies. Dans l'Eucharistie notre espérance trouve donc la vie éternelle en toute sa réalité, bien que disparaissant derrière l'obscurité du mystère, elle reçoit le gage de la vie éternelle qui un jour se manifestera aux hommes avec son incomparable splendeur.

En ce moment, Messieurs, écoutez les témoignages que Jésus-Christ vous donne au fond de vos âmes ; puis, approchez-vous souvent du divin Banquet afin d'y entendre se renouveler ces promesses que vous y recevez, afin que ces promesses se gravant à jamais dans votre mémoire y entretiennent et y affermissent l'espérance. Respectez l'union que vous avez

contractée avec Jésus-Christ ce matin, appliquez-vous à en perpétuer l'intimité, et à mesure que vous avancerez dans la vie vous serez plus définitivement enchaînés au Sauveur, plus étroitement associés à sa personne et plus sûrs d'être associés à sa béatitude. Le royaume de Dieu est en vous, ne l'y détruisez pas de vos propres mains, au contraire défendez-le contre toutes les attaques du dedans et du dehors, protégez-le contre tous les germes de destruction; vous protégerez en même temps votre espérance, jusqu'au jour où cette espérance s'évanouissant pour faire place à un meilleur état de choses, vous serez éblouis par la gloire dont vous recevez en vous le principe, en recevant Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Saint Augustin. — *Cité de Dieu*, liv. XIII, ch. x ; liv. XIX, ch. v; liv. XXII, ch. xxx; *Enarr. in Psalm.* XLI, v. 9; *Enchiridion de Fide, Spe et Charitate*, n° 114, etc.

Saint Thomas. — II^{a} II^{æ}, q. xvii, art. 2; III *Sent.*, Dist. 26, q. ii, art. 3 ; *de Virtute*, q. iv, art. 1, etc.

Cajetan. — II^{a} II^{æ}, q. xvii, art. 2.

Banez. — *Ibid.*

Seraphin Capponi. — *Ibid.*

Jean de saint Thomas. — *Cursus Theologicus*, *De Spe*, Disp. iv, art. 2.

Contenson. — *Theologia Mentis et Cordis*, lib. VII, Dissert. III. c. i.

Salmanticenses. — *Cursus theologicus. De Spe*, Disp. i, Dub. I-II.

Gonet. — *Clypeus Thomisticus. De Virtute Spei*, art. 1-3.

Cuniliati. — *Theologia. De Spe theologica*, § I.

Serra. — *Summa Commentariorum in* II^{am} II^{æ}, P. Th., q. xvii, art. 2, Dub.

Gotti. — *Theologia scholastico-dogmatica*, XI. *De Spe theologica*, q. i, Dub. II.

Billuart. — *Summa S^ti Thomæ. De Spe*, q. unic., art. 2.

Renard. — Dictionnaire de la Bible. *Espérance.*

Harent — Dictionnaire de théologie catholique. *Espérance.*

Mgr d'Hulst. — *Conférences de Notre-Dame*, 1892. 5^e conférence. *L'espérance chrétienne.*

Mgr Gay. — *De la vie et des vertus chrétiennes.*

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Saint Augustin. — *Cité de Dieu*, liv. XIII, ch. x ; *Enarr. in Psalm.*, XLI, 8-11; *in Psalm.*, LXXV, 8 ; *in Psalm.*, CXLV, 9 ; *Sermo III*; *Enchiridion de Fide, Spe et Charitate*, n° 30, etc.

Saint Thomas. — I^a II^æ, q. xxiii ; II^a II^æ, q. xvii ; III *Sent.*, Dist. 26, q. ii, art. 3; *de Virtute*, q. iv, art. 1-4, etc.

Cajetan. — I^a II^æ, q. xvii.

Banez. — *Ibid.*

Jean de Saint-Thomas. — *Loc. cit.*, Disp. iv, art. 1.

Salmanticenses. — *Loc. cit.*, Disp. i, Dub. III.

Serra. — II^a II^æ, q. xvii, art. 2. Dub.

Contenson. — *Theologia Mentis et Cordis*, lib. VIII, Diss. III, c. i. Spec. I.

Gonet. — *De Virtute Spei*, art. 2.

Gotti. — *Loc. cit.*, q. i, Dub. II, § II.

Billuart. — *De Spe*, art. 2, § II.

Cuniliati. — *Loc. cit.*

Mazzella. — *De Virtutibus infusis*, p. 45.

Billot. — *De Virtutibus infusis*, p. 353.

Harent. — Dictionnaire de théologie catholique. *Espérance.*

Mgr d'Hulst. — *Loc. cit.*

Mgr Gay. — *De la vie et des vertus chrétiennes.*

TROISIÈME CONFÉRENCE

Saint Augustin. — *Enarr. in Psalm.* CIII, 17.

Saint Thomas. — II^{a} II^{æ}, q. xvii, art. 1 ; III *Sent.*, Dist. 27, q. ii, art. 1 ; *De Virtute*, q. iv, art. 1 ; *Contrà Gentes*, III, 153.

Cajetan. — II^{a} II^{æ}, art. 1.

Banez. — *Ibid.*

Serra. — *Ibid.*

Contenson. — *Loc. cit.*, ch. i.

Gonet. — *Loc. cit.*, art. 1.

Gotti. — *Loc. cit.*, q. i, Dub. I.

Cuniliati. — *Loc. cit.*

Jean de Saint-Thomas. — *Loc. cit.*, art. 3.

Billvart. — *Loc. cit.*, art. 1.

Salmanticenses. — *Loc. cit.*, Disp. ii.

Harent. — Dictionnaire de théologie catholique. *Espérance.*

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Saint Augustin. — *De Genesi ad litteram*, liv. VIII, ch. II ; *De Doctrina Christiana*, liv. I, 22; *Sermo*, CXLII, ch. III ; *in Psalm.*, CXXXVII, n° 2.

Albert le Grand. — *Paradisus animæ*. ch. I.

Saint Thomas. — I^{a} II^{æ}, q. XXVII, art. 1 ; II^{a} II^{æ}, q. XVII, art. 8; q. XXIII, art. 6, ad 3^{um}; q. XXVI, art. 13, ad 3^{um}; IV *Sent.*, Dist. 35, q. I, art. 4, sol. 2; Dist. 29, q. I, art. 3, ad 2^{um}.

Cajetan. — II^{a} II^{æ}, q. XVII, art. 5.

Gonet. — *De Virtute Spei*, art. 2, § II.

Salmanticenses. — *Loc. cit.* Disp. 2.

Billuart. — *Loc. cit.*, art. 2, obj. I.

Saint François de Sales. — *Traité de l'amour de Dieu*, liv. II, ch. XV-XVII.

Bossuet. — *Instruction sur les états d'oraison; Tradition des Nouveaux mystiques; Sommaire de la doctrine du livre qui a pour titre :* Explication des Maximes des Saints, etc.

Fénelon. — *Explication des Maximes des Saints sur la vie intérieure; Lettres de Mgr l'Archevêque de Cambrai un de à ses amis ; Instruction pasto-*

rale de l'Archevêque de Cambrai sur le livre intitulé : Explication des Maximes des Saints.

MASSOULIÉ. — *Traité de l'amour de Dieu ; Traité de la véritable oraison.*

HARENT. — Dictionnaire de théologie catholique. *Espérance.*

MGR D'HULST. — *Loc. cit.*

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Saint Thomas. — I^{a} II^{æ}, q. XL, art. 4, ad 3^{um}; II^{a} II^{æ}, q. XX ; III *Sent.*, Dist. 26, q. I, III, 5^{um} ; *De Malo*, q. XV, art. 4, ad 3^{um}.

Cajetan. — II^{a} II^{æ}, q. XX.

Bañez. — *Ibid.*

Sylvius. — *Ibid.*

Billuart. — *De Spe*, art. 5.

Jean de Saint-Thomas. — *Cursus theol. De Spe*, Disp. 13.

Salmanticenses. — *Cursus theologicus*. Tract. XVIII. *De Spe*, q. XX. Disp. V. — *Cursus theol. moralis*. Tract. XXI, ch. VI.

Mayol. — *Præambula ad decalogum*, *De Spe*, art. 2.

Gotti. — *Theol. Dogmatica Scholastica. De Spe*, q. II. Dub. IV, § IV.

Suarez. — *De Fide*. Disp. XVI, Sect. II, n° 3. — *De Spe*. Disp. , q. II.

Philippe de la Sainte-Trinité. — *Summa theologiæ mysticæ*. t. I, p. 455.

Antoine du Saint-Esprit. — *Directorium mysticum*. Tract. II. Disp. VIII, Sect. I, n° 313.

Meynard. — *Traité de la Vie intérieure*, t. I, n° 85 ; t. II, n^os 168-172.

Dublanchy — Dictionnaire de théologie catholique. *Désespoir.*

Sénault. — *Usage des passions. Troisième traité. De l'Espérance et du désespoir.*

Schram. — *Theologia mystica*, t. I.

Lehmkuhl. — *Theol. moralis*, t. I, n° 310 et seq.

Valgornera. — *Mystica theol. divi Thomæ*, q. II, disp. VII, art. 9.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Saint Thomas. — II^{a} II^{æ}, q. xxi ; q. lxx, art. 3 ; q. cxxx ; q. cxxxiii, art. 1 ; II *Sent.*, disp. 22, q. 1, III, 5^{um}.

Albert le Grand. — *In Marcum*, III, 29.

Cajetan. — II^{a} II^{æ}, *Loc. cit.*

Banez. — *Ibid.*

Salmanticences. — *Cursus theolog. De Spe*, q. xxi. Disp. vi.

Billuart. — *De Spe*, art. 5.

Jean de Saint-Thomas. — *De Spe.* Disp. xiii, *in fine.*

Mayol. — *De Spe*, art. 3.

Noel Alexandre. — *Theol. Dogmatica et moralis.* Lib. III. Sect. II. *De Spe.*

II

NOTES EXPLICATIVES

SUR

LES CONFÉRENCES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 16.

Au sujet de l'espérance les théologiens se demandent si elle porte directement sur Dieu même ou sur la possession de Dieu, sur la béatitude *objective* ou sur la béatitude *formelle*. — Les uns soutiennent qu'elle porte immédiatement sur l'acte de vision et médiatement sur Dieu, objet de la vision. On leur répond que s'il en était ainsi, l'espérance ne serait pas une vertu théologale, car essentiellement, toute vertu théologale regarde immédiatement Dieu Aussi généralement, on dit que l espérance porte immédiatement sur Dieu comme sur son objet, et sur la vision comme sur une condition sans laquelle elle n'atteint pas son objet. *Respondemus beatitudinem æternam dici et de beatitudine objectivâ, quæ est Deus terminans visionem; et de beatitudine formali, quæ est visio Dei in seipso. Utraque vero pertinet ad objectum spei theologicæ, sed aliter et aliter; objectiva per modum objecti, formalis autem per modum conditionis. Et in hoc sensu, resolvit D. Th. objectum spei esse æternam beatitudinem, ut liquet ex ejus discursu et præcipue ex illis verbis : « Non minus aliquid ab eo sperandum est quam sit ipse cum non sit minor ejus bonitas per quam bona creaturæ communicat, quam ejus essentia », quæ nequeunt visioni Dei aptari.* Salmanticenses. *De spe theol.* Disp. I Dub I. 4.

Il est bien vrai que l'intelligence entre en rapport, avec Dieu par l'intermédiaire d'un acte, la vision. Mais la vision, c'est l'intelligence en exercice et en relation directe avec l'objet vu. Cajetan (IIª IIæ, q. xvii, art. 5.) explique fort longuement et fort clairement tout ce mécanisme, et il établit solidement que Dieu est l'objet immédiat de l'espérance.

NOTE 2, p. 18.

En réalité, autant qu'on peut saisir sa fuyante pensée, autant surtout qu'on peut concilier ses affirmations contradictoires, Renan n'admet pas d'immortalité personnelle. Il n'admet que l'immortalité des œuvres. « Nous affirmons, dit-il, que celui qui aura choisi le bien aura été le vrai sage. Celui là sera immortel ; car ses œuvres vivront dans le triomphe définitif de la justice, résumé de l'œuvre divine qui s'accomplit par l'humanité. L'humanité fait du divin, comme l'araignée tisse sa toile ; la marche du monde est enveloppée de ténèbres, mais il va vers Dieu. Tandis que l'homme méchant, sot ou frivole mourrra tout entier, en ce sens qu'il ne laissera rien dans ce résultat général du travail de son espèce, l'homme voué aux bonnes et belles choses participera à l'immortalité de ce qu'il a aimé etc. » (*Le livre de Job.* XC, CXI.) Cette doctrine coupe court à toute espérance pour l'individu qui disparaît totalement, et elle ne reconnaît de survivance qu'à ses œuvres qui entreront dans la circulation universelle. Cette philosophie est d'une grande faiblesse et d'une grande pauvreté. Elle pèche contre la raison autant que contre la foi.

NOTE 3, *p.* 19.

L'espérance est en soi individuelle et porte sur le bien individuel : c'est pourquoi, à chaque instant, les auteurs affirment qu'elle est égoïste par nature et que celui qui espère cherche son avantage : « *Spes*, dit saint Thomas, *potest esse alicujus dupliciter uno modo absoluté, et sic est solius boni ardui ad se pertinentis.* » (II^a II^{ae}, q. XVII, art. 3). Mais le christianisme intégral suppose la charité, c'est-à-dire l'union forte et intime des membres de la société surnaturelle. L'espérance est infirme, imparfaite si elle n'est pas sous l'empire de cette vertu royale qui commande tout dans l'ordre évangélique : la charité. La charité établissant l'unité entre les chrétiens, chacun veut, désire et espère pour ses frères la même béatitude que pour lui-même. (Cf. s. Th., *loc. cit.*).

NOTE 4, p. 21.

Saint Thomas enseigne que le monde matériel ne périra pas, mais qu'il subira une merveilleuse transformation. Le Docteur Angélique traite cette question dans le supplément de la *Somme théologique*, q. XCI. Le monde sera renouvelé et passera de l'état présent à un état de parfaite incorruptibilité, de parfait repos, de parfaite clarté; à sa manière et selon sa nature, chaque élément partagera la gloire du corps ressuscité de l'homme.

Il est curieux de rapprocher ces théories théologiques de celles que défendent aujourd'hui certains savants. Gustave Lebon, par exemple, parle de la *dématérialisation de la matière*, ce qui est à coup sûr une manière de dire. Il parle aussi de la transformation de la matière en énergie, en électricité, de la dématérialisation de la matière sous l'action de la lumière, de la visibilité à travers les corps opaques, etc. Tout cela prouve, quoi qu'il en soit de la réalité, que la transfiguration du monde, telle que, dans ses grandes lignes, la comprend saint Thomas, ne répugne pas à la raison. Elle lui répugne d'autant moins que ce saint docteur suppose une intervention surnaturelle de Dieu opérant dans la nature un changement qui lui donnera une force nouvelle On remarquera encore que saint Thomas donne dans sa doctrine un rôle particulier à la lumière et au feu, bien qu'il finisse un de ses articles par cette phrase modeste : « *Quantitas autem, sicut et modus meliorationis illi soli cognita est, qui erit meliorationis auctor.* » (*Loc. cit.*, art. 3) Les auteurs dont je parle disent quelque chose d'analogue quand ils assignent une influence particulière à la lumière et à la chaleur. (Cf. Gustave Lebon, *L'Evolution des forces*).

NOTE 5, p. 34.

Saint Thomas concède que nous avons le droit d'espérer les biens temporels, puisque nous avons le droit de les demander, conformément à ce que nous a enseigné

Notre-Seigneur dans l'Oraison dominicale. L'espérance regarde la béatitude éternelle comme son objet principal; quant au reste, elle s'y arrête dans la mesure où ce reste se rapporte à cette fin. « *Spes principaliter quidem respicit beatitudinem æternam. Alia vero quæ petuntur a Deo, respicit secundario in ordine ad beatitudinem æternam.* » (IIª IIæ, q. XVII, art. 2, *ad* 2um).

En réalité l'espérance doit suivre tout l'ordre de la Providence comme l'enseigne encore saint Thomas, dans ses commentaires sur les psaumes XX et L Mais la Providence embrasse tout dans ses desseins et fait tout converger vers le même but. « La parfaite prudence, dit Bossuet, ne se doit proposer qu'une même fin, d'autant que son objet est de mettre l'ordre partout; et l'ordre ne se trouve que dans la disposition des moyens et dans leur liaison avec la fin.

.. L'imparfait se doit rapporter au parfait, la nature à la grâce, la grâce à la gloire... Si nous allons encore plus avant dans le dessein de Dieu, nous trouverons quatre communications de sa nature. La première dans la création, la seconde se fait par la grâce, la troisième de sa gloire, la quatrième de sa personne. Et si le moins parfait est pour le plus excellent, donc la création regardait la justification, et la justification était pour la communication de la gloire, et la communication de la gloire pour la personnelle. » (*Félicité des saints. Méditation.*) Il s'en suit donc que l'ordre naturel, avec les biens qu'il comporte, ayant un rapport avec l'ordre surnaturel, il nous est permis de nous y attacher et d'espérer les avantages qu'il nous assure. (Cf. Mgr Gay. *Les vertus chrétiennes : L'espérance*).

DEUXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 45.

Saint Thomas (IIª IIæ, q. XVII, art. 1, *ad* 2um) détermine la part de l'homme et de ses mérites dans la conquête

de la béatitude. C'est par l'effet de la grâce que l'homme devient capable d'espérer, c'est par l'effet de la grâce qu'il peut mériter la béatitude. De sorte que la béatitude est la récompense de nos actes et de nos mérites, mais nos actes et nos mérites n'ont de vertu que par la grâce qui en est le principe et à laquelle nous ne faisons que coopérer librement. (Cf. CAJETAN. IIª IIæ, q. XVII, art. 1, *ad* 2um.

NOTE 2, *p.* 46.

De même que dans l'objet de l'espérance nous avons distingué ce qu'il y a de principal et ce qu'il y a de secondaire, ce qui est absolu et ce qui est relatif, de même dans ses appuis nous distinguons l'appui principal : Dieu, et les appuis secondaires qui ne sont que des instruments aux mains de Dieu. Saint Thomas, avec sa sobriété et sa clarté habituelles, détermine le rôle des créatures dans l'exercice de l'espérance. Il dit : *Sicut ergo non licet sperare aliquod bonum præter beatitudinem sicut ultimum finem, sed solum sicut id quod est ad finem beatitudinis ordinatum : ità etiam non licet sperare de aliquo homine, aut de aliqua creatura, sicut de primà causà movente in beatitudinem. Licet autem sperare de aliquo homine, vel de aliqua creatura. sicut de agente secundario et instrumentali, per quod aliquis adjuvatur ad quæcumque bona consequenda in beatitudinem ordinata* ». (IIª IIæ, q. XVII, art. 4).

Il y a donc une harmonie parfaite entre les biens secondaires que nous espérons et les agents créés qui nous prêtent leur concours dans l'œuvre de notre salut.

NOTE 3, *p.* 48.

Les théologiens s'accordent pour affirmer que l'objet de l'espérance doit réunir quatre éléments : un bien, d'acquisition difficile, futur, possible. En portant sur un bien, l'espérance se distingue de la crainte ; en portant sur un bien d'acquisition difficile, elle diffère du

désir; en portant sur un bien futur, elle se distingue de la joie et en portant sur un bien possible, elle se distingue du désespoir. Mais les auteurs se divisent lorsqu'il faut déterminer ce qu'il y a de formel dans l'objet de l'espérance. Les uns veulent que l'objet formel soit le bien, d'autres le bien *ardu*, d'autres le bien possible. Nous n'entrerons pas dans cette discussion qu'on trouvera dans tous les grands théologiens et que dernièrement le P. Harent a renouvelée très longuement. (Dictionnaire de théologie catholique, *Espérance*). Mais de l'opinion qu'on adopte sur cette première question dépend la solution d'un autre problème : quel est l'appui le plus fondamental de l'espérance? Si, par exemple, l'objet formel de cette vertu est le bien, l'appui de l'espérance est la bonté divine. Si c'est le bien *ardu*, c'est la toute-puissance divine. Jean de Saint-Thomas, après avoir exposé les principaux systèmes qui sont ceux de Suarez, de Durand, de Vasquez, s'arrête à cette conclusion qui nous paraît exprimer l'idée de saint Thomas : *Formalis ratio spei theologica est omnipotentia auxilians, seu divinum auxilium non absolute, et ut exequens effectus ad quos concurrit auxilium, sed quatenus constituit ipsum bonum divinum, seu beatitudinem in ratione boni ardui assequibilis.* » (*De spe.* Disp. IV. art. I., XVI.)

Plus loin, Jean de Saint-Thomas explique magnifiquement sa pensée. Il dit que le bien divin, en raison de son excellence, devient un agent incomparable, capable de nous conduire à la béatitude, de résister à tous les obstacles et de vaincre toutes les difficultés. Si l'on veut étudier à fond cette question, il faut savoir ce que saint Thomas dit de *l'irascible* dont l'espérance est une perfection, en se rappelant toutefois que dans la volonté l'irascible et le concupiscible ne se rencontrent pas distinctement, mais implicitement, *eminenter*. Cf. JEAN DE SAINT-THOMAS, *loc. cit.*, XVII-XVIII).

NOTE 4, p. 49.

Sur la possibilité de parvenir à la béatitude, envisagée du côté de Dieu, on ne saurait trop méditer cette

pensée de saint Thomas, à savoir que les êtres inférieurs ont besoin, pour arriver à leur fin, de l'appui des êtres supérieurs, auxquels ils sont subordonnés. Du côté de l'homme, la possibilité de cette béatitude ne répugne pas, nous l'avons montré dans nos conférences sur la *Béatitude*. La gloire surnaturelle, au contraire, s'harmonise très bien avec la nature intellectuelle.

NOTE 5, *p.* 52.

Bossuet parle dans son royal langage de la volonté qu'a Dieu de sauver ses élus. « Il (Dieu) s'est contenté de dire un mot pour créer le ciel et la terre. Nous ne voyons pas là une émotion véhémente. Mais pour ce qui regarde la gloire de ses élus, vous diriez qu'il s'y applique de toutes ses forces; au moins y a-t-il employé le plus grand de tous les miracles, l'Incarnation de son Fils. Ne s'est-il pas lié et comme « collé d'affection avec son peuple? » *Conglutinatus est Dominus patribus nostris.* Tantôt il se compare à une aigle qui excite ses petits à voler, tantôt à une poule qui ramasse ses petits poussins sous ses ailes. Il condescend à toutes leurs faiblesses : son amour le porte à l'excès, et lui fait faire des actions qui paraissent extravagantes. Ecoutez-le comme il crie au milieu du temple : *Si quis sitit veniat ad me et bibat.* Il n'en faut pas douter, il y a ici une inclination véhémente Jamais Dieu n'a rien voulu avec tant de passion : or, vouloir à Dieu, c'est faire. Donc, ce qu'il fera pour ses élus sera si grand que tout l'univers ne paraîtra rien à côté de cet ouvrage. Sa passion est si grande qu'elle passe à tous ses amis et fait remuer à ses ennemis tous leurs artifices pour s'opposer à l'exécution de ce grand dessein. C'est le propre des grands desseins de s'étendre à beaucoup de personnes. Et nous ne jugeons jamais un dessein si grand que lorsque nous voyons que tous les amis y prennent part et que tous les ennemis s'en remuent. Comme ils ne s'excitent qu'à cause de nous et que nous donnons le branle à leurs mouvements, il faut que notre émotion soit bien grande pour porter ses coups si loin » *Félicité des saints. Méditation.*

NOTE 6, *p.* 57.

On lira toujours avec profit ce que le même Bossuet a écrit des promesses et de la fidélité de Dieu. Il interprète, dans le panégyrique de sainte Thérèse, cette belle parole de saint Augustin. (Cité de Dieu, XVII, 8) « Toutes les choses que Dieu a promises selon l'ordre de ses conseils sont déjà en quelque sorte accomplies, parce qu'elles sont assurées. » Dans son sermon sur la « soumission due à la parole de Dieu », il commente encore ce mot de saint Thomas : *Qui promittit, in quantum se obligat ad dandum, jam quodammodo dat.* IIª IIæ, q. LXXXVIII, art. 5, ad. 2um). « Il veut dire que celui qui nous a promis, encore qu'il ne nous mette pas par cette promesse en une possession actuelle, néanmoins, il s'est en quelque sorte dessaisi lui-même, en s'ôtant la liberté d'en disposer d'une autre manière. » L'évêque de Meaux trouve les mêmes accents pour peindre la fidélité de Dieu. « Si le temps vous semble trop long, regardez la fidélité de ses promesses, *sicut locutus est.* Ce qu'il a dit à Abraham sera accompli deux mille ans après : il a envoyé son Messie, il achèvera le reste successivement; et enfin nous verrons un jour l'éternelle félicité qu'il nous a promise. » (Sermon pour la Visitation de la Sainte Vierge).

NOTE 7, *p.* 59.

C'est encore Bossuet que nous citerons pour achever ce que nous avons dit sur l'accomplissement partiel des promesses. « Il connaît notre dureté et notre cœur incrédule : il sait que la vie future ne nous touche pas : elle nous paraît éloignée; et, cependant, nos esprits grossiers, amusés ou emportés par les biens présents, ne connaissent pas les délices de ce bienheureux avenir. Que fera ce divin Sauveur? Ecoutez un conseil de sa miséricorde. « En vérité, en vérité, je vous le dis, il y en aura parmi vous, dit-il, qui ne goûteront point la mort, qu'ils n'aient vu le Fils de Dieu dans sa gloire et dans son royaume,.. Je veux aider vos sens, je veux

soulager votre infirmité; si cette félicité, que je vous promets, vous semble trop éloignée pour vous attirer, je veux vous la rendre présente : je la ferai voir à quelques-uns d'entre vous, qui pourront en rendre témoignage aux autres. » Peu de jours après avoir dit ces mots, il mène au Thabor trois de ses disciples; et comme il était en prière (car, mes Frères, c'est dans l'oraison que la gloire de Dieu éclate sur nous), comme donc il était en prière, cette lumière infinie qui était cachée sous l'infirmité de sa chair, perçant tout à coup ce nuage épais avec une force incomparable, « sa force éclata comme le soleil, et une blancheur admirable se répandit sur ses vêtements ». (Soumission due à la parole de Dieu.)

TROISIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 69.

Quand on veut comprendre la plus grande des philosophies humaines, celle d'Aristote, la plus grande des théologies chrétiennes, celle de saint Thomas, il faut regarder et réfléchir. Quand on regarde et quand on réfléchit, on s'aperçoit que le moindre mouvement de l'être ou de la vie ébranle une foule de nerfs, de muscles, d'énergies de toutes sortes. Les ennemis de la scolastique n'ont pas envisagé ce phénomène évident pour tous, quand ils l'ont accusée avec tant de légèreté de multiplier les puissances, les facultés, les vertus.

NOTE 2, *p.* 72.

Les théologiens se sont demandé si l'homme pouvait, grâce à une espérance *acquise*, prétendre à un bonheur *surnaturel*. *Utrum circa bonum supernaturale possit versari spes ex motivo naturali, quæ tamen sit honesta et bona*. Torres, d'après Jean de Saint-Thomas, (*De spe*, q.

XVII, art. 4) l'a prétendu.. Mais la généralité des théologiens condamne cette opinion, qui introduirait dans l'organisme surnaturel une quatrième vertu théologale. Jean de Saint Thomas réfute cette erreur et en même temps explique en quel sens Bañez et Medina ont parlé d'une espérance acquise. On verra dans cette dissertation quel souci ces grands théologiens avaient de ne pas donner à nos efforts naturels une portée et un objet surnaturels.

NOTE 3, p. 74.

Saint Thomas enseigne que l'espérance est une perfection de la volonté.

Dans son commentaire (sur l'art. 1 de la q. XVIII, IIª IIæ) CAJETAN fait observer que aimer et espérer sont des actes qui ne diffèrent qu'accidentellement. « *Diligere enim significat velle bonum alicui : sperare autem velle bonum arduum possibile sibi. Apparet siquidem in his definitionibus, quod eadem est substantialis ratio actus, scilicet velle, diversæ autem ejus conditiones videntur, secundum quod diversimode ad bonum tendunt.* » On voit par ces mots comment d'un côté l'espérance appartient à la volonté, comment de l'autre il est juste de parler de l'espérance comme d'un amour.

Saint Thomas fait aussi remarquer que les mouvements propres à l'appétit sensitif sont accompagnés de passion, que les mouvements propres à la volonté en sont exempts.

Il ajoute que l'objet de l'irascible (puisssance sensitive) est le bien sensible d'acquisition difficile), *arduum sensibile*, que l'objet de l'espérance théologale est le bien intelligible d'acquisition difficile, ou plutôt le bien qui dépasse en soi toute intelligence créée, *arduum intelligibile vel potius supra intellectum existens.* (ad 1^um^.

Il dit enfin ad 3^um^ que l'acte de charité et l'acte d'espérance étant distincts exigent dans la volonté des vertus distinctes, mais que le mouvement d'espérance et de charité étant subordonnés entre eux peuvent émaner de la même puissance, *sicut et intellectus potest simul multa intelligere ad invicem ordinata.* (ad 2^um^ et 3^um^).

Dans la même question XVIII, art. 2, saint Thomas se demande si l'espérance demeure dans les bienheureux. Il répond négativement, parce que l'on n'espère plus ce que l'on possède.

Ad 1^um^. Les bienheureux n'espèrent pas la continuation de leur bonheur, car ils partagent en quelque manière l'éternité de Dieu qui est en dehors et au-dessus du temps, *efficiuntur quodammodo participes æternitatis divinæ, quæ excedit omne tempus*, etc.

Ad 2^um^. Ils n'ont plus besoin de l'espérance pour attendre le bonheur des autres, car ils espèrent, en vertu de la charité *ex amore charitatis*.

Ad 3^um^. Ils n'espèrent plus la gloire de leur corps comme nous le faisons ici-bas, car cette gloire est facilement abordable pour l'âme glorifiée, *non habet rationem ardui respectu habentis gloriam animæ*.

Dans l'article 3, le saint docteur refuse l'espérance aux damnés parce que les damnés savent qu'ils ne peuvent plus échapper à leur malheur, ni parvenir à la béatitude, *ad conditionem miseriæ damnatorum pertinet, ut ipsi sciant quod nullo modo possunt damnationem evadere, et ad beatitudinem pervenire*.

Pour compléter cette question, il faut consulter III^a^ P. q. VII, art. 4. où saint Thomas conclut que le Christ n'eut pas la *vertu* d'espérance, bien qu'il eût une certaine espérance portant sur les biens qu'il ne possédait pas encore, *virtutem spei non habuit, habuit tamen spem respectu aliquorum quæ nondum erat adepta*. » (Cf. CAJETAN, *Ibid. Num spei in Christo fuerit habitus et qualis?*)

NOTE 4, p. 83.

Tous les théologiens ont traité de la certitude de l'espérance, nous ne répéterons pas ce qu'ils en ont dit.

Le Concile de Trente a résumé ce qu'il faut croire à ce sujet : « On ne doit pas dire que les péchés sont pardonnés à quiconque vante sa confiance et la certitude de la rémission de ses péchés et se repose uniquement là-dessus... Cette confiance est vaine et bien loin de la piété.

Il ne faut pas dire non plus que les vrais justes

doivent se persuader sans le moindre doute qu'ils sont justifiés... comme si en dehors de cette persuasion on doutait des promesses de Dieu et de l'efficacité de la mort et de la résurrection du Christ. Car, si l'on ne peut sans impiété douter de la miséricorde de Dieu, du mérite du Christ, et de l'efficacité des sacrements, on peut toujours quand on se regarde soi-même et sa propre faiblesse et son peu de disposition, craindre et redouter de n'être pas en état de grâce, personne ne pouvant savoir, d'une certitude infaillible de foi, qu'il est en état de grâce. » (Cf. HARENT. Dictionnaire de théologie catholique. *Espérance*, p. 616 et seq.).

Mgr d'Hulst. (Conférences, 1892 L'espérance en Dieu) dit très justement: « Elle est donc trois fois assurée du côté de Dieu, cette bienheureuse espérance. Que lui manque-t-il, sinon d'être pareillement assurée du nôtre? L'œuvre de notre bonheur se poursuit en commun entre Dieu et nous. Il nous appartient d'y mettre le dernier sceau et de la conduire jusqu'à son terme. C'est à quoi nous exhorte l'apôtre saint Pierre quand il nous dit : « Efforcez-vous de rendre votre élection et votre vocation certaines par vos bonnes œuvres.. » Dans ce concert de deux volontés Dieu a fait sa part ; faisons la nôtre, et rien ne saurait plus ébranler la certitude de notre espoir. »

NOTE 5, *p.* 85.

Les études de M. Mâle sur *L'art religieux au* XIII^e^ *siècle en France*, sur *L'art religieux de la fin du moyen âge en France* sont pleines d'enseignements précieux. On y voit l'influence que les théologiens comme Vincent de Beauvais exercent sur l'inspiration des artistes. On y voit les différents symboles sous lesquels on représente l'espérance. Tantôt cette vertu apparaît avec une ancre, tantôt avec une corne d'abondance, tantôt avec le bâton du voyageur, tantôt avec une branche fleurie, etc. Ce que l'auteur de l'admirable ouvrage que nous citons n'a pas assez compris, c'est que ces artistes n'ont mis en relief dans leurs sculptures ou dans leurs peintures qu'un attribut de la seconde vertu théologale.

NOTE 6, *p.* 87.

Pour comprendre que l'espérance est laborieuse, il suffit de se rappeler qu'elle est une vertu, c'est-à-dire une puissance active. Pour comprendre qu'elle est une puissance militante, il suffit de se rappeler qu'elle appartient à ce qu'il y a de combatif dans la volonté et de lui appliquer ce que saint Thomas dans la Somme (I[a] *Pars*) enseigne de l'Irascible.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 99.

Il y a, en apparence, une grande différence entre le quiétisme de Molinos et celui de Fénelon. En réalité, l'un et l'autre ruinent la vertu d'espérance et l'éliminent de la vie chrétienne des âmes parfaites.

Molinos fut condamné par Innocent XI, qui proscrivit, en 1687, les deux propositions suivantes : « L'âme ne doit penser ni à la récompense, ni à la punition, ni au paradis, ni à l'enfer, ni à la mort, ni à l'éternité.

« Celui qui a donné à Dieu son libre arbitre ne doit avoir souci de rien, ni de l'enfer, ni du paradis : il ne doit pas désirer sa propre perfection, ni les vertus, ni sa propre sainteté, ni son propre salut, dont il doit purifier l'espérance. »

Fénelon essaya sans y réussir de mitiger les doctrines condamnées. Poursuivi par Bossuet et par d'autres théologiens, il adopta successivement quatre systèmes qui ne suffisaient ni à sauver la saine philosophie, ni à sauver la foi :

Premier système. — « Ne peut-on pas supposer qu'il y a deux espérances comme deux amours, et que l'espérance intéressée répondant à l'amour de concupiscence, l'espérance désintéressée répond à l'amour d'amitié ? » Non, car l'amour intéressé est essentiel à l'espérance, l'amour désintéressé se confond avec la charité.

Deuxième système. — L'espérance théologale est en soi intéressée, mais comme elle est *renfermée éminemment* dans l'acte de charité, celui-ci peut satisfaire, chez les parfaits, non seulement au précepte de la charité, mais encore au précepte de l'espérance. — Alors à quoi sert l'espérance chez les parfaits? Que deviennent les préceptes qui ordonnent à tous d'exercer les actes de vertus distinctes : l'espérance et la charité?

Troisième système. — La charité chez les âmes les plus parfaites commande l'acte d'espérance et par là même le rend désintéressé d'intéressé qu'il était en soi. — Comment l'acte d'espérance, intéressé en soi, peut-il perdre ce caractère essentiel par le fait qu'il est dominé par l'acte de charité? A quoi sert l'espérance?

Quatrième système — L'espérance intéressée du vulgaire se compose de naturel et de surnaturel. Le naturel c'est la tendance à l'intérêt propre; si on purifie l'espérance de cet élément étranger on arrive à l'espérance absolument surnaturelle et absolument désintéressée. — Mais au fond du quatrième système on trouve toujours la même erreur, c'est-à-dire l'idée d'une espérance qui ne s'occupe plus du bien propre, qui n'est plus la vertu commandée par le christianisme.

En réalité, Fénelon supprime la vertu d'espérance, et sa pensée, quelles que soient les formes sous lesquelles elle se dissimule, reste substantiellement la même.

Nous empruntons au dictionnaire de la théologie catholique, *Espérance*, ces quelques notes rapides que le P. Harent explique avec beaucoup de clarté.

Vingt-trois propositions de Fénelon furent condamnées par Innocent XII en 1699. Elles étaient extraites de l'*Explication des Maximes des saints sur la vie intérieure.*

Voici celles qui se rapportent plus directement à notre sujet :

1re *Prop.* — Il y a un état habituel d'amour de Dieu, qui est une charité pure et sans mélange de l'intérêt propre. Ni la crainte des châtiments, ni le désir des récompenses n'ont plus de part à cet amour.

2e *Prop.* — Dans l'état de vie contemplative, on perd tout motif intéressé de crainte et d'espérance...

4e *Prop.* — Dans l'état de la sainte indifférence l'âme n'a pas de désirs volontaires et délibérés pour son inté-

rêt, excepté dans les occasions où elle ne coopère pas fidèlement à toute sa grâce.

6e *Prop.* — En cet état, on ne veut plus le salut comme salut propre, comme délivrance éternelle, comme récompense de nos mérites, comme le plus grand de tous nos intérêts, mais on le veut d'une volonté pleine, comme la gloire et le bon plaisir de Dieu, comme une chose qu'il veut, et qu'il veut que nous voulions pour lui.

11e *Prop.* — En cet état (d'épreuve une âme perd toute espérance pour son propre intérêt; mais elle ne perd jamais, dans la partie supérieure, l'espérance parfaite qui est le désir désintéressé des promesses.

23e *Prop.* — Le pur amour fait lui seul toute la vie intérieure, et devient alors l'unique principe et l'unique motif de tous les actes délibérés et méritoires.

NOTE 2, *p.* 110.

« Il y a bien de la différence, dit saint François de Sales, entre cette parole : J'aime Dieu pour le bien que j'en attends, et celle-ci : Je n'aime Dieu que pour le bien que j'en attends. » *Traité de l'amour de Dieu*, liv. II, ch. XVII. La première est correcte et la seconde serait « sacrilège ». D'autre part, si Fénelon a été condamné, c'est parce qu'il admettait l'amour pur comme *état*, ce qui exclut de l'économie chrétienne *la vertu* d'espérance. L'Eglise n'a pas condamné l'amour pur comme *acte*. Massoulié fut un des adversaires de Fénelon et il fit un travail qui prépara la condamnation de l'archevêque de Cambrai. Cependant ce grand théologien a écrit : « Les actes ont bien moins d'étendue que les habitudes, et ils peuvent se porter à un objet particulier (auquel on ne pourrait se porter habituellement). Ainsi il arrive quelquefois qu'une âme, ou dans son oraison ou dans un transport d amour, ne regardant et n'aimant que la bonté de Dieu en elle-même, ne songe en ce moment, ni à son intérêt, ni à sa béatitude, ni à la possession du souverain bien comme possession propre et qui doit la rendre heureuse. » (*Traité de l'amour de Dieu*, 2e partie, ch. XIII.) De son côté, Benoit XIV dit : « Attendu que

le point litigieux entre l'archevêque de Cambrai et l'évêque de Meaux ne concerne pas l'*acte d'amour*, mais *l'état habituel d'amour...* » (*De beatificatione et canonizatione*, liv. II, ch. XXXI, n° 10). Cf. HARENT, *loc. cit.* p. 663.

Avouons d'ailleurs que les docteurs et les mystiques n'ont pas toujours parlé avec précision. Parfois ils semblent exalter l'amour de charité jusqu'à y absorber l'amour d'espérance. Pour avoir leur vraie pensée, il faut se reporter aux passages où ils recommandent expressément l'espérance qui, dans leur esprit, entraîne un amour intéressé. C'est ce qu'a fait Bossuet dans sa réfutation du quiétisme. Il a examiné les textes de l'Ecriture, des Conciles, de la Tradition invoqués par Fénelon, et montré que ces textes n'excluent pas l'amour intéressé. Cependant Bossuet admet que les saints ont usé parfois d'un langage exagéré. (Cf. Divers écrits sur le livre intitulé : *Explication des maximes des saints*. Préface sur l'instruction pastorale donnée à Cambrai, le 15 septembre 1697, etc.).

NOTE 3, *p.* 113.

Les stoïciens feignaient, comme les quiétistes, de n'attacher de prix qu'à la vertu considérée en elle-même et abstraction faite de tout intérêt personnel. M Jules Lemaître (*Fénelon*. p. 270 et suiv.) fait observer que l'on trouve, dans Mme de Warens, dans Jean-Jacques Rousseau, dans Lamartine, des traces de quiétisme. « Mais quand cet état d'esprit (amour, abandon) sera détaché du dogme, j'en suis bien fâché, ce sera toute la religion de Mme de Warens (qui avait conservé des relations avec les quiétistes de Thonon et de Genève et, peut-être, avec des anciennes amies de Mme Guyon); et ce sera, vers la fin, toute la religion de Jean-Jacques Rousseau.... Rousseau a connu « l'oraison de simple présence de Dieu et la contemplation passive »; il a connu l'« abandon ». Il nous rappelle ces passages des *Rêveries :* « Je doute que jamais un mortel ait mieux et plus sincèrement dit à Dieu : que ta volonté soit faite! »

Il se dit « détaché de tout ce qui tient à la terre... délivré même de l'inquiétude de l'espérance ».

D'après M. Jules Lemaître, Lamartine aurait laissé paraître un certain goût pour le quiétisme dans les *Harmonies* et dans *Jocelyn*. M. Lemaître cite à l'appui de son sentiment un passage des *Harmonies* et ce passage de Jocelyn.

> Quand celui qui voulut tant souffrir pour ses frères
> Dans sa coupe sanglante eut vidé nos misères,
> Il laissa dans le vase une âpre volupté ;
> Et *cette mort du cœur qui jouit d'elle-même*
> Cet avant-goût du ciel dans la douleur suprême,
> O mon Dieu, c'est ta volonté ! etc.

« J'oserais presque dire, continue le conférencier, que le pur amour, dégénéré, destitué de l'appui du dogme, aboutit à des choses comme les effusions de *spiridion* ou des *sept cordes de la lyre*, ou comme certaines religiosités ferventes et vagues de 1848 ».

Comme l'explique le P. Harent (*loc. cit.*, col. 672), « le rationnalisme moderne a, d'ordinaire, proclamé en morale un désintéressement exagéré ». Ce mouvement s'est produit à la suite du jansénisme qui prêchait la destruction du moi, et à la suite de Kant. « La loi morale, dit Paul Janet, a ce caractère de demander à être accomplie par respect pour elle-même, et c'est là ce qu'on appelle le devoir .. On dira que dans ses récompenses et peines, la loi sera inefficace. Je réponds : elle sera ce qu'elle sera ; mais si, pour la rendre efficace, vous en détruisez l'essence, vous la rendez bien plus inefficace, car vous la rendez nulle. » (Cité par le P. Harent, *loc. cit.*) Nos manuels scolaires, nos Buisson répètent sans cesse que la morale catholique est celle du plaisir et de l'intérêt, etc. Ignorance de la doctrine catholique, ignorance de la nature humaine !

NOTE 4, p. 113.

On sait comment Molinos, après avoir préconisé la doctrine de l'amour et de la sainte indifférence, en arrivait à dire qu'il ne fallait s'inquiéter ni des pensées les plus

honteuses, ni des actes les plus gravement coupables, et aboutissait à une licence effrénée.

Jean-Jacques-Rousseau a essayé de concilier sa contemplation passive avec un dévergondage dont il ne rougissait plus; il raconte dans ses *Confessions* ce qu'était la vie morale de Mme de Warens qui ne s'abandonnait à Dieu que pour s'abandonner sans remords à la pire mollesse et aux pires instincts.

Nos manuels scolaires, en même temps qu'ils reprochent au catholicisme d'être trop intéressé, réclament sans cesse des augmentations de salaire, et avec quelle âpreté! S'ils étaient logiques, ils banniraient toute idée de récompense de leur code.

Je ne dirai rien de la chimérique solidarité de M. Bourgeois qui, par certains côtés aussi, verse dans le quiétisme.

NOTE 5, *p.* 116.

Il faut ajouter ici que l'on doit aimer Dieu et parce qu'il est bon pour nous et parce qu'il est bon en lui-même, tout en subordonnant le premier amour au second, car Dieu est meilleur en lui-même qu'il ne l'est dans la communication qu'il nous fait de lui-même. Bossuet, saint François de Sales, saint Thomas nous répètent que nous avons divers motifs d'aimer Dieu, motifs qui s'appelent les uns les autres. Massoulié a prouvé, en remontant aux principes, que nous n'aimerions pas Dieu autant qu'il faut l'aimer si nous ne le considérions en sa qualité d'Etre parfait souverainement aimable en soi, et en qualité de suprême bienfaiteur des créatures. (Traité de l'amour de Dieu).

NOTE 6, *p.* 116.

Ce serait l'occasion de rappeler la fameuse distinction des scolastiques qui parlent du *finis cui* et du *finis cujus gratia*. Saint François de Sales (*loc. cit.*, liv. II, ch. XVII) traduit ainsi cette distinction : « C'est chose bien diverse de dire : J'aime Dieu pour moi, et dire : J'aime Dieu pour l'amour de moi; quand je dis : J'aime Dieu pour

moi, c'est comme si je disais : J'aime avoir Dieu, j'aime que Dieu soit à moi, qu'il soit mon souverain bien, qui est une sainte affection de l'amour céleste..... Mais dire : J'aime Dieu pour l'amour de moi, c'est comme qui dirait : L'amour que je me porte est la fin pour laquelle j'aime Dieu, en sorte que l'amour de Dieu soit dépendant, subalterne et inférieur à l'amour-propre que nous avons envers nous-mêmes, qui est une impiété nonpareille ».

Chose étrange, des hommes comme Taine ont eu la vague intuition de ces vérités. « L'amour vrai... n'est point accapareur et destructeur, comme l'amour sensuel et les amours de convoitise ; il n'aspire pas à faire de l'objet aimé une *simple dépendance de soi-même*, etc. ». *Correspondance*, t. I, p. 65.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

NOTE 1, *p.* 128.

La correspondance de Taine nous livre le secret du désespoir amer qui se cache sous les apparences d'une sérénité factice. Cette correspondance est pleine de réflexions comme celle-ci : « C'est que j'aspire à quelque chose d'infiniment plus relevé, ce qui est la perfection d'un philosophe. Je sais qu'elle n'existe pas dans le genre humain, et que si quelque chose en approche, ce n'est pas la femme, c'est l'homme, de sorte que mon idéal serait bien plutôt une amitié qu'un amour. Il y a plus ; j'y ai renoncé ; cette tristesse calme, ce découragement raisonné qui m'a pris à l'endroit de la pensée, me prend à l'endroit de l'amour ; je n'espère pas. Nul homme réfléchi ne peut espérer. Et alors, voici ce qui arrive ; devant cette impossibilité, un sentiment grand et mélancolique me saisit ; cette sève de la vie humaine si mutilée, cette nécessité où l'on est de ne pouvoir aimer qu'à demi et les autres et soi-même, ce vice radical de l'homme qui, blessé dans le fond de son

être, se traîne sans jamais pouvoir être guéri sur le chemin que lui ouvre le Temps, tout cela m'émeut comme cette vue de la mer et des vaisseaux en péril ». (*Correspondance*, t. I, p. 54-55). On trouverait des désespoirs analogues dans Renan et dans Berthelot.

NOTE 2, *p.* 133.

Les théologiens insistent beaucoup sur ce caractère de renoncement positif au bonheur qu'entraîne le vrai désespoir. Taine nous parle de ce renoncement qui s'impose à quiconque s'est dit comme lui : « Le bonheur est impossible ». (*Loc. cit.*, p. 47.)

NOTE 3, *p.* 136.

Il n'y a aucune difficulté pour expliquer que le bonheur est inaccessible, s'il n'existe pas. Ce qui est plus difficile à comprendre, c'est que l'homme, par nature, aspire à une félicité qui lui est interdite. Pourquoi cette aspiration qui n'a pas d'objet, alors que nous voyons partout une réalité répondre aux désirs des êtres ? Taine dit encore : « Mon objet est le bien, ou l'Etre comme nous disions en métaphysique. » (*Loc. cit.*, p. 52). Mais si le bien n'est pas, si l'Être n'est pas, que reste-t-il de l'objet? Si le bien et l'Etre sont, pourquoi désespérer de les atteindre ?

NOTE 4, *p.* 137.

Les théologiens se livrent à un long effort pour montrer que l'on peut désespérer sans être incrédule. Saint Thomas IV^{a} II^{æ}, q. XX, art. 2, résout ce problème en ces termes : « *Infidelitas pertinet ad intellectum, desperatio autem ad vim appetitivam, intellectus autem universalium est, sed vis appetitiva movetur circa particulares res... Contingit autem, aliquem habentem rectam æstimationem in universali, circa motum appetitivum non recte se habere, corrupta ejus æstimatione particulari... Aliquis retinendo in universali veram æstimationem fidei, quod*

scilicet est remissio peccatorum in Ecclesia, potest tamen pati motum desperationis, quod scilicet sibi in tali statu existenti non sit sperandum de venia, corrupta æstimatione ejus circa particularia.

Et per hunc modum potest esse desperatio sine infidelitate, sicut et alia peccata mortalia ».

NOTE 5, *p.* 147.

Il faut insister sur cette raison, à savoir que plus un péché nous sépare directement de Dieu, plus il est grave. « *Principaliter consistunt in aversione a bono incommutabili peccata quæ opponuntur virtutibus theologicis, ut odium Dei, et desperatio, et infidelitas, quia virtutes theologicæ habent Deum pro objecto; ex consequenti autem important conversionem ad bonum commutabile... Peccata vero alia principaliter consistunt in conversione ad bonum commutabile; ex consequenti vero in aversione ab incommutabili bono. Non enim qui fornicatur, intendit de Deo recedere, sed carnali delectatione frui, ex quo sequitur, quod a Deo recedat.* » II^{a} II^{æ}, q. xx, art. 1er, ad 1^{um}.

NOTE 6, *p.* 148.

Rappelons que le quiétisme autorisait le désespoir. Bossuet s'élève justement contre cet abominable enseignement. « La tentation du désespoir, dit l'évêque de Meaux, consiste à induire l'âme à croire invinciblement qu'il n'y a point de salut pour elle. Or une âme sainte est représentée comme tombée dans cet état par le second caractère qui comporte une invincible persuasion qu'elle est justement réprouvée de Dieu; laquelle persuasion n'en est que plus mauvaise, parce que selon l'auteur elle est *réfléchie*; à quoi il faut ajouter que vaincue de l'*impression invincible* du désespoir, elle sacrifie absolument sa béatitude éternelle; et enfin qu'elle *acquiesce simplement* à la juste condamnation où elle croit être de la part de Dieu; ce qui est le comble

du désespoir. » (Troisième écrit sur les maximes des saints. Question importante.)

SIXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 158.

Le passage de la présomption au désespoir est fréquent. Taine que nous aimons à citer, parce que c'est évidemment une âme noble et sincère, commence par espérer qu'en s'appuyant sur ses propres forces il arrivera à la vérité, puis bientôt il se décourage et se désespère. Il se croit d'abord sûr d'arriver au vrai, non par cette « croyance vaine et légère qui vole sans consistance au-dessus de son objet, mais avec cette persuasion solide et parfaite qui est le repos absolu de l'âme, qui exclut tout doute, et qui enchaîne l'esprit comme avec des nœuds d'airain ». (*Correspondance*, t. I, p. 48). « Qui te persuade, dit-il, que le vrai est inaccessible? etc. (*Ibid.*

Puis il tombe dans un pessimisme douloureux et il parle, (*ibid.*, p. 65), du découragement qui l'a pris à l'endroit de la pensée.

NOTE 2, *p.* 161.

Saint Thomas traite de la présomption dans deux endroits de la *Somme théologique* (IIª IIæ, q. xxi), (IIª, IIæ, q. cxxx). Nous avons dit que la présomption dans laquelle l'homme s'exagère ses propres forces est contraire à la vraie magnanimité. Billuart, en quelques mots, explique cette opposition : « *Hæc autem præsumptio opponitur magnanimitati cujus est hujusmodi spem moderari juxta regulam rationis, ut illam neque excedat, neque ab ea deficiat.* » (*De spe*, art 3).

Le même théologien, au même endroit, dit que cette présomption peut être contraire à l'espérance. Elle en-

lève, en effet, à l'espérance son appui formel qui est la toute-puissance divine, et elle lui substitue un appui purement naturel qui est l'énergie humaine.

NOTE 3, *p.* 166.

Nous avons vu que la présomption *heurte* l'espérance. Elle ne la détruit pas nécessairement Lorsque, dit encore Billuart, (*loc. cit.*), l'homme demeure dans le péché, refuse de changer sa vie, et espère malgré cela qu'au dernier moment Dieu lui sera propice, il est présomptueux. Cependant il ne perd pas l'espérance, parce qu'il ne détruit pas le motif formel de cette vertu qu'il appuie toujours sur le secours de Dieu Il le détruirait s'il espérait arriver à sa fin dernière sans le secours de Dieu et avec ses seules forces, ou encore, s'il espérait obtenir le pardon sans se repentir, la gloire sans l'avoir méritée.

NOTE 4, *p.* 174.

Celui qui se propose de pécher plus obstinément, sous prétexte qu'il obtiendra toujours son pardon, pèche plus gravement. Mais celui qui pèche en se promettant de s'abstenir plus tard du péché et de se repentir n'est pas présomptueux, il pèche moins gravement, car sa volonté est moins affermie dans le mal. Cf. SAINT THOMAS, IIª, IIæ, q. XX, art. 2, ad 3^um^).

Il serait cependant coupable d'une grave présomption, dit Billuart, s'il se promettait de ne se convertir qu'à la fin de sa vie (*Loc. cit.*).

NOTE 5, *p.* 177.

Si grave que soit l'injure faite à Dieu par la présomption, elle est moins grave que le désespoir, car le désespéré outrage la miséricorde, tandis que la présomption n'outrage que la justice vindicative de Dieu. Or, la

miséricorde convient plus à Dieu que la vengeance. La miséricorde appartient à Dieu considéré en lui-même, la vengeance ne lui convient que par suite de nos péchés. « *Quia ex se misericors est, justus seu ultor ex peccatis nostris.* » (BILLUART, *loc. cit.*)

NOTE 6, *p.* 179.

Les Salmanticenses croient que chez les chrétiens le péché de présomption est très rarement consommé (*rarissimè*), et rarement assez grave pour détruire l'espérance. Cela, disent-ils, parce que les chrétiens, d'un côté, ne se proposent pas, comme veulent les luthériens, d'obtenir la gloire sans mérite; parce que, d'autre part, ils ne forment pas le dessein de pécher sans fin. D'ordinaire, au contraire, ils se promettent de s'amender plus tard... (*De spe theologicâ*, q. XXI, *in fine.*)

Les incrédules, responsables de leur incrédulité, se montrent au contraire d'une grave et inexcusable témérité, quand, faisant complètement fi de la justice, ils comptent follement sur la bonté et pèchent d'une manière effrénée, sous prétexte que la miséricorde de Dieu est sans borne.

La présomption parvenue à un certain degré constitue un péché contre le Saint-Esprit, dont elle supprime ou dont elle méprise la grâce et le secours. « *Præsumptio est propriè species peccati in Spiritum sanctum, quia scilicet per hujusmodi præsumptionem tollitur, vel contemnitur adjutorium Spiritus sancti per quod homo revocatur a peccato.* » (II^{a} II^{æ}, q. XXI, art. 1er.)

On comprend, par ces quelques notes, que, de notre temps, bien des hommes pèchent gravement par présomption, et parce qu'ils comptent démesurément sur eux-mêmes et sur les forces de la nature pour atteindre leur fin, et parce qu'ils dédaignent les secours du Saint-Esprit qu'ils considèrent comme inutiles.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL MERRY DEL VAL, SECRÉTAIRE D'ÉTAT, A L'AUTEUR. 5-6

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LES PERSPECTIVES DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

Nom aimable de la seconde vertu théologale. Puissance des espérances issues de la nature. Supériorité de l'espérance chrétienne dont la noblesse se mesure d'abord à la sublimité des perspectives qu'elle ouvre au cœur. Comment l'homme moderne a offensé cette vertu. 11-12

I

1. — L'espérance chrétienne ouvre à l'individu la perspective du bonheur absolu.

a) Simplicité, perfection, éternité du bien qui nous est promis et qui n'est autre que Dieu lui-même vu, possédé dans son essence 12-14

b) Insuffisance des biens créés : fortune, santé, plaisir, etc. 14-15

c) Comment Dieu fera cesser notre misère et répondra à notre passion de connaître, d'aimer, de goûter la joie infinie. Comment des facultés spirituelles ce bonheur se répandra dans la sensibilité et jusque dans les éléments matériels de notre être. Comment notre bonheur sera définitivement assuré et pourquoi nous n'avons pas à craindre dans sa possession la monotonie. 15-19

2. — L'espérance s'étend au delà du bonheur personnel. Sous l'influence de la charité, elle ouvre une seconde pers-

pective, celle d'un état parfaitement heureux pour la société des croyants.

Tous les partis rêvent d'une société où la face du monde sera renouvelée. Le Chrétien attend l'avènement du royaume de Dieu. Unité, justice, joie, gloire de ce royaume. Hiérarchie admirable de la Cité céleste où à des degrés divers tous les élus goûteront le même essentiel bonheur. 19-21

3. — Troisième perspective de l'espérance chrétienne : la transformation de l'univers... Sombres prévisions du pessimisme par rapport à l'avenir de la Création. Espérances de l'optimisme. Promesses du Christianisme : pourquoi il convient que toutes les créatures qui ont obéi à Dieu et servi l'homme soient associées à la gloire des êtres raisonnables. Images que les artistes chrétiens nous offrent de l'état du monde après sa transfiguration finale. 21-23

II

1. — Grave reproche fait à l'espérance chrétienne qui place le bonheur dans l'avenir. Cette infirmité est commune à toutes les espérances Mais le Christianisme place le bonheur au delà du tombeau, et nos adversaires accusent notre doctrine d'exploiter la crédulité publique et de promettre aux générations un bonheur lointain pour obtenir qu'elles renoncent en notre faveur aux joies présentes. — Réponse à cette accusation 23-25

2. — L'espérance chrétienne ne se désintéresse pas du présent.

a) Elle nous promet la grâce qui est, dans le temps, le moyen d'arriver à la gloire de l'éternité. Bonheur assuré en cette vie à l'âme en état de grâce. 25-28

b) Nous espérons la grâce pour les autres. Bonheur assuré à la société qui vit sous l'empire de la grâce, bien social par excellence. Témoignage de Taine à ce sujet. Ce que la religion chrétienne fait pour la prospérité terrestre des peuples. 29-31

c) L'espérance vise les biens temporels dans la mesure où ils se rapportent aux biens éternels. Comment les biens temporels sont parfois nécessaires à l'homme et à la société pour parvenir à la béatitude éternelle. Immense domaine de l'espérance chrétienne qui embrasse dans son ambition tous les biens véritables du temps et de l'éternité. . . . 31-33

Obligation de ne pas rétrécir les cadres grandioses de l'espérance chrétienne. Le fidèle s'attache avant tout à la félicité éternelle, mais il ne dédaigne aucun des biens qui peuvent servir à sa suprême exaltation. 33

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LES APPUIS DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

La béatitude telle que nous l'avons définie est-elle accessible à l'homme ? Divers sentiments des incroyants qui s'accordent à dire que notre espoir est vain parce qu'il cherche un bonheur hors de notre portée. Le Christianisme enseigne que notre espérance est fondée parce que l'appui qu'elle invoque est proportionné au bien qu'elle promet . . 39-40

I

a) Le Chrétien ne trouve pas en lui-même l'appui de son espérance. Impuissance de l'homme à s'élever par ses seules forces au bonheur pour lequel il a été créé ; vaines tentatives des anges et des premiers hommes. Echec de tous ceux, qui, à l'exemple des Pélagiens, ont essayé d'atteindre leur fin dernière en faisant appel aux énergies de la nature. . 40-43

b) Le chrétien n'espère pas dans les autres créatures pour parvenir à la suprême félicité. Impuissance des êtres finis pour nous soulever jusqu'au ciel. 43 44

c) Nous ne serons cependant pas purement passifs dans l'œuvre de notre régénération. Erreur de Luther. Rôle de nos mérites, de nos actes. Nous sommes des coopérateurs de Dieu. 44-45

d) Les créatures ne demeureront pas étrangères à notre merveilleux changement. Action instrumentale du Christ, de l'Eglise, du sacerdoce, des sacrements, de tous les êtres sur notre transfiguration finale. 45-46

e) Pourquoi sommes-nous réduits, comme tous les êtres créés, comme le Christ lui même à cet office de coopérateurs et d'instruments ? Parce que le but visé par l'espérance est surnaturel et qu'il ne peut être atteint qu'en vertu d'une force du même ordre. 47

II

1. — La toute-puissance auxiliatrice de Dieu, tel est le véritable appui de l'espérance chrétienne, car le privilège de la puissance infinie, c'est de conduire au bien infini. 48-49

a) Dieu *peut* nous initier à sa vie et à sa félicité. Principe qui nous permet cette espérance du côté de Dieu, du côté de l'homme. 49-51

b) Dieu *veut* nous communiquer cet ineffable bonheur, parce qu'il est *bon* et que le propre de la bonté, c'est de se répandre et de donner, parce que le propre de la bonté infinie, c'est de se communiquer d'une manière infinie. 51-52

2. *a*) Dieu nous a promis de nous associer à sa gloire. Il n'a pas cessé de renouveler cette promesse depuis le commencement du monde, de la préciser, de détailler les éléments de la béatitude qui nous attend : vision, amour, joie, résurrection de la chair, transformation de la société et de l'univers; de l'étendre à tous les biens qui nous sont nécessaires dans le temps pour arriver à notre fin dernière. A cette promesse, il joint un serment 52-56

b) Cette promesse nous garantit que Dieu *peut* nous sauver, car s'il s'engageait à faire ce qu'il lui est interdit de faire, il se tromperait sur son propre compte. Elle nous garantit que Dieu *veut* nous sauver car, autrement, il nous jouerait. Elle nous garantit que Dieu *doit* nous sauver, car la promesse et le serment obligent en justice. 56-57

c) L'accomplissement partiel de la promesse nous assure son accomplissement total Réalisation de toutes les promesses qui ont été faites pour le temps. 58-59

Devoir pour les Chrétiens d'attacher leur espérance à la toute-puissance de Dieu comme à la cause première de leur béatitude.

Devoir pour eux de s'attacher à tous les agents secondaires choisis par Dieu pour l'accomplissement de ses desseins miséricordieux sur nous. 59-61

TROISIÈME CONFÉRENCE

LA VERTU D'ESPÉRANCE

Résumé des deux premières Conférences. Nouveau problème : qu'est l'espérance considérée en elle-même et dans son essence? C'est une vertu qui a quatre fonctions. . 67-68

I

L'espérance nous fait vivre par le cœur dans l'atmosphère des bienheureux, de la Divinité.

a) Mécanisme de la vie considérée à ses différents étages. 69

b) L'espérance est un nouveau degré de vie. Témoignages de saint Pierre et du Concile de Trente. Le Christ est venu pour nous assurer la surabondance de la vie. Comment l'espérance nous communique une vie qui se manifeste à l'extérieur, qui se nourrit de Dieu où elle trouve son objet et son aliment. 70-72

II

L'espérance élève le niveau de la vie en portant à sa plus haute expression notre volonté d'être heureux, parce que la volonté ainsi affectée communique sa force à toute l'économie surnaturelle.

a) La grandeur de la volonté se mesure à la grandeur du but où la volonté cherche son bonheur. Le Chrétien qui espère veut monter jusqu'à Dieu, c'est-à-dire aussi haut que possible 72-74

b) Sous l'empire de l'espérance, le chrétien se *maintient* à cette hauteur, ce qui suppose en lui une grande force. 74-75

c) Ce but poursuivi par l'espérance est *surnaturel*. Ce qui entraîne en elle une énergie d'essence et d'origine surnaturelles 75

d) L'espérance serait un rêve, si elle ne nous rendait capables d'user de la toute-puissance de Dieu pour arriver à Dieu. Elle nous confère cette puissance d'employer la force de Dieu pour monter jusqu'à Dieu 75-76

III

a) Le vouloir de l'espérance porte sur l'avenir. Mélange de joie et de tristesse dans l'espérance qui compte sur le bonheur, mais qui ne l'atteint pas en ce monde. Impatience des âmes qui voudraient dès maintenant jouir pleinement de Dieu. Nécessité pour nous de nous contenter ici bas des bonheurs et des demi-satisfactions qui nous sont donnés. Pourquoi l'espérance mérite son nom de vertu bien qu'elle ne con-

duise pas la volonté à la dernière perfection, qui ne se trouvera que dans la possession du bien suprême . . . 76-79

b) L'espérance nous rend capables d'attendre. Force que cette attente suppose en nous. 79-81

c) La fermeté de notre attente repose sur la certitude que nous avons de réussir. Notre certitude est inébranlable du côté de Dieu qui ne nous manquera pas, elle est fragile de notre côté parce que nous sommes faillibles. . . . 81-84

IV

L'espérance nous pousse à l'effort, à l'action, à la lutte, c'est donc une énergie intérieure.

a) Sous son influence, la volonté s'élance hardiment vers la béatitude. L'espérance, d'après Giotto, étend, élargit, prolonge la volonté et la rapproche de la béatitude . . 84-85

b) Cet effort inspiré par l'espérance est *laborieux* et nous presse de nous emparer de tous les moyens mis à notre disposition pour atteindre la félicité. Il est *absorbant* et nous fait négliger ce qui ne se rapporte pas à notre fin dernière. Il a quelque chose de *militant*, d'*agressif*, de *vaillant* . . 85-88

Dans ces conditions, l'espérance mérite son nom de vertu, car elle nous rend meilleurs; de vertu surnaturelle car elle porte sur un objet surnaturel; de vertu théologale car elle s'élance vers Dieu, elle s'appuie sur Dieu, elle naît de Dieu, elle se renouvelle, s'avive et se maintient par Dieu. . 88-89

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LE CARACTÈRE ÉVANGÉLIQUE ET MORAL DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

Les adversaires de la religion lui font les reproches les plus contradictoires. Exemples de ces contradictions. Dans la question de la charité, ils nous accusent de sacrifier les intérêts de l'homme à Dieu, et, dans la question de l'espérance, de sacrifier Dieu aux intérêts de l'homme. Si cette dernière accusation était vraie, l'Evangile et la morale condamneraient l'espérance. L'espérance intéressée est extraite de l'Evangile et conforme aux exigences de la stricte morale : double vérité qu'il faut expliquer. 91-97

I

L'idée d'intérêt est inséparable de l'idée de l'espérance telle que nous la concevons. L'espérance telle que nous la concevons nous est imposée par l'Evangile.

Erreurs de Maître Eckart, de Luther, des Jansénistes, des Quiétistes au sujet de l'amour désintéressé, erreurs qui d'une manière plus ou moins absolue condamnent l'espérance au nom de l'Evangile.

1. — L'Evangile et le Christianisme s'expriment d'abord dans l'Ecriture. Or l'Ecriture ne cesse pas d'exhorter les hommes à travailler en vue de la récompense. Enseignement de l'Ancien Testament. Enseignement du Nouveau Testament 97-102

2. — L'Evangile est interprété infailliblement par l'Eglise. Or l'Eglise chante à la fois l'amour d'espérance qui est intéressé et l'amour de charité qui est désintéressé. Elle condamne les faux mystiques; elle impose aux parfaits et aux imparfaits de chercher la béatitude. Effort en ce sens de son ministère apostolique 102-104

3. — La tradition de saint Paul à saint François de Sales apporte le même témoignage à l'espérance. Nécessité d'expliquer certains textes obscurs des Saints Pères. Dans la querelle du Quiétisme, Bossuet l'emporte sur Fénelon parce qu'il a mieux entendu l'unanime concert de la tradition 104-106

4. — La vie des saints proteste aussi contre ces novateurs. Parvenus au dernier degré de la perfection, ils s'inquiètent de leur bonheur éternel. Abraham, Moïse, saint Jean, saint Paul, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin. 106-107

5. — Jésus-Christ en qui s'incarne la religion a travaillé en même temps pour la gloire de son Père et pour sa propre gloire, il n'a pas connu le désintéressement absolu des novateurs. 108-109

II

Pour attaquer l'espérance, hérétiques et philosophes ont invoqué la morale.

1. — L'on peut agir en vue de son bonheur personnel sans offenser la saine morale. Preuves :

a) La morale absolument désintéressée est impossible. Elle obligerait l'ouvrier à travailler sans réclamer son salaire, etc. Elle est impossible même pour ceux qui la défendent : les hérétiques cherchaient leur intérêt 109-113

b) La saine morale nous permet et nous ordonne de nous aimer nous-mêmes. Explication de ce principe. Il résulte que s'il y a un amour désordonné, il y a aussi un amour légitime de soi-même et l'amour d'espérance est légitime et obligatoire. 113-114

2. — Nos adversaires prétendent que par l'espérance nous renversons l'ordre et que nous subordonnons l'homme à Dieu. Rien de plus faux.

a) Par l'espérance, nous dépendons de Dieu, Dieu ne dépend pas de nous. Triple amour : dans le premier, l'être aimé est assujetti à l'être aimant, dans le second l'être aimé est sur le pied d'égalité avec l'être aimant, dans le troisième l'être aimant est sujet de l'être aimé Le dernier amour est celui de l'espérance qui met Dieu au-dessus de l'homme. Explication de cette pensée d'après saint François de Sales. 114-116

b) Il faut juger l'espérance par ses tendances et non seulement par ses actes. L'espérance tend à la charité qui nous inspire la volonté d'être meilleurs, plus grands, plus moraux pour mieux servir la gloire de Dieu. Explication de ce principe qui justifie pleinement notre doctrine de l'espérance. 117-118

Exhortation 119

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LE DÉSESPOIR

Dieu a fait de l'espérance un devoir contre lequel l'homme peut pécher de différentes façons. De notre temps ce devoir a été offensé fréquemment Il l a été surtout par le désespoir et par la présomption 127-128

I. Définition du désespoir. II. Malice du désespoir.

I

Le désespoir est un acte intérieur, délibéré, positif, par lequel l'homme cesse de tendre à son bonheur, y renonce et

s'en éloigne, sous prétexte qu'il lui est impossible d'y parvenir.

1. — *a*) C'est un acte intérieur émané des profondeurs de l'âme et tel au dedans qu'il se montre au dehors.

Le vrai désespoir se distingue ainsi du pessimisme de commande affecté par des jeunes gens, par des hommes qui veulent apitoyer sur leur sort et tirer profit de leur prétendu découragement 128-130

b) Le désespoir est un acte pleinement conscient et pleinement délibéré. Il diffère des troubles violents mais involontaires, qui jettent parfois les saints dans d'indicibles angoisses. 130-131

c) C'est un acte positif et non un simple défaut d'espérance. Il ne se confond pas avec l'indifférence, avec l'hésitation, avec la simple défiance 131-132

d) C'est le relâchement total de la volonté, l'abandon de soi, la rupture consciente, délibérée de l'homme avec le bonheur. Le désespéré renonce à sa destinée, il affirme sa volonté inflexible, réfléchie de dire adieu à la félicité. 132-134

2. — Motif invoqué par le désespoir : impossibilité d'arriver au salut.

a) Cette impossibilité est quelquefois conçue comme *absolue* par le désespéré, qui ne croit pas à l'existence du bonheur pour l'humanité... Ce désespoir est le plus grave, il a son principe dans l'incrédulité 134-136

b) Quelquefois, le désespéré, le Chrétien par exemple, conçoit comme *relative* à sa personne l'impossibilité d'arriver au salut qui est accessible aux autres. Il invoque pour justifier son idée : la violence de ses passions, la gravité de ses fautes, l'insuffisance pratique de la grâce, et il fuit un bonheur qu'il juge hors de sa portée. 136-137

II

Etat malheureux du désespéré. Quelle pitié il nous doit inspirer.

Culpabilité du désespéré. Principe suivant lequel on doit juger de celui en qui le désespoir est la suite de l'incrédulité 137-138

Culpabilité du croyant qui désespère.

1. — Il pèche contre lui-même.

a) Parce qu'il refuse de pourvoir à son sort. Obligation dans laquelle nous sommes de nous aimer et de nous vouloir

par-dessus tout le plus grand des biens qui est la béatitude. Comment le désespéré offense gravement ce précepte en renonçant à son bonheur et en se vouant à la damnation. 138-139

a) Comment il l'offense d'autant plus gravement qu'il est obligé pour désespérer de résister à la grâce, à la raison, à la nature qui le pressent de chercher la félicité 140

c) Vaines excuses invoquées par le désespéré Ce qu'il faut penser de l'impossibilité de se sauver. Lâcheté que cache le désespoir 140-142

2. — Le désespoir inflige à Dieu une grave injure.

a) Parce qu'il méconnaît ou la puissance ou la miséricorde de Dieu. S'il prétend pour justifier son excès que Dieu ne peut le sauver, il mutile la puissance divine et met la faculté qu'il a de se perdre au-dessus de la faculté que Dieu a de le sauver. S'il prétend que Dieu peut, mais ne veut pas le sauver, il attribue à sa perversité plus de vertu qu'à la bonté divine. En tout cas, il accuse d'erreur ou de mensonge Dieu qui tant de fois nous affirme qu'il peut et qu'il veut nous sauver 142-144

b) Le Dieu imaginé par le désespéré n'a rien de commun avec le Dieu qui s'est manifesté dans l'histoire. A celui-ci, le désespéré inflige un outrage sanglant en lui attribuant des sentiments et des desseins opposés à ceux dont nous parlent les auteurs inspirés. 144-145

c) L'injure jetée à la face du Père rejaillit jusqu'au Christ, que le désespéré accuse implicitement de n'avoir pas assez souffert pour sauver tous les hommes. 145

d) Le désespoir inflige une injure à Dieu en rompant avec lui. Cette rupture est directe et positive, c'est ce qui fait sa gravité 146-147

Aucun chrétien, quelle que soit l'extrémité de ses douleurs ou de ses fautes, n'a le droit de désespérer. Ceux qui ont succombé à cette tentation doivent revenir à l'espérance. Le désespoir guérissable en ce monde ne l'est plus dans l'éternité 147-149

SIXIÈME CONFÉRENCE

LA PRÉSOMPTION

La voie droite est tracée entre des écueils, l'espérance côtoie deux abîmes : le désespoir et la présomption.

La présomption sous ses diverses formes blesse l'espérance et offense gravement Dieu. . . . . , 157-158

I

La présomption heurte moins manifestement et moins violemment l'espérance que ne le fait le désespoir. Elle la heurte cependant. On peut la définir : un mouvement désordonné de la volonté par lequel l'homme a la prétention d'atteindre un but qui dépasse ses forces. 158-159

Elle se présente sous deux formes principales.

1. — Sous sa première forme, elle nous pousse à vouloir saisir la béatitude en nous appuyant uniquement sur les énergies de la nature. C'est la présomption des anges déchus, d'Eve, des Pélagiens, etc. Elle est contraire d'abord à la magnanimité, elle est contraire aussi à l'espérance à laquelle elle enlève son véritable appui. 159-161

2. — La seconde forme de la présomption est plus grave, plus dangereuse, plus directement hostile à l'espérance : c'est la présomption des Luthériens qui se flattent d'obtenir le pardon sans se repentir et le ciel sans l'avoir mérité. C'est aussi la présomption de beaucoup de Chrétiens. Développement de cette pensée. 161-164

Cette présomption blesse l'espérance, vertu théologale, qui en cherchant le bonheur doit se conformer aux lois dictées par Dieu. Ces lois exigent :

a) que sous l'influence de sa grâce nous nous repentions pour obtenir le pardon, alors que le présomptueux compte sur le pardon sans pleurer ses fautes. 164-165

b) Que nous méritions le bonheur par nos bonnes œuvres, alors que le présomptueux se croit sûr du bonheur en s'abstenant des bonnes œuvres et en s'éternisant dans le mal. 165-166

c) Que nous considérions la béatitude comme un but d'acquisition difficile, alors que le présomptueux pense arriver au ciel sans effort. 166

d) Que nous mêlions la crainte à l'espérance, alors que le présomptueux se jette dans tous les hasards avec une confiance qui n'a d'égale que sa fausse sécurité. . . 166-167

II

Le présomptueux offense Dieu.

1. — Lorsqu'il s'appuie sur ses seules forces pour arriver

à la béatitude, il empiète sur les droits de Dieu. Dieu s'est réservé le soin de conduire ses créatures à leur fin, comme Il s'est réservé le soin de leur donner un commencement ; nul ne tentera de lui enlever ce privilège sans essayer de lui ravir sa qualité d'agent suprême. Jaloux de cette royauté Dieu se vengera en abandonnant à leurs seules ressources les êtres dont l'insolence n'est dépassée que par leur faiblesse. Echecs lamentables de ces êtres présomptueux. 167-169

2. — Lorsqu'il tombe dans la seconde présomption, l'homme offense Dieu.

a) En diminuant sa puissance. Comment la puissance de Dieu, manifestée par l'ordre qu'il suit, est mutilée par l'ordre que le présomptueux veut imposer aux choses. . . 169-170

b) En abusant de sa miséricorde. Comment la miséricorde de Dieu est plus éclatante lorsque Dieu nous communique le pouvoir et le devoir de coopérer à son œuvre. . . 170-172

c) En dénaturant sa bonté. Le présomptueux s'imagine que Dieu est tellement bon qu'il est insensible au mal. Il ne réfléchit pas que Dieu, parce qu'il est essentiellement bon, est essentiellement ennemi du mal; qu'il ne pourrait pas pardonner à qui ne se repent pas sans pactiser avec le mal et sans tomber dans la faiblesse qui est une bonté déliquescente et dégénérée; que plus un être est bon, plus on est coupable d'abuser de sa bonté pour l'offenser. 172-174

d) Le présomptueux est en opposition violente avec Jésus-Christ. Contraste entre le labeur du Christ qui sauve le monde par un sacrifice sanglant et la prétention du présomptueux qui veut se sauver sans effort et sans peine. . . . 174

e) Combien la justice de Dieu souffrirait si le présomptueux avait le droit de triompher. 174-177

La doctrine de l'espérance nous oblige à marcher entre deux extrêmes. Sagesse de cette doctrine qui sauvegarde en même temps les droits de Dieu et la dignité de l'homme. 177-179

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION — LUNDI SAINT

HEUREUSE ACTION DE L'ESPÉRANCE SUR LA VIE HUMAINE

Vertu aimable, l'espérance est aussi une vertu bienfaisante. Elle prête main forte à toutes les vertus, elle nous console de toutes les tribulations du présent, elle nous apporte des joies pures en ce monde. 185-186

I

L'espérance vient au secours de toutes les vertus.

a) L'espérance inspire à la *prudence* la crainte du danger, la sagesse qui nous détourne des occasions. Elle affermit la *justice* dans son ordre en sauvegardant la hiérarchie des choses et en l'obligeant à respecter ses propres lois. Elle suggère à la *force* des sentiments magnanimes, une constance invincible et l'amour de la lutte. Elle soutient la *tempérance* en opposant aux charmes dangereux des créatures la perfection du créateur. Elle forme à l'humilité, qui est une sorte de tempérance, en nous mettant à notre place, sans nous abaisser au-dessous de nous-mêmes, sans nous exalter au-dessus de ce que nous sommes. 186-189

b) Elle sert les vertus théologales. Le rôle de l'espérance dans la foi. Le rôle de l'espérance dans la vertu de la charité. 189-191

II

L'espérance nous console dans les tribulations. Sachant qu'il est voué à l'épreuve pendant sa vie, celui qui espère ne s'étonne pas de ne pas trouver le bonheur sur la terre. Contre les douleurs du présent, il trouve un refuge assuré dans les perspectives de l'avenir. L'espérance étant un sentiment durable, ranime sans cesse le courage du Chrétien. Quelle que soit l'extrémité de ses malheurs, le Chrétien cherche dans l'espérance de la vie qui ne finit pas la force de supporter les maux qui sont d'un jour 191-195

III

L'espérance nous assure des joies sur la terre.

a) Elle voit se réaliser dans le temps une partie de ses promesses La grâce, en effet, nous vient en ce monde et elle est le principe de satisfactions aussi pures, aussi vives que nombreuses. Puis chaque grâce reçue est un gage et un germe de la gloire. 195-196

b) Par l'espérance nous possédons la gloire en quelque manière, puisque nous possédons la faculté de l'atteindre. Cette certitude est une source de vrai bonheur. . . . 196

c) L'expérience nous apprend que l'espérance illumine toute la vie de ses rayons Mélancolie de ceux qui n'espèrent pas. Epanouissement de ceux qui espèrent. 196-197

Le Chrétien doit faire appel à l'espérance pour pratiquer avec ardeur les vertus de son état, pour souffrir avec patience, pour s'attacher au bonheur céleste à mesure que les choses de la terre s'éloignent, surtout pour garder la sérénité dans les transes de l'agonie et de la mort. 197-198

DEUXIÈME INSTRUCTION — MARDI SAINT

LA GENÈSE DU DÉSESPOIR

Nécessité de combattre le mal dans ses causes et dans ses effets. La luxure et la tristesse sont d'après saint Thomas, les causes du désespoir. 203-204

I

1. — Tous les vices peuvent être le principe du désespoir : l'orgueil, l'envie, l'avarice, comme les autres passions déréglées. 204-205

2. — La luxure est un des deux vices qui y conduisent le plus naturellement.

a) L'expérience confirme cette assertion. De fait les drames du désespoir suivent fréquemment les excès de la luxure, et chaque jour nous assistons à des crises où la luxure et le désespoir s'unissent pour pousser l'homme aux résolutions fatales. 205-207

b) La raison explique ce fait, car plus on aime la béatitude, plus on espère. Or, la luxure en attachant l'homme à des vo-

luptés éphémères le détache de la béatitude éternelle. En cessant d'aimer et de désirer le vrai bonheur, en s'en dégoûtant, le luxurieux s'éloigne du bonheur et cet éloignement constitue le désespoir. Confirmation de ces vérités par l'expérience 207-210

II

Le désespoir peut naître plus spécialement encore de la tristesse.

1. — Distinctions entre les tristesses bienfaisantes et les tristesses malsaines. 210-211

2. — La tristesse malsaine pèse sur l'âme, déprime la volonté, nous persuade qu'il nous est impossible d'arriver au but que nous désirions atteindre, nous met en défiance contre toutes les puissances capables de nous aider efficacement à conquérir le bonheur et contre Dieu même. . . . 211-213

Obligation pour nous de lutter contre toutes ces passions qui, ouvertement ou hypocritement, conduisent au désespoir.

Obligation spéciale de fuir les suggestions de la luxure et de la mauvaise tristesse. 213-214

TROISIÈME INSTRUCTION — MERCREDI SAINT

LES SUITES DU DÉSESPOIR

Par un retour funeste, le désespoir conduit à tous les vices ; il livre spécialement l'homme aux excès d'une concupiscence effrénée et le voue à une intolérable souffrance . . 219-220

I

Les hommes sans espérance ne connaissent plus aucun frein : ayant perdu la crainte du châtiment et renoncé à la récompense, la plupart s'abandonnent à la fantaisie de leurs instincts.

a) Le désespéré tend à extirper la foi de son cœur, car ayant rompu avec le bonheur, il ne peut s'empêcher de haïr la souffrance et la damnation. Il n'y a qu'un moyen de concilier son intérêt et son sentiment, c'est de ne plus croire en Dieu. Le désespéré s'y efforce et souvent y réussit . 220-221

b) Le désespéré verse facilement dans la haine de Dieu. Il

est aisé de prendre en aversion un objet que nous voudrions atteindre et que nous pensons hors de notre portée. Cette haine se traduit fréquemment par le blasphème et par une hostilité farouche à tout ce qui intéresse le royaume de Dieu 221-222

c) Le désespéré ne se montre pas meilleur vis-à-vis des hommes qu'il rend responsables de son état. A leur endroit il devient dur, injuste, défiant, etc. 222-223

II

Le désespéré se livre surtout aux passions sensuelles.

Il a beau faire, il ne peut pas se passer de bonheur. Ne l'attendant plus de l'avenir, il le cherche dans le présent La jouissance sensible étant la plus immédiate, c'est à elle surtout qu'il demande l'oubli de son inquiétude. Cette inquiétude renaît et avec elle le besoin de l'endormir par de nouvelles secousses. Elle s'exaspère et il faut solliciter pour s'en distraire le secours de plaisirs plus subtils et plus raffinés 223-225

Ses efforts sont vains; il essaye alors de suppléer à la qualité de ses félicités stériles en les multipliant. Il cherche partout une pâture pour ses diverses facultés. L'Enfant prodigue. Il se *livre* aux passions des sens. Signification de ce mot 225-227

III

Le désespéré n'aboutit qu'à une indicible douleur. L'histoire des âmes nous prouve que le désespoir rend profondément malheureux. Taine et Jouffroy.

a) Le désespoir nous torture parce qu'il divise l'âme. Angoisse de l'âme que toute sa nature entraîne vers le bonheur et que sa volonté en éloigne. C'est le supplice des damnés. 227-229

b) Le désespoir nous torture parce qu'il ne nous laisse aucun refuge, il nous sèvre de toute consolation. Explication de ce phénomène. Laocoon, symbole du désespéré. Excès de la souffrance du désespéré exprimé dans les damnés de Michel-Ange. Comment cette intolérable douleur conduit au suicide 229-231

Le Chrétien doit au milieu des plus grandes tribulations se rattacher à l'espérance 231-232

QUATRIÈME INSTRUCTION — JEUDI SAINT

LA GENÈSE ET LES SUITES DE LA PRÉSOMPTION

Caractères de la présomption. Sa genèse et ses suites. 237-238

I

L'orgueil est la cause de la présomption.

a) Si le présomptueux s'appuie uniquement sur lui-même pour réaliser sa destinée, c'est parce qu'il veut avoir toute la gloire de son succès. Constatation de cet orgueil dans diverses catégories d'hommes et même de Chrétiens. Cet orgueil vient de ce que l'homme s'estime tant lui même qu'il croit pouvoir remplir le rôle réservé à Dieu. 238-240

b) Si la présomption se confie témérairement à Dieu en espérant le pardon sans repentir et la gloire sans mérite, elle vient encore de l'orgueil. Elle suppose l'homme si grand que Dieu sacrifiera tout l'ordre de sa Providence et de sa justice pour nous sauver et s'assurer notre société. Exorbitante prétention de certains hommes vis-à-vis de Dieu. . . 240-241

II

Les suites de cette double présomption sont également pernicieuses.

1. — *a*) Le présomptueux qui se confie trop en lui-même est un élément de trouble et de division dans la société chrétienne, parce qu'il a la prétention d'imposer à tous ses systèmes, ses idées Attitude impérieuse qu'il prend vis-à-vis de ses égaux, vis-à-vis de ses supérieurs. Quand on refuse de s'incliner devant sa volonté, il s'irrite, il intrigue, il sème partout la défiance et la zizanie, etc. 241-243

b) L'échec absolu est la seconde conséquence de cette présomption. L'homme ne peut pas se sauver tout seul. S'il refuse l'appui de Dieu il est voué à l'insuccès, il ne peut que manquer sa destinée. Découragement qui suit cette présomption. 243-244

2. — La présomption qui se fie témérairement en Dieu aboutit :

a) Au retard de la conversion. Aveuglement que suppose ce retard. Surprises auxquelles on est exposé. Mort soudaine. 244-246

b) A la persévérance dans le mal. La présomption arrive à son dernier degré, comme dans Luther, ne s'inquiète ni de repentir, ni de mérite. Etat lamentable de l'âme présomptueuse. 246

c) Au désespoir Si le voile se déchire un jour, le présomptueux est effrayé et il considère comme impossible le salut qu'il avait jusque-là cru très facile. 246-247

C'est à l'école de l'humilité que nous apprenons à nous défier justement de nous-mêmes, à penser que Dieu n'a pas besoin de nous, à craindre les surprises de la mort, à fuir les conseils de la présomption. 247-248

CINQUIÈME INSTRUCTION — VENDREDI SAINT

TYPES DE PRÉSOMPTION DE DÉSESPOIR ET D'ESPÉRANCE DANS LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

La Passion de Jésus-Christ, résumé de l'histoire religieuse et morale de l'humanité. Heurt de tous les vices et de toutes les vertus. Apparition de la présomption dans les Pharisiens, du désespoir dans Pilate et dans Hérode, de l'espérance dans la Sainte Vierge et dans les saintes femmes. Nécessité de limiter le sujet. Choix de trois types de présomption, de désespoir, d'espérance : saint Pierre, Judas, le bon larron 253-254

I

La Présomption.

a) Attitude de Pierre la veille de la Passion, ses affirmations téméraires. Avertissements réitérés de Notre-Seigneur. Confiance excessive de Pierre en lui-même. . . . 254-256

b) On trouve dans l'apôtre tous les caractères du présomptueux. Pierre compte d'une manière exagérée sur lui-même, il s'élève au-dessus des autres, il fait abstraction du secours de Jésus, et c'est en vain que Jésus s'efforce de le ramener à des sentiments d humilité 256-258

c) Châtiment de la présomption. Première défection de Pierre au jardin des oliviers. Seconde défection au moment de l'arrestation du Sauveur, que Pierre ne suit plus que de loin. Lamentable reniement de Pierre dans le palais du grand prêtre. Comment l humilité rendit Pierre plus fort que la présomption 258-262

II

Le Désespoir.

a) L'avarice fut la cause du désespoir de Judas. Les avis de Notre-Seigneur n'ont pas raison de cette passion, qui en Judas fait de rapides progrès. L'avarice conduit peu à peu Judas au dégoût des choses divines, à l'incrédulité, la trahison du Maître 262-264

b) Le désespoir est déjà en germe dans cette âme, car désespérer c'est s'éloigner des choses divines et les repousser. — Judas ne réagit pas, il est envahi par la tristesse qui est un principe de désespoir. Tristesse sombre de Judas. — Judas franchit le dernier pas, et il considère son salut comme plus impossible à mesure qu'il est plus infidèle. — Enfin le désespoir éclate. Peinture de ce désespoir qui conduit Judas au suicide 264-268

III

L'Espérance.

1. — *a*) Situation douloureuse du bon larron. Emotion du misérable quand il contemple le Sauveur 268-270

b) En entendant la prière de Jésus, il sent renaître en lui l'espérance. Il se reproche ses crimes, il les confesse ouvertement, il en accepte l'expiation 270-271

c) A quel degré il compte, pour son salut, sur la puissance, sur la bonté, sur la miséricorde de Notre-Seigneur. 271-272

2. — *a*) Réponse de Notre Seigneur. Il fait des promesses spéciales au bon larron. Il lui promet pour le jour même le Paradis 272

b) Joie du bon larron pénétré par l'espérance. Sa sainte mort 273

Leçons pour les chrétiens. Ce que l'on apprend en méditant sur la présomption de Pierre, sur le désespoir de Judas. Ce que l'on apprend à l'école du bon larron. . . . 273-274

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

L'EUCHARISTIE
GAGE DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

D'après la liturgie et les docteurs, l'espérance trouve un gage précieux dans l'Eucharistie. 279-280

I

Jésus-Christ promet, dans l'Evangile, la béatitude à tous en général. Dans l'Eucharistie, il adresse ses promesses à chacun de nous en particulier. Explication de cette pensée. 280-281

II

Dans l'Incarnation Jésus-Christ s'unit à la nature humaine, dans l'Eucharistie il s'unit à chaque individu. Intimité de cette union qui nous incorpore au Christ, et qui, si nous le voulons, nous rend inséparables de lui. En outre, de cette union nous sommes entraînés au Thabor, au Calvaire, au ciel et nous sommes, pour ainsi dire, sauvés d'avance. . . . 281-281

III

Sauvés d'avance, Jésus dit : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle. » Explication de ce mot. L'Eucharistie dans notre chair, dans notre sang, dans notre âme, c'est le royaume de la béatitude en nous. . . 282-283

Ecoutons les témoignages de Jésus.

Respectons son union avec nous.

Ne détruisons pas le royaume de Dieu en nous et, sous l'influence de l'Eucharistie, ce royaume deviendra le royaume des cieux. 283-284

APPENDICES

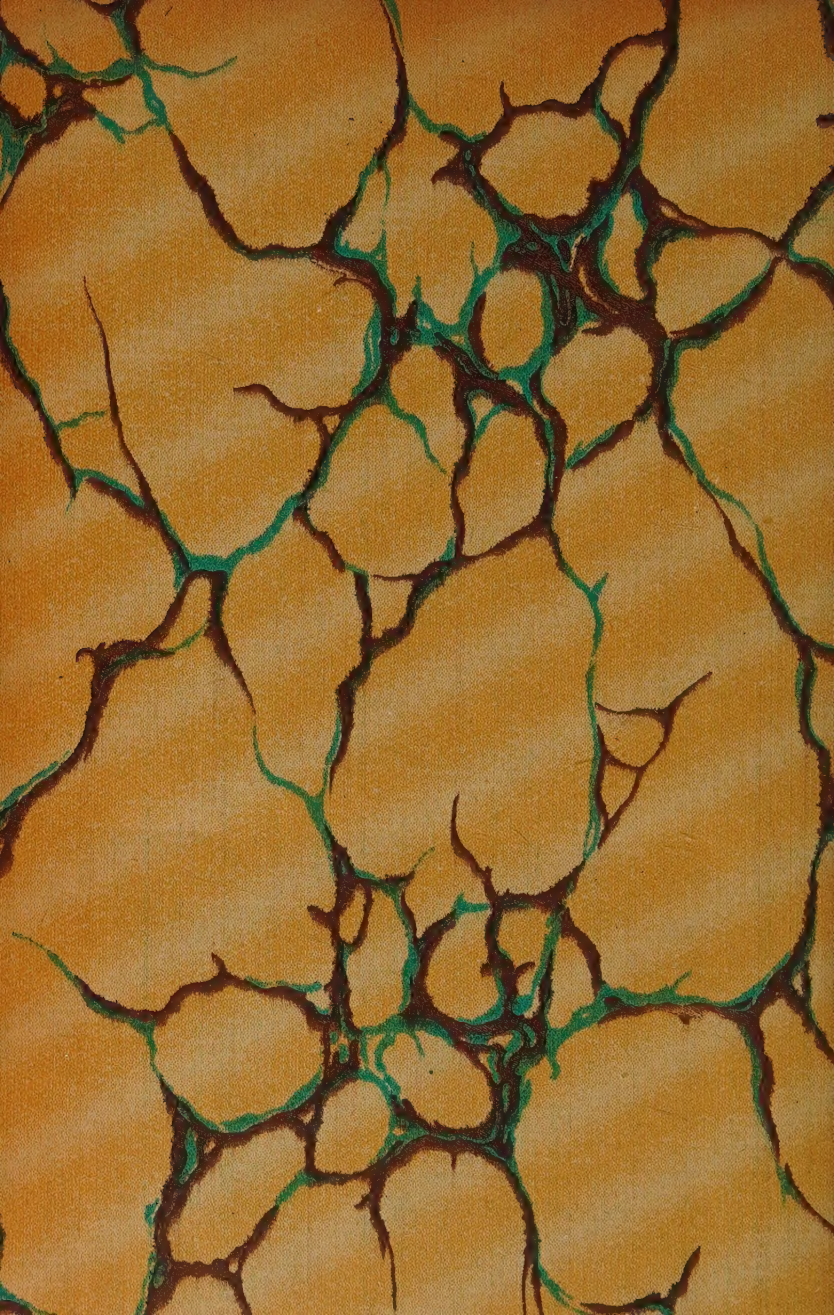
I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS 285-295

II

NOTES EXPLICATIVES SUR LES CONFÉRENCES. 297-322

PARIS. — IMPRIMERIE LEVÉ, RUE CASSETTE, 17.



12858 252
J17

12858 252
J17

Janvier, Le P. M. Albert
AUTHOR

Conferences de Notre Dame de Paris
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED

St. Albert's College Library